

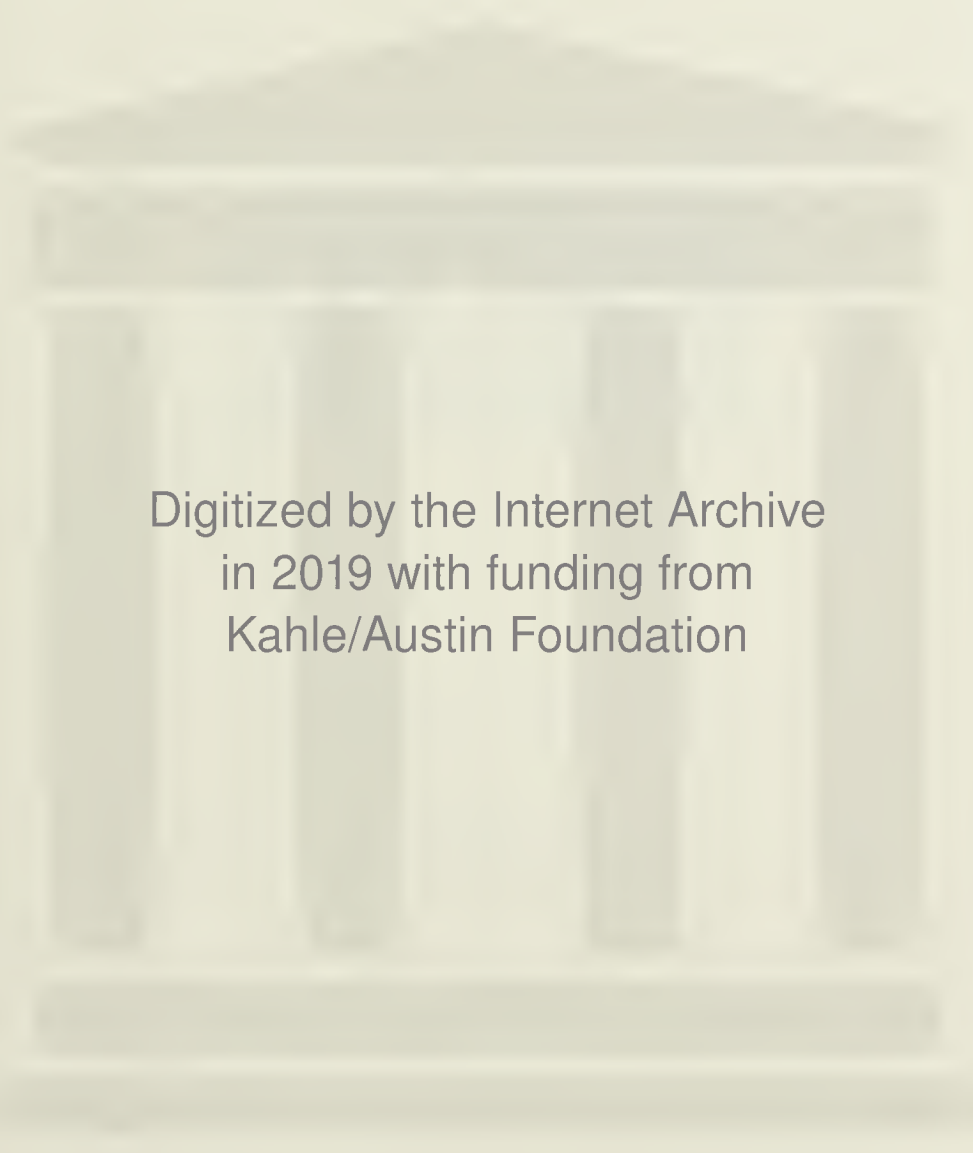
JACQUES VACHÉ

SOIXANTE-DIX-NEUF

**LETTRES
DE GUERRE**

RÉUNIES ET PRÉSENTÉES PAR GEORGES SEBBAG

jean michel place



Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Kahle/Austin Foundation

<https://archive.org/details/soixantedixneuf10000vach>

SOIXANTE-DIX-NEUF
LETTRES
DE GUERRE

E N T R E D E U X J O U R S

GEORGES SEBBAG, *L'IMPRONONÇABLE JOUR DE MA NAISSANCE*
17NDRÉ 13RETON

JACQUES VACHÉ, *SOIXANTE-DIX-NEUF LETTRES DE GUERRE* réunies et présentées par
Georges Sebbag

GEORGES SEBBAG, *L'IMPRONONÇABLE JOUR DE SA MORT*
JACQUES VACHÉ JANVIER 1919



JACQUES VACHÉ

SOIXANTE-DIX-NEUF

LETTRES DE GUERRE

SUIVIES DE DEUX LETTRES
D'ANDRÉ BRETON À MARIE-LOUISE VACHÉ

RÉUNIES ET PRÉSENTÉES PAR GEORGES SEBBAG

PETERBOROUGH
K9J 7B8

jean michel place

PQ 2643 .A125 Z48 1989

Thomas J. Bata Library
TRENT UNIVERSITY
PETERBOROUGH, ONTARIO

Tréteaux de l'humour noir

Le 25 août 1949, André Breton écrit à Marie-Louise Vaché : « Votre frère est au monde l'homme que j'ai le plus aimé et qui, sans doute, a exercé la plus grande et la plus définitive influence sur moi ». Un peu plus tard, le 28 septembre, attendant de sa correspondante quelque révélation, il lui précise à nouveau : « tout ce qui a pu concerner à quelque titre Jacques Vaché est de tout intérêt pour moi et pour plusieurs de mes amis. Toute espèce de document le concernant sera toujours attendu passionnément ».

Vaché vivait en Breton trente ans après. Breton non plus n'a pas disparu, il fixe des rendez-vous à ceux qui perçoivent le temps sans fil. Et comme lui, on éprouve le désir de revoir Vaché. Aucun document, aucune information relative à l'ami définitif ne peuvent être scellés ni condamnés. Grâce à l'obligeance de Marie-Louise Vaché, les lettres de Jack à ses parents ne resteront pas lettres mortes.

Jacques Vaché meurt le 6 janvier 1919. Dès l'été de la même année, Breton édite une quinzaine de lettres que Vaché lui a envoyées ainsi qu'à Fraenkel et Aragon. Il les publie simultanément en revue et en volume, dans trois livraisons de *Littérature* et au Sans Pareil. A quatre reprises, de 1919 à 1948, il rédige un texte inoubliable évoquant son ami. Ces quatre articles et les *Lettres de guerre* constituent la somme indispensable sur Vaché, une cime indépassable.

Certains éclairages neufs ne sont pas négligeables. Michel Carassou dans son *Jacques Vaché et le groupe de Nantes* montre qu'avant la guerre règne une effervescence littéraire au lycée de Nantes. Vaché ne mène pas la bande mais c'est déjà un ténor de l'humour. Le 21 août 1915, près de *la tranchée des cadavres*, il songe à faire ses adieux, à son ancien condisciple Jean Sarment, dans une véritable lettre testamentaire.

Soixante-dix-neuf messages, nommés à juste titre lettres de

guerre, nous renseignent sur la vie quotidienne et la personnalité de Vaché. On peut y lire un témoignage direct, sec ou elliptique sur la guerre 14-18. On peut aussi suivre sur ce journal de bord engouements, déceptions, disparitions, ironie, haute solitude et folles espérances. Surtout on aperçoit sur le théâtre des opérations un dandy masqué sollicitant en ces heures graves l'appui de la famille, soutirant peu d'argent au père colonel, usant d'un discours plus travaillé et distancié avec les amis. La complexité du personnage veut qu'il ait besoin de déployer tout son talent pour parler en des termes assez différents aux parents et aux amis, mais toujours sur le même ton, comme cela se remarque dans les trois lettres du 29 avril 1917.

On croit entendre dans les propos anodins des soixantedix-neuf lettres de guerre la voix de Vaché. Est-ce l'effet de l'accoutumance qui joue comme un stupéfiant ? On reconnaît son débit, ses mots précipités, ses lenteurs, ses répétitions. On pourrait appeler son ton inimitable, son tour de force, génie de l'indifférence, tréteaux de l'humour.

Repères

De décembre 1914 à juin 1915, de sa mobilisation à Brest à son départ pour le front, Vaché envoie de ses nouvelles à la famille. Dès que son départ se précise, ses parents décident de conserver ses lettres.

Du 19 juin, jour où il part pour le feu, au 12 juillet, il n'écrit qu'à sa mère. Par la suite, du 28 juillet au 13 octobre, alors que les combats font rage et qu'il est blessé, il expédie huit lettres à son père et cinq à sa mère, comme si les affaires militaires concernaient au premier chef le colonel James Samuel Vaché.

La correspondance s'interrompt pendant neuf mois. Vaché est soigné rue du Boccage, à Nantes. C'est là qu'il rencontre Breton.

De juillet 1916 à novembre 1918, vingt-huit lettres parvien-

nent à la mère et dix au père. Mais il y a trois coupures inexplicables durant cette longue période : les deux premiers et les deux derniers mois de 1917, puis surtout de mai à août, en 1918.

Vaché a sans doute écrit plus de soixante lettres à ses parents. Certaines ont pu être arrêtées par la censure, égarées par la poste ou détruites par les destinataires.

Cependant Vaché n'est pas un mordu de la correspondance. Des études statistiques sur le courrier des combattants de 14-18 montrent qu'un soldat, au repos, écrivait en moyenne une lettre par jour. C'était la seule façon de rompre l'isolement du front. Vaché qui, mis à part François Chaillous, n'avait pas d'amis avec lui, écrit donc beaucoup moins que le poilu ordinaire.

Depuis la rencontre avec Breton, il n'envoie à ses parents qu'une lettre tous les vingt-cinq jours en moyenne, ce qui est très peu. Aux dires de Breton, il n'écrivait qu'à sa mère, tous les deux ou trois mois. Pour la même période, notre d'Artagnan expédie des messages aux mousquetaires Breton, Fraenkel et Aragon, une fois tous les deux mois.

En guerre

Vers le 20 juillet 1915, Vaché est enterré dans sa tranchée par une torpille. Commotionné, il est soigné dans une clinique. Le 12 septembre, un *Thé-Tango* le projette à terre dans un nuage de fumée, il se relève indemne. Le 25 septembre, des grenades le blessent aux mollets et à la cuisse. Désormais il a droit à l'insigne des blessés de guerre, au port du ruban, avec étoile émaillée rouge.

Il retourne au front neuf mois après. En septembre 1916, il est commotionné deux fois. La seconde, il perd connaissance pendant six heures et reste « une dizaine de jours un peu gâteux à l'ambulance ».

Fin mars 1918, il souffre d'une blessure au pied. Durant ces années de guerre il échappe de justesse à plusieurs

bombardements. En décembre 1918, il passe son cinquième Noël sous l'uniforme.

Alors que dès juin 1915 il se voyait sergent, il mène en fait une carrière de simple soldat. Si pendant longtemps il joue le rôle d'agent de liaison et d'interprète, il finit la guerre comme vaguemestre.

Il n'est même pas certain qu'il ait obtenu les décorations qu'on lui avait promises.

Comme en témoigne la lettre testamentaire à Jean Sarment du 21 août 1915, Jacques Vaché est vite dégoûté par la tuerie de *la tranchée des cadavres*. Pourtant il ne se fait pas réformer pour sa mauvaise vue. Il choisit d'affronter la guerre sur son terrain, en première, en deuxième, en troisième ligne. Et il ne lâchera sa proie que pour l'ombre de la paix.

Le peu de réalité

Le 25 septembre 1915, en Champagne pouilleuse, avant l'assaut devant Mesnil-les-Hurlus, Jacques Vaché est blessé par des grenades à la cuisse et aux mollets. Evacué sur un hôpital de Nevers, il écrit le lendemain à son père qu'il est « peu » grièvement blessé. Puis se ravisant, il précise qu'il l'est seulement « très peu ». De cette époque date la pratique du très peu de réalité chez Vaché.

Le superlatif « très » s'oppose au diminutif « peu ». Quand l'un insiste, l'autre s'efface. Or avant le 26 septembre 1915, Vaché soigne, au moins en apparence, le registre de l'enchère au détriment de la discrétion. On trouve alors dans les lettres aux parents 23 « très » contre 13 « peu ». Par la suite, sous l'influence de la blessure de guerre et de la rencontre avec Breton, l'effet s'inverse. L'adverbe réducteur supplante l'adverbe édificateur. On compte 58 « peu » pour 30 « très ».

Cette tendance se confirme dans la correspondance avec les amis, où le peu l'emporte sur le très par 27 à 16.

Vaché semble manier tout naturellement des adverbes, des particules qui, comme assez, presque, guère, approximativement, pas trop, un peu, très peu, à peu près, ont pour fonction de raréfier le réel, d'étrangler l'émotion, d'élaguer les idées.

En pleine guerre, la réalité s'évide. Mais déjà avant 1914, Jean Sarment, Eugène Hublet, Pierre Bissérié défendent avec Jacques Vaché et d'autres lycéens de la bande de Nantes, un principe d'exclusivité, de rareté appliqué au champ humain. Au plus haut de la hiérarchie des êtres se tiennent quelques rares mimes comme Dostoïevsky, quelques sârs comme Claudel, puis s'étagent en dessous les hommes, les sous-hommes comme Hugo, les surhommes comme Sarah Bernhardt, les sous-offs comme Poincaré et au plus bas « les généraux » comme Déroulède.

Ces principes aristocratiques, peu militaires et peu patriotiques s'apparentent à ceux de Lafacadio des *Caves du Vatican* pour qui « les subtils » se reconnaissent entre eux et se défient des « crustacés ».

A l'heure de la guerre, le principe de sélection et de destruction s'étend, par-delà le genre humain, à toute espèce de réalité. Le monde n'est ni fini, ni infini, il est infime. L'enthousiasme se tarit, Dieu s'applatit. Le fléau de l'indifférence penche à droite comme à gauche. Aussi Vaché s'imagine-t-il appartenir à tous les camps à la fois. Bilingue, agent de liaison, franco-anglais, il ressemble assez à cet espion allemand déguisé en officier français qui a le culot d'inspecter le champ de bataille.

Le principe du peu s'allie au principe d'incertitude. Vaché n'est ni croyant, ni sceptique. Il est indifférent. Et l'humour naît de l'instabilité des valeurs, de l'implosion des idées, des sentiments chauffés à blanc.

Vaché entérine vite le principe de réduction. En 1915, la plupart des lettres sont signées Jacques. Mais dès 1916, elles sont exclusivement, irrémédiablement signées Jack.

Le jeu des apparences

Le 26 avril 1917, dans la seule lettre où il se raconte un peu, Vaché révèle à sa mère : « Tu ne sauras jamais ce que j'ai changé ces (bientôt) dix mois que je suis ici ». En fait la transformation ne s'est pas opérée depuis son retour au front en juin 1916, elle s'est produite auparavant, lors de sa convalescence à Nantes, en présence de Breton.

Avant la guerre, Jacques' échappait à ses parents. A partir de 1916, le fossé s'élargit encore. Certes en raison de la guerre, la brèche familiale est automatiquement colmatée. De plus, il faut distinguer entre les relations au père et celles à la mère. Les premières sont courtoises, parfois tendues, rarement tendres, alors que les secondes sont plus affectueuses.

En 1915, pour une période de quatre mois, les parents reçoivent une vingtaine de lettres. Les années suivantes, pour des périodes analogues, ils n'obtiennent pas plus de huit lettres. Depuis 1916, Jack prend ses distances sans pour autant couper les ponts. Ses besoins d'argent expliquent en partie le maintien de la correspondance.

« Mais il est extrêmement faux, je t'assure, de me juger d'après les apparences — bien que maintenant elles s'accordent singulièrement plus avec mon vrai caractère qu'avant ». Toujours ce 26 avril 1917, Vaché avoue qu'avant 1916, son allure de dandy flegmatique ou sarcastique n'était qu'un jeu. Or à présent le jeu s'accorde bien avec sa personne, colle parfaitement avec sa nature. Le jeu des apparences, auquel il ne faut pourtant pas se fier, devient ce qui caractérise le mieux Jack, ce qui lui importe le plus.

A notre tour, nous devons tenir compte des apparences, non pour les sauver mais pour reconnaître leur pluralité, pour maintenir leur diversité. Si les lettres de guerre aux parents et aux amis restituent certaines des brèves apparitions de l'acteur Jacques Vaché, on ne peut préjuger des épisodes, des plans vécus, relatés ou dessinés qui ne nous sont pas parvenus.

Sachons le voir tel qu'il se montre surtout quand il a peu de choses à nous montrer.

Un destinataire unique

Les enveloppes contenant les lettres aux parents n'ont pas été conservées. Mais une adresse à Nantes et une autre à La Rochefoucauld figurent sur deux cartes et trois plis.

La famille Vaché habite à Nantes rue d'Argentré jusqu'en juin 1915 puis rue d'Allonville. Elle déménage à nouveau dans les premiers mois de 1917 ou en mars 1918, place de la Monnaie.

Le colonel Vaché commande le dépôt du 101^e Lourd à La Rochefoucauld de septembre 1915 à décembre 1916 et peut-être même après.

Les époux Vaché ne vivent donc pas toujours sous le même toit. Cela pourrait expliquer que leur fils leur écrive séparément. Or cette raison n'est pas suffisante. Le 10 octobre 1916, Madame Vaché reçoit à La Rochefoucauld une lettre qui se termine par un « je t'embrasse bien fort ». Jacques n'écrit qu'à un seul parent à la fois même quand il a l'occasion d'écrire aux deux. Il individualise sa correspondance. Il fait comme si ses lettres ne devaient pas être montrées à une tierce personne.

Les lettres au père et à la mère ou à Breton et à Fraenkel ne sont guère interchangeables. Ce qui ne veut pas dire qu'elles soient hautement confidentielles. D'ailleurs un troisième homme veille. Le regard du censeur menace. Mais le destinataire a une longueur d'avance, celle de la connivence, du sous-entendu, du langage privé. Vaché propose à son père de coder ses lieux de transit ou bien il appelle Fraenkel le peuple polonais. Si le censeur est mystifié, sa présence n'est pas abolie.

Les deux plus longues lettres aux parents sont envoyées au père le 6 et le 17 août 1915. La mère a quitté Nantes, sans doute pour Royan, et Jacques ignore son adresse. Par

exception, ces deux lettres bourrées d'informations, sont destinées aux deux parents. La formule finale en témoigne : Jacques « embrasse bien fort » père, mère et enfants alors que rituellement il « embrasse de tout cœur » son père.

De plus un étonnant lapsus, répété en tête des deux lettres, démontre qu'elles sont destinées à père et mère. Jacques écrit : « Chère père », « Chère papa ».

Le lecteur non prévenu

Relisons la première lettre de Vaché telle que Breton l'a publiée dans les *Lettres de guerre*. Elle a été écrite au 13 rue des Tanneurs à La Rochefoucauld. Vaché s'y livre à une attaque en règle contre ce chef-lieu de canton qui actualiserait tous les clichés du trou de province avec ses sous-offs de garnison, son café du Commerce et ses autochtones encroûtés dans leur cadre étroit. On a l'impression que Vaché, à l'occasion d'une permission, découvre pour la première fois ce trou. Le survol sociologique, la critique des gens du commun, l'association d'idées entre « trou » et « tube digestif » font penser qu'il exècre ou méprise La Rochefoucauld et ses braves gens. Mais trois expressions tempèrent son rejet ou son ironie : « je suis approximativement chez moi », « mes frères — Noun di Dio ! », « donc je suis dans ma famille ». Ainsi le dandy en balade ne dédaigne pas complètement les gens du cru. Il concède que comme lui, humains trop humains, ils appartiennent à l'humanité. « Je suis donc dans ma famille », cette conclusion se comprend alors en un sens purement figuré. Quand Vaché fait halte à La Rochefoucauld, il visite sa famille élargie, le troupeau humain.

Or cette lecture est erronée car Vaché se retrouve réellement parmi les siens, il rend visite à ses parents. La comparaison ne porte pas sur deux termes — les braves gens du patelin et le permissionnaire, mais sur trois — les habitants de La Rochefoucauld, la famille Vaché et Jacques.

La lettre prend alors une autre tournure. C'est la seule où Vaché évoque ses parents devant un tiers. Son jugement est à la fois agressif et conciliant, brutal et tendre, ironique et humoristique. Vaché qui rêve peut-être d'ajouter à son ascendance britannique une généalogie aristocratique, a conscience que sa famille partage le lot commun. Mais il ne semble pas s'en éloigner ni la détester pour autant.

La lettre testamentaire à Jean Sarment du 21 août 1915 est signée P. Jacques V. de la Rez. Vaché réduit son patronyme dont la connotation paysanne est frappante à une initiale. Il invente en revanche un lieu, un domaine, une seigneurie. La Rez évoque La Resterie, propriété familiale près de Tours ou mieux encore le petit pays de Retz proche de Nantes. Le cardinal de Retz né en 1613 et mort en 1679 a pris une part active à la Fronde et a bravé Mazarin. Or le destin du mémorialiste de Retz est parallèle à celui du duc de La Rochefoucauld né en 1613 et mort en 1680, qui complota avec Madame de Chevreuse contre Richelieu et devient mémorialiste et surtout moraliste.

P. Jacques V. de la Rez a écrit un roman feuilleton, *Fleur de Pianola*, parodie lointaine des *Trois Mousquetaires*. On y rencontre le marquis de Gratte Chemise, le baron de Brinquebourde et « le sinistre poète traître, félon et à l'occasion charcutier, cet aède surnommé dans le monde des estaffiers et des trous, l'aède Moncé ».

Le lecteur non prévenu des *Lettres de guerre* ne pouvait pas s'imaginer que dans la première lettre de Vaché à Breton se tramait, non loin de La Rochelle et de Rochefort, un roman des origines, dans le trou de La Rochefoucauld.

Tout de même

« Quelle drôle de guerre tout de même ». Vaché parle en écrivant. Il dit l'essentiel en peu de mots. Il est direct, incisif. La ponctuation donne le ton. Quand Reverdy invente les





blancs, Vaché trouve les tirets. Le langage est haché, les messages sont encadrés par de solides tirets.

Le tiret marque une suspension arbitraire du souffle ou de la pensée. Ce n'est pas l'arrêt prévisible du point ou la pause furtive de la virgule, c'est une manière de brusquer les choses en plaçant comme on l'entend une voix ou un aphorisme. C'est comme si on pouvait s'arrêter après une syllabe, une exclamation, au bout de quelques mots, à chaque inspiration d'air, à chaque coupure infligée au langage, sous prétexte que sans fin le discours court et touche à sa fin.

Dans la parole télégraphique de Vaché, on repère assez vite l'adverbe « tout de même » qui ne signifie pas que tout est égal mais au contraire que ceci n'égale pas parfaitement cela. Cette locution adverbiale revient six fois dans les lettres aux parents. Sa fréquence est encore plus forte dans les lettres aux amis. « Tout de même » y est répété douze fois.

« Tout de même ! », l'exclamation de Vaché a dû séduire Breton qui l'a conservée, dans sa langue parlée, jusqu'au terme de sa vie. Il l'avait adoptée dès 1920, comme en témoigne sa maîtresse d'alors, Georgina Dubreuil, qui lui rappelle dans une lettre écrite trente-cinq ans après : « Étonnant c'était votre mot avec *tout de même* ! »

Entrevues et réminiscences

Jacques Vaché est très lié avec son cousin Robert Guibal né comme lui en septembre 1895. La guerre les sépare; il est sûr qu'ils n'ont pas eu alors de correspondance suivie. Quand, par exception, Jacques revoit Robert à Nantes, il lui emprunte volontiers son uniforme de permissionnaire, ce qu'il fait aussi avec Henri Vincendeau, son jeune oncle aviateur.

La bande de Nantes qui a publié avant les hostilités *En route, mauvaise troupe* et quatre numéros du *Canard*

sauvage, se disperse sur les huit cents kilomètres du front. Réformé, Jean Sarment reste à l'arrière puis à la fin de 1917 part en tournée aux Etats-Unis avec Jacques Copeau. En octobre 1916, François Chaillous et Eugène Hublet sont morts. C'est l'époque où Vaché qui a « complètement perdu de vue » Jean Sarment, son « très meilleur ami », lui rend enfin visite au théâtre de l'Odéon. Une seconde entrevue a lieu le 11 février 1917.

Mis à part l'âge d'or nantais du premier semestre 1916, Vaché rencontre furtivement Breton à Paris. Trois fois en 1917 — autour du 11 février, du 24 juin et courant octobre. Et une dernière fois, en octobre 1918. Exceptés donc quelques mois radieux, Vaché vit redoutablement isolé de 1915 à 1918. Il ne compense pas sa solitude, comme la plupart des soldats, en écrivant tous les jours à ses proches. Il se tourne vers l'action, gagne et fortifie son indépendance. Mais il n'oublie pas ses anciens amis de lycée. Vers juillet 1918, il remarque dans une lettre à Aragon que Guillaume Apollinaire « ne s'est pas *pendu à l'espagnolette de la fenêtre* ». Il reprend en fait une phrase de Jean Sarment parue quelques années auparavant dans *Le Canard sauvage*. Selon Sarment, tout artiste serait amené à se pendre. Or certains n'ont pas ce courage, par exemple Jean Richepin qui « ne s'est pas pendu à l'espagnolette de sa fenêtre ».

Des affinités existent entre Jacques Vaché et Jean Bellemère qui signe Jean Sarment, Edgar Minn ou Villiers Saint-Georges. Vaché use d'un pseudonyme, Le petit Monsieur Cocose; l'allusion au roman *Le Petit Chose* est transparente. De son côté, Jean Sarment rédige de 1913 à 1922 *Jean Jacques de Nantes*, roman dont la première version, *James Jack tueur de poules* est publiée dans *Le Canard sauvage*.

Or le roman de Sarment parodie *Le Petit Chose* d'Alphonse Daudet. Dans les deux livres, l'anti-héros ne brille pas par son nom. Un gros Evangile entraîne la chute d'un enfant de chœur, ce qui chez Daudet provoque un scandale et une

mort chez Sarment. Le petit Chose et Jean Jacques veulent se pendre et sont tous deux ruinés par une actrice, Irma Borel ou Olga.

Avant guerre, Vaché est un grand lecteur de Daudet. Mais dans les tranchées, sa bibliothèque se renouvelle. Il réclame à son père *Ainsi parlait Zarathoustra* et *La Force* de Nietzsche.

Un hasard objectif

Le 26 mai 1917, Vaché joint à une lettre à sa mère cinq feuillets du *Bulletin des lois de la République*, découverts parmi les décombres de la guerre. Dans ce bulletin du 1^{er} vendémiaire de l'an XII, autrement dit du 24 septembre 1803, figure une série d'arrêtés signés par le premier consul Bonaparte et le ministre de l'intérieur Chaptal. Le premier des arrêtés approuve des offres de contributions pour l'armement contre l'Angleterre alors que le deuxième établit un lycée à Nantes.

Vaché qui se bat avec les Anglais a exhumé un document plus que centenaire où Bonaparte se prépare activement à combattre les Anglais. Par exemple, le conseil municipal de Maestricht offre de quoi construire un bateau plat de troisième catégorie. De plus, l'ancien lycéen de Nantes s'aperçoit que ce même 1^{er} vendémiaire, Bonaparte et Chaptal fondaient son propre lycée.

Vaché qui est impressionné par cette double coïncidence transmet le document à sa famille le 26 mai. Quelque temps après, le 7 juillet, il revient sur le sujet et s'inquiète de l'éventuelle perte de l'archive.

La semaine suivante, comme si se maintenait un climat de hasard objectif, il écrit à sa mère : « comme par hasard, j'ai cassé un verre de lorgnon, ce matin ».

Il semble que ce jour-là, le hasard n'ait pas été indifférent. Annonceur de bonheur ou de malheur, le bris de glace du 13 juillet 17 se produit, comme par hasard, un vendredi 13.

Un tir groupé de lettres

Sauf le 29 avril 1917, Vaché n'a jamais écrit simultanément à ses parents et à ses amis. Date cruciale, le 29 avril 1917 révèle comment Vaché se comporte à un moment donné face à des correspondants différents.

C'est le soir, il fait chaud, on se croirait en été. Un calme inhabituel règne sur le front. Seul dans une étable à cochon aménagée en petit boudoir, avec ses dessins épinglés aux murs, Vaché rédige patiemment son courrier. Il s'adresse d'abord à Breton entrevu à Paris deux mois auparavant. Jamais il ne lui écrira une aussi longue lettre. Comme son ami réclame une définition de l'umour, il en donne une, avec pour exemple le réveille-matin au regard peu honnête. D'ailleurs Vaché est en train de se réveiller lui qui s'est plongé depuis des semaines dans une apathie comateuse.

Un bref paragraphe ponctué d'un « voilà », résume la situation militaire. Pourtant à la fin de la lettre la guerre revient à la charge sous forme d'un bonhomme dessiné par Vaché. A l'époque, le mot bonhomme est un terme courant qui désigne le combattant.

Jacques Tristan Hylar se maintient dans un rêve artificiel, dans une stupeur active qui lui procure l'étrange pouvoir de visionner les absents, de saluer les morts, d'ossifier ou de volatiliser les vivants et bien entendu de douter de l'existence d'ancêtres notoires. Ainsi en détournant à son profit l'épreuve de réalité, Vaché visualise Breton, tapote amicalement sur un crâne, réduit en cendres Apollinaire, Marie Laurencin ou des officiers supérieurs et émet les plus grandes réserves sur l'existence de Rimbaud.

Le réveille-matin comme les dessins accrochés à un ou deux mètres du locataire de la très étroite étable à unique cochon, ne sont pas des objets inertes. Ce sont des bonhommes plus effarants, plus remuants, plus énervants, plus authentiques que les innombrables combattants, poilus et autres biffins, qui survivent ou crèvent autour de Vaché.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
10 EXEMPLAIRES SUR JAPON
ANCIEN NUMÉROTÉS DE 1 A 10
30 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE
VAN OELDER NUMÉROTÉS DE 11 A 40
ET 200 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN
BOUFFANT NUMÉROTÉS DE 41 A 100

EXEMPLAIRE N° 205

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE
TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUTS PAYS

LETTRES DE GUERRE

DE JACQUES VACHÉ
AVEC UN DESSIN DE L'AUTEUR
ET UNE INTRODUCTION PAR ANDRÉ BRETON



PARIS
AU SANS PAREIL
1919

LETTRES de JACQUES VACHÉ

A MONSIEUR A. B.

X. le 5 juillet.

CHER AMI,

J'ai disparu de la circulation postale brusquement et
m'en excuse — Mais M. le Ministre de la Guerre (comme
me l'a dit) a trouvé indispensable ma présence au
front dans un délai très bref... et j'ai dû m'y précipiter.

Je suis attaché en qualité d'interprète aux troupes
britanniques — Situation assez acceptée.

de guerre, étant traité comme officier
ses variées et ordonnance — Je commence
l'ennemi (la guerre, le thé et le tabac).

Mais tout de même, tout de même
(naturellement) personne à qui parler.

lire et pas le temps de peindre —

Mon ami isolé — J'ai, M. le Ministre
Parton, le route pour l'ère

revêtement, habitant, mais

— Un abus qui affirme et dit

— plus — de la pluie — de

mon automobile à la fin

En total, je suis repris de

haut) des choses sans autre

— J'imagine — Les en

mande, et suis au front

fume à coup sûr un

au service de la M

drogys elle et dans

du thé-à-lait —

Il connu et je va

Oh ! avec —

un pantalon à

LITTÉRATURE ou mals DADA

1-2-3-4-5 1.2.3.4-5
1.2.3.4-5 1.2.3

TRISTAN TZARA, Directeur

Pour tous renseignements les écrire

NOUVEAU DADA, Zurich, Seefeld Schiffstrasse, 26

LITTÉRATURE

1919
O. H. JACOBI, P. P. P. P. P.

Jacques Tristan Hylar transforme la bataille de la Somme, où ceux qui restent diminuent chaque jour, en une songerie obsédante, une transe psychasténique, qu'on ne peut suivre qu'en s'engouffrant dans le somme ininterrompu d'une belle au bois dormant. C'est une façon de parodier le sommeil éternel des cadavres pourrissants et surtout l'enthousiasme stérile et bruyant des *autres*, des survivants.

Vaché ne cache pas à Breton que leur ami commun Théodore Fraenkel le déçoit, que ce garçon l'attriste. Et si en post-scriptum il manifeste la volonté de continuer à écrire au peuple polonais, on ne s'attend pas à ce qu'il le fasse tout de suite.

Or Tristan Hylar enchaîne et compose pour son triste ami Fraenkel une courte missive agrémentée de dessins suggestifs dont quatre dressent le portrait de deux sœurs et deux frères symboliques.

Il est plus de 21 heures. Vaché se tourne maintenant vers sa mère. Il lui relate une nuit de cauchemar passée dans le no man's land. Egaré dans un dédale de trous d'obus, mitraillé, il trouve son salut en butant sur un christ abattu, ce qui lui fournit un utile repère. Il est sauvé par un calvaire.

Cet incident cocasse aurait pu prendre place dans les deux lettres précédentes. Mais Vaché qui a sans doute horreur de se répéter a réservé cette drôle d'histoire à sa mère. De plus, il préfère neutraliser, déréaliser, sublimer la guerre quand il s'adresse aux amis.

Seul point commun aux trois lettres : l'étable à cochon et l'étable à tanks.

Umour version française

Jean Jacques de Nantes, le petit Chose de Jean Sarment trouve que le brillant Angot, autrement dit Vaché, qu'il admire éperdument a un talon d'Achille, sa déplorable orthographe.

Les nombreuses fautes d'accord qu'on peut relever dans les lettres de Vaché et qui ont été corrigées dans cette édition n'augmentent ni ne diminuent le génie de leur auteur. Quand Jack écrit à ses parents, il semble sous pression. Il le fait d'une traite sans se raturer et probablement sans se relire.

Le bilinguisme explique peut-être certaines négligences. Ainsi alors qu'en anglais les adjectifs sont invariables, ils s'accordent en français. Il est significatif que la seule correction expressément voulue par Vaché porte sur le mot *humour*, d'origine anglaise mais calqué sur le français *humeur*. Harry James Hylar dont l'apparence est britannique ne veut pas prononcer le mot *humour* à l'anglaise, avec un h fortement aspiré. On y verrait à coup sûr de la contrefaçon. Il préfère le susurrer délicatement à la française en baillonnant le h initial et adopter la graphie « *umour* ». Ou encore il va jusqu'à l'épeler lentement pour y greffer un e final sonore triomphant, ce qui donne par écrit « *umore* ».

Les pseudonymes Harry ou Hylar s'entendent et se comprennent différemment en anglais et en français. Vaché qui attache peu d'importance à toutes choses n'a pas de raison d'importer son *humour*, sa seule raison d'être.

Si Harry James n'ignore pas Swift, il connaît aussi un certain Jarry et ses acolytes le Père Ubu et le Docteur Faustroll. Partant de là, on peut établir que l'*umour* n'est pas unique mais ubiqué.

Le 24 janvier 1917, l'interprète Vaché écrit à son ancienne logeuse d'Armentières, Madame Leroy. Parti précipitamment sans son linge, il désire régler ses dettes. Il demande, au détour d'un paragraphe, des nouvelles du père Ubu.

Comment ne pas reconnaître que l'*umour* est ubiqué et le hasard objectif, de Nantes à Armentières, de l'arrière à la frontière, quand Vaché discute finances avec la mère Leroy, à l'ombre du père Ubu ?

Mieux encore, sachant que la fin des *Trois mousquetaires* se joue sur le nom d'Armentières et que Milady de Winter,

promise à la hache du bourreau de Béthune, est enfin rattrapée par ses poursuivants justiciers près du village d'Erquinghem, on ne peut s'empêcher en cet hiver de 1917 de rapprocher Jacques Vaché, locataire de la rue d'Erchinghem à Armentières, vouant le h de l'humour à tous les diables, de la belle et démoniaque Milady de Winter.

Ce rapprochement, Breton l'effectuera, bien plus tard, dans son poème codé « *La porte bat* ».

Entre deux générations

Le 27 décembre 1916, non loin d'Armentières, Vaché qui vient de passer son troisième Noël sous l'uniforme, éprouve le besoin de faire le point sur la guerre et sur la famille dans deux lettres adressées à sa mère et à son père.

La guerre lui paraît interminable. Il imagine en plaisantant qu'il assistera lors d'une permission au mariage de la princesse Michette, autrement dit de sa sœur Annette qui pour l'heure a 3 ans.

Surtout, un paradoxe éclate au grand jour : le fils, peu porté à la chose militaire, est bloqué sur le front tandis que le père, militaire de carrière fait la guerre « dans un formidable travail de paperasserie ».

Si l'on met entre parenthèses la relation à la mère, en fait, Jacques est isolé au sein de sa famille. C'est une question d'âge. Il y a la génération du père, celle du fils et celle des trois petits. James Samuel a 56 ans, il est près de la retraite. Jacques est maintenant « presque un homme », il a 21 ans. Les trois petits, Paul-Louis, Annette et Marie-Louise sont âgés respectivement de 7 ans, de 3 ans et de 7 mois. Longtemps fils unique, Jacques ne connaît pour ainsi dire pas ses deux petites sœurs, en raison de la guerre. Reprenant la manie classificatrice de la bande de Nantes, il dessine dans une lettre à Fraenkel des frères et sœurs symboliques.

MÉMOIRES ET RÉCITS DE GUERRE

PIERRE-MAURICE MASSON

LETTRÉS DE GUERRE

AOÛT 1914 - AVRIL 1916

PRÉFACE DE VICTOR GIRAUD

Notice biographique par JACQUES ZEILLER.



LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

79, Boulevard Saint-Germain.

1917

On comprend qu'après la mort scandaleuse de Jacques, les parents aient presque réussi à le faire disparaître de la mémoire familiale. Déjà de son vivant l'énergumène Vaché, l'umoriste un peu à part, se détachait irrésistiblement de la génération descendante et de la garde montante.

Jack's browning

La dernière année de guerre semble mal se passer pour Vaché. Le 2 avril 1918 il évoque les souvenirs pénibles d'Étaples. En juillet-août, il indique à Aragon et Fraenkel qu'il est presque toujours en prison. Le 3 septembre, on apprend qu'en raison de son comportement il a dû quitter l'armée britannique. Il était entré dans la BEF, British Expeditionary Force, en juillet 1916. Plus que jamais il erre sur les routes, non plus en qualité d'interprète ou d'agent de liaison, mais comme vaguemestre.

Faute de pouvoir consulter son dossier militaire, on se perd en conjectures sur l'indiscipline de Vaché. Dans une lettre à Breton du 14 novembre, donc après l'armistice, la torpeur se dispute à l'emphase, l'angoisse à l'audace. L'année 1918 marque une cassure dans la vie de Vaché.

En 1917, la librairie Hachette publie les *Lettres de guerre* de Pierre-Maurice Masson, humaniste et patriote qui est tué en avril 1916, alors qu'on vient de lui refuser une courte permission pour soutenir sa thèse en Sorbonne.

Les soixante-dix-neuf lettres de Vaché sont autrement édifiantes que celles de Masson. Lapidaires, spontanées et distantes, elles sont à l'image de l'introuvable browning qui se glisse entre les lettres du vaguemestre Jacques Vaché.

Georges Sebbag

Brest, Samedi, 19/11

Cher père -

- Je t'écris de la bonne ville de Brest aussitôt mon arrivée - Je suis pour le moment à mon ancienne caserne de Fautras, seul "ancien" de la classe 18 - Une partie de ceux qui étaient à Camaret sont partis au front, les autres devant sans doute les suivre dans un délai plus ou moins long.

- En tous les cas, j'en ai pour quelques jours ici avant de partir, (si cela se doit faire) à Camaret.

Je n'y tiens d'ailleurs que relativement, tous mes camarades étant soit partis au front, soit aspirants ou instructeur de la classe 16 à Fautras - Je préférerais rester à Fautras, car l'on est mieux logé, jusqu'au moment où je me sentirai suffisamment bien réentraîné pour me porter volontaire pour le feu -

- Enfin je n'en suis pas là encore et que verra verra -

J't'embrasse de tout cœur

— Jacques,

- A la caserne Fautras - 1^{er} groupe 1^{ère} escouade
26^{ème} compagnie -

Brest

Brest, un samedi, printemps 1915

Brest, Samedi, [1915]

Cher père —

— Je t'écris de la bonne ville de Brest aussitôt mon arrivée
— Je suis pour le moment à mon ancienne caserne de Fautras, seul « ancien » de la classe 15 — Une partie de ceux qui étaient à Camaret sont partis au front; les autres devant sans doute les suivre dans un délai plus ou moins long.

— En tous les cas, j'en ai pour quelques jours ici avant de partir, (si cela se doit faire) à Camaret — Je n'y tiens d'ailleurs que relativement, tous mes camarades étant soit partis au front, soit aspirants ou instructeurs de la classe 16 à Fautras. Je préférerais rester à Fautras, où l'on est mieux logé, jusqu'au moment où je me sentirai suffisamment bien réentraîné pour me porter volontaire pour le feu

— Enfin je n'en suis pas là encore et qui vivra verra —

Je t'embrasse de tout cœur

Jacques

— A la caserne Fautras — 1^{er} groupe 1^{ère} escouade 26^e
Compagnie — Brest

192. - BREST. - Caserne du 2^{me} Colonial - G. B.



Brest, un vendredi, printemps 1915

Brest, Vendredi [1915]

Chère maman

— Rien de nouveau encore aujourd'hui — sinon qu'il fait bien chaud, et que l'on trouve le sac lourd pendant les marches — Malgré tout, je suis heureux et dispos (et j'en suis le premier étonné !) — Je suis hâlé et boucané, et j'abats mes 25 km tous les matins sans trop peiner —

— Voici quelques jours que je ne reçois plus beaucoup de tes nouvelles — Je suppose que mes changements d'adresse y sont pour beaucoup; avec ce doux métier on ne sait jamais à quoi s'en tenir, et l'on prévient la veille pour le lendemain = c'est ainsi que depuis 10 jours j'ai changé trois fois de caserne (Fautras, la Communauté, Kerviguen) — Je n'ai qu'une crainte c'est de partir de même dans les 24 h vers Arras, sans avoir le temps de prendre mes dernières dispositions — (tellement de choses à penser !)

— J'espère que tout et tous vont bien en cette belle ville de Nantes, et je ne peux mieux faire que de vous souhaiter une aussi bonne santé que la mienne

Je vous embrasse tous bien fort

Jacques

19^e de l. Caserne Kerviguen

29^e Compagnie

Brest



CORRESPONDANCE MILITAIRE

Carte Postale à l'usage des Militaires

Cette carte doit être remise au vaguemestre. Elle ne doit porter aucune indication du lieu d'envoi ni aucun renseignement sur les opérations militaires passées ou futures. S'il en était autrement, elle ne serait pas transmise.

19-6-1911
Madame J. Vaché

4 Rue J. Bergette

Nantes

(Loire-Inférieure)

Chartres, samedi 19 juin 1915, 7 h du matin

Chartres — Samedi 19 — 7 h matin [1915]

Chère maman

Je profite d'un arrêt pour t'écrire un petit mot — Je n'ai d'ailleurs rien de bien particulier à te dire — Voici mon deuxième jour de voyage, et je ne suis pas fatigué; je suis avec Chaillous, et nous promettons bien de nous faire le moins de bile possible —

— Nous sommes passés par Nantes (20 mn arrêt), Le Mans, Angers. Si j'avais su, mais en partant on ne savait pas où l'on allait et on ne le sait encore guère — Du côté d'Albert, paraît-il — enfin je suis dans les meilleures conditions de santé et de moral possibles

Jack



Albert, dimanche 20 juin 1915

— Lundi 20 — [dimanche 20 juin 1915]

Chère maman

— Encore et seulement un petit mot, car je n'ai pas grand temps — Je suis descendu du train depuis hier, et cantonné aux environs d'Albert, en réserve — Nous sommes campés dans un bois — temps superbe=jusqu'ici c'est une vie épatante — Hier nous avons vu de loin un taube, et l'on distinguait les 75 éclatant tout autour, très bien réussi — Je suis ici très bien, mon capitaine est A. Eluère, qui vient de passer commandant (à 22 ans !) — Je suis d'ailleurs en pays de connaissance, car nous avons le même cantonnement de repos que le 65^e, que le 51^e d'Art., et que le 11^e train — On ne nous a pas dit quelle adresse donner, mais je te la communiquerai aussitôt connue — En somme tout va très bien jusqu'ici —
Je t'embrasse bien fort

JACK

— Ci-joint ma photo faite par un camarade — Je suis avec Chaillous

44
Charlours
François. Mari. Andée
du Bourg.

Le, au mil huit cent quatre-vingt-quinze, le six Décembre à une heure du soir, devant Nous,
Maire Louis Marie, Officier de l'état civil de la commune de Saint-Martin, canton de Montfaucon,
arrondissement de Châtell. dûment de Mari et Soir, et à la Mari de cette commune, est comparu
Monsieur François Marie Joseph Charlours âgé de trente-un ans. Docteur médecin domicilié
en ce Bourg, lequel Nous a présenté un enfant du sexe masculin hier au soir à deux heures dans
son dit domicile, de son légitime mariage avec Madame Marie-Magdelaine Casselour
âgé de vingt-cinq ans sans profession, domiciliée avec son époux, auquel enfant il a déclaré donner
les prénoms de François Marie Andée. Les présentations et déclarations faites en présence des
sieurs, Sieur Chapin âgé de soixante-deux ans domestique, et Benonie Dubouché âgé de trente-neuf
ans forgeron, tous deux domiciliés en ce Bourg amis et voisins des père et mère de l'enfant, lesquels ont
que le père, ont signé avec Nous le présent acte de naissance après lecture faite.
Chapin Victor. Dupuyet Benonie Benonie Dubouché. L. Maires.

X, lundi 21 juin 1915

X** — le 21 — [6-15]

Chère maman

— Je t'ai un peu moins écrit, car nous avons été un peu plus bousculés ces temps-ci — Les dernières nouvelles que j'ai reçues de toi sont une lettre accompagnant un petit colis (lampe, montre etc...), qui a été très bien accueilli; je suis presque honteux de me faire envoyer tant de bonnes choses, et de te faire faire tant de ces menues dépenses qui en forment de si grosses au bout d'un mois — J'ai reçu également les jambières, et je vous remercie beaucoup de tout cela — Tu m'annonces encore un nouvel envoi, où se trouverait la paire de jumelles — Je te demanderai de vouloir bien y joindre deux choses également importantes :

1 couteau — L'expérience m'a prouvé que le meilleur était un bon couteau à cran d'arrêt, qui peut vous servir d'arme en patrouille —

2 petites bouteilles d'Eau de vie — très forte — Cela est précieux — Au sortir d'une nuit blanche passée à la pluie à creuser ou à patrouiller, et souvent sous la pluie, quelques gouttes de « fort » réchauffent — Chaillous avait un certain petit flacon de vieille eau de vie vraiment épatante pour cela — et qui est finie —

— Je t'écris d'une ambulance où je suis depuis hier — avec

ce mal de gorge (amygdales enflées) que tu m'as souvent vu — Je dois d'ailleurs à l'obligeance de notre major (le docteur Mâchefer, de Nantes), d'être mis ici pour cette petite indisposition — Je suis merveilleusement — l'ambulance est installée dans une clinique ultra-moderne, où je suis nourri comme dans un bon hôtel — Je ne te donne même pas mon changement d'adresse, n'étant ici que pour deux ou trois jours au plus —

— D'ailleurs, je crois que j'aurai prochainement à te donner un changement d'adresse plus grand — En effet, le 11^e Corps va déménager d'ici pour aller quelque part par le Nord — Il est remplacé par un corps expéditionnaire anglais — A propos, j'ai fait une nouvelle demande d'interprète qui a été acceptée et transmise favorablement — Ce serait évidemment une grosse amélioration de mon sort, mais cela est trop beau pour que j'ose l'espérer —

— Pendant que j'y pense, je vais passer à un autre sujet que j'omets — bien qu'important — dans chacune de mes lettres — Le père de Chaillous m'a rendu un service inappréciable en m'envoyant — en même temps qu'à son fils — quelque chose qui me vaudra peut-être la vie, je veux dire un flacon de Sérum D, contre le tétanos — Les ambulances — pour extraordinaire que cela paraisse — n'en possèdent que très peu, et pourtant le tétanos est vite attrapé avec la moindre blessure, avec les cadavres partout, cette chaleur, et ces mouches — C'est un service, je le répète, signalé que le Dr Chaillous m'a rendu, car, maintenant, à *prix d'or*, des particuliers ne sauraient avoir ce sérum, que le Dr Chaillous a eu mille difficultés à obtenir — Tu ferais peut-être bien d'aller rendre visite à Madame Chaillous — Tu ne la verras sans doute pas, car elle est très malade depuis déjà longtemps — Mais enfin tu pourras

j'espère remercier M. Chaillous; j'ai cru préférable de te faire part de ce qu'il a fait pour moi — Tu lui diras que je n'ai pas osé, le connaissant très peu, et le Sérum ne m'ayant pas été envoyé directement, que je n'ai pas osé lui écrire, mais je n'ai pas oublié la peine qu'il s'est donnée pour moi —

— Je ne vois rien autre chose pour le moment à te dire, sinon que je vous embrasse tous bien fort et de tout cœur

Jack

X... le 24 juin

24-6-41 Chère maman

Je t'écris au revers d'une tranchée - j suis en 3^e ligne, à environ 800m des Boches - aucune danger jusqu'ici : la tranchée est très bien installée, profonde avec des petits "gourbis" blindés très confortables - Il est dommage que je n'ai pas un appareil photog. Je t'envierai une image de la "villa 3-pommes" que j'habite - en compagnie de Chaillets - Nous passons notre journée consciencieusement à ne rien faire, et ne serait-ce le manque d'air - juste pour boire - j me trouverai très bien. De temps en temps une marmite tombe sans pertes ~~matériel~~ avec fracas, et cela n'interrompt pas même la partie de carte commencée - Le 75 est parti derrière nous et tire par dessus nous - le projectile passe bien dessus de nos têtes avec un long zéaie-ment, et va éclater chez les Boches avec un fracas terrible : quelle arme effrayante ! tout est balayé et retourné, et saute à 20 mètres en l'air - Il y a eu une attaque récemment par ici, et c'est plein de casques, de fusils et d'équipements Boches d'envierai quelques petits souvenirs aussi tôt que j'en trouverai d'intéressants - Quant à moi personnellement, je suis en excellente santé, et m'ennuie infiniment moins qu'à la caserne, qui a été pour moi un enfer dans le de l'été - Enis-moi vite - mon adresse est : ~~141 rue de l'Argenteuil (105)~~ 64^e de ligne - 1^{re} compagnie 4^e Escouade - Secteur postal 82

X, jeudi 24 juin 1915

X... le 24 juin [1915]

Chère maman

Je t'écris au revers d'une tranchée — Je suis en 3^e ligne, à environ 800 m des Boches — aucun danger jusqu'ici; la tranchée est très bien installée, profonde avec des petits « gourbis » blindés très confortables — Il est dommage que je n'aie pas un appareil photog., je t'enverrais une image de la « villa 3-pommes » que j'habite — en compagnie de Chaillous — Nous passons notre journée consciencieusement à ne rien faire, et ne serait-ce le manque d'eau — juste pour boire — Je me trouverais très bien. De temps en temps une marmite tombe sans pertes mais avec fracas, et cela n'interrompt pas même la partie de cartes commencée — Le 75 est posté derrière nous et tire par-dessus nous — Le projectile passe au-dessus de nos têtes avec un long zézaïement, et va éclater chez les Boches avec un fracas terrible : quelle arme effrayante ! tout est balayé et retourné, et saute à 20 pieds en l'air — Il y a eu une attaque dernièrement par ici, et c'est plein de casques, de fusils et d'équipements boches j'enverrai quelques petits souvenirs aussitôt que j'en trouverai d'intéressants — Quant à moi personnellement, je suis en excellente santé, et m'ennuie infiniment moins qu'à la caserne, qui a été pour moi un enfer dans le début — Écris-moi vite. J'ai juste d'argent (10 F).

— Mon adresse est : 64^e de ligne — 1^{ère} Compagnie 4^e Escouade — Secteur postal 82

Je vous embrasse tous bien fort — Jack —

[illegible][illegible]

Mailly, mercredi 30 juin 1915

— X — le 30 juin [1915]

64^e de ligne1^{re} Cie

S. postal 82

Chère maman

— Nous sommes actuellement au repos : car il faut te dire que nous passons 6 jours en tranchée, et que nous revenons en arrière (12 km) nous reposer 6 jours — Nous sommes actuellement au repos auprès de Mailly, non loin d'Arras; je ne sais si ce renseignement sera transmis par la censure mais enfin je risque — Notre secteur de combat est auprès de la fameuse ferme de « Tout Vent » dont on a tant parlé dans les communiqués — Cela a chauffé dur avant notre arrivée, tellement dur, que de part et d'autre maintenant on se tient tranquille. — Nous avons d'ailleurs avancé de plus de 1 km (chose énorme). — C'est à cette attaque que le malheureux commandant de Blainville (qui aurait été le mien !) a trouvé une mort bête et héroïque; j'ai assisté ce matin à un service à sa mémoire — Il y a eu tellement de pertes à cette attaque qu'il ne reste plus rien comme cadres et que je compte bien passer sergent bientôt : notre capitaine (A. Eluère) a 22 ans, notre lieutenant 18 ans et notre sergent 17 ans — En attendant je suis caporal grenadier, c'est-à-dire que je n'ai ni sac ni fusil — Seulement 6 grenades automatiques, et 6 grenades asphyxiantes — Très drôle ! — Enfin je me porte toujours comme un charme — La seule chose qui me manque est l'argent (envoie m'en le plus rapidement possible et une assez forte somme). Car

il est bon d'acheter des conserves pour les tranchées — Car on n'est pas toujours ravitaillé (attaque) — et tu imagines facilement qu'ici les conserves coûtent cher

je t'embrasse bien fort

JAK

Écris-moi vite — je suis seul de mes camarades dont les lettres ne soient pas arrivées

samedi 3 juillet 1915

— 64^e de ligne
1^{ère} C^{ie}

Le 3 juillet [1915]

S. Post. 82

Chère maman

— J'ai reçu hier ta lettre datée du dimanche 27, avec le billet de 5 f dont je te remercie — As-tu reçu tous mes petits mots — ? — Depuis mon départ de Brest — (Et même quelques jours avant) — Je t'ai écrit presque tous les jours — Tu n'as pas l'air d'avoir reçu tous ces griffonnages; d'ailleurs je m'en vais en finir avec ces questions agaçantes de correspondance dès le début de cette lettre — J'ai reçu de toi 5 f + 20 f (pour mes yeux — c'est fait) + 20 f avant mon départ, plus 10 f de tante, plus 5 f dans ta dernière lettre — ce qui fait 60 f en tout — J'ai dépensé à Brest avant mon départ une trentaine de francs en frais divers, il m'en reste une vingtaine — Cela est, je crois, insuffisant — Non que j'aie beaucoup de choses à acheter par ici, mais qu'on ne sait jamais ce qui peut arriver — Chaillous était parti avec 120 f, dont il lui reste une réserve de 100 f — Il serait bon je crois que tu m'envoies une cinquantaine de francs — Car les 40 f que tu m'as dis-tu envoyés avant mon départ — *Je ne les ai jamais vus* — Qu'est-il arrivé encore à ce mandat-là ? — Je n'ai également rien reçu de gr-mère depuis un bon moment —

— Ceci réglé, je te dirai que je suis en 1^{ère} ligne maintenant,



Le 3. juillet 1911

Aux Hellig

- 64^e de Cogne
1^{re} Cie
S. Post. 89

Chère maman

- j'ai reçu hier ta lettre datée du dimanche 27, avec le billet de 5^f dont je te remercie
- as-tu reçu tous mes petits mots - ? -
- Depuis mon départ de Brest - (Et même quelques jours avant) - je t'ai écrit presque tous les jours - tu n'as pas e'ais t'avoir reçu tous ces griffonnages ; d'ailleurs je m'en f'ai en finis avec ces questions agaçantes de correspondance dès le début de cette lettre - j'ai reçu de toi 5^f + 20^f (pour mes yeux - c'est fait) + 20^f avant mon départ, plus 10^f de tante, plus 5^f dans ta dernière lettre - ce qui fait 60^f en tout
- j'ai dépensé à Brest avant mon

à une centaine de mètres des Boches : c'est d'ailleurs d'un calme parfait, car leur artillerie n'est pas suffisamment précise pour nous toucher sans risquer d'attraper leurs propres lignes — C'est donc en 2^e ligne que l'on reçoit le plus de marmites — Le 75 au contraire les fait danser à cent pas de nous que c'en est une bénédiction —

— Imagine toi qu'aujourd'hui, étant de sentinelle, je vois distinctement un Boche tranquillement assis sur le haut de la tranchée à lire son journal — Cela me semble un peu de culot en trop, et je tirai aussitôt dessus — A mon étonnement il ne bouge pas — Je le trouvai bien héroïque, car ils sont en général plus avides de venir se rendre (il en vient souvent) que de faire des imprudences — Enfin, après quelques balles — Je m'aperçus que c'était un méchant mannequin — Sales bêtes ! —

— Ils sont d'ailleurs assez froussards, et pour être sûrs de ne rien laisser passer, ils tirent sur le moindre brin d'herbe qui remue au vent — Et avec mitrailleuse et balles explosives, s.v.p. ! —

— C'est tout ce que je vois de bien saillant à te dire — J'ai reçu la lettre d'Els qui m'a bien amusé, et je m'en vais lui répondre incessamment — Je m'en vais chiper sur la plaine quelques casques et casquettes boches, que je vous enverrai à la prochaine fois que nous irons en arrière au repos — Tu enverras quelques petits souvenirs boches à Londres —

— Écris-moi bien vite sans oublier ce que je t'écris sur l'argent — Envoie-moi aussi ta nouvelle adresse, que je ne connais pas bien —

Je t'embrasse bien fort

Jacques







Le Front, ce 12 juillet 15

Chère maman

- J'ai reçu avant-hier 10 juillet le paquet de 4¹⁴ annonci - Il était en excellent état, et était parfaite-
ment composé, la citrouille part plaisir, une après
l'autre, une menthe ou l'autre nouveau vin
rouge, mais cela fait malgré tout moins d'usage
que d'alcool de menthe - Les bon des confitures, il
serait peut-être préférable de mettre une boîte de
pâté - Pour le prochain envoi, je serai également
fort aise de recevoir une chemise - Car je suis
parti en campagne avec 3 chemises, que jusqu'ici
j'ai pu laver - mais ma dernière qu'elle était
horriblement sale, et dans le village, d'où je t'écris
où nous sommes au repos, il n'y a pas une
goutte d'eau - Pense aussi à ma montre, et
surtout à une lampe électrique, ainsi qu'à
la jumelle, tout cela est très utile ici.

— Nous sommes actuellement

Le Front, lundi 12 juillet 1915

Le Front, ce 12 juillet 15

Chère maman

— J'ai reçu avant-hier 10 juillet le paquet de 1 kg annoncé
— Il était en excellent état, et, était parfaitement composé; la citronnette fait plaisir, bu après l'éternelle eau mentholée, ou l'éternel mauvais vin rouge — Mais cela fait malgré tout moins d'usage que l'alcool de menthe — Au lieu des confitures, il serait peut-être préférable de mettre une boîte de pâté — Pour le prochain envoi, je serais également fort aise de recevoir une chemise — Car je suis parti en campagne avec 3 chemises, que, jusqu'ici j'ai pu laver — Mais ma dernière quittée était horriblement sale, et dans le village d'où je t'écris, où nous sommes au repos, il n'y a pas une goutte d'eau — Pense aussi à ma montre, et surtout à une lampe électrique, ainsi qu'à la jumelle, tout cela est très utile ici.

— Nous sommes actuellement au repos, après 8 jours de tranchées — Ces sales bêtes nous ont un peu bombardés — sans grandes pertes d'ailleurs; mais ils ont innové par ici un genre de « torpille aérienne », sorte de cigare à ailettes hélicoïdales, torpilles qu'ils lancent avec des canons pneumatiques, ce qui fait que l'on n'entend pas le coup d'envoi — Heureusement que ces projectiles sont précédés d'un ronflement rythmé puissant qui permet de se garer à temps — Sans cela, ce serait vraiment des engins effrayants —

— Le petit village où nous sommes au repos ne ressemble malheureusement en rien au gros bourg où nous avons été la dernière fois — et où l'on trouvait de tout — Il vient d'être bombardé, et on voit autant de maisons sans toit que couvertes : et puis le manque d'eau est pénible — On a le nécessaire pour boire, mais une gamelle d'eau pour deux pour se laver, et quel lavage pourtant n'a-t-on pas à faire !... on est infesté de puces, de poux, de punaises, et autres charmants batraciens — Cela ne m'empêche d'ailleurs pas de me porter parfaitement, et d'être très content de mon sort — Le seul ennui — Il est vrai qu'il est réel — c'est de se trouver en compagnie de ces vieux réservistes, ouvriers plus ou moins intéressants, sales, et ivrognes, qui ne font que grogner contre tout et tous, et qui en somme ont un esprit inquiétant — C'est à se demander si on les tiendra durant une autre campagne d'hiver — C'est un danger dont on ne parle pas, mais qui je crois est réel — En tout cas, qu'est-ce que toute cette racaille fera après la guerre ?... au règlement des comptes ? — Chaque jour, en les observant à loisir, je me le demande. Il y a encore là du vilain qui se prépare —

— Il doit y avoir un « coup de chien » terrible dans le Nord, car nous entendons jour et nuit une terrible canonnade dans cette direction pour qui sait ce que c'est qu'un bombardement, c'est effrayant — C'est un roulement ininterrompu de milliers de grosses pièces tirant ensemble — Comment ne devient-on pas fou dans un tel enfer — ? —

m — Je vois avec plaisir que tu es bien installée maintenant dans ton nouveau palace et que les mille tracas du déménagement se sont tassés — J'espère aller voir notre nouveau Home le plus tôt possible — Je t'embrasse bien fort

Jacques

*une chance
vraiment providentielle*

mercredi 28 juillet 1915

28 juillet 15

Chère père

— Voilà une huitaine que je n'écris pas — Non qu'il me soit arrivé quelque chose, mais nous avons été très affairés ces temps-ci — Nous avons eu à reconstruire presque continuellement nos tranchées bouleversées par de monstrueuses torpilles, qui, à en juger par leurs éclats, doivent mesurer à peu près 1 m 50 — Je peux même dire que j'ai eu une chance vraiment providentielle, un de ces petits morceaux étant tombé juste à 3 ou 4 m de mon gourbi (cela fait la seconde fois) — J'ai été projeté avec les débris de mon gourbi et de mes affaires, et enterré — Heureusement que l'on m'a vivement retiré de ce mauvais pas ! — Pas une égratignure, mais une bonne commotion, de très courte durée cependant —

— J'ai dû cependant aller 3 jours dans une clinique à l'arrière, où j'ai été soigné comme dans un bon hôtel — Il m'était resté un assez violent mal de tête — aggravé par un peu d'angine — je suis maintenant très « En forme » — Mon régiment (de même d'ailleurs que tout le corps d'armée), n'est plus maintenant dans le même secteur — Il est parti depuis 2 jours pour une destination inconnue — Nous avons été relevés par un « Army Corps » Anglais — Je suis resté attaché à un jeune capitaine anglais — Pour combien de temps ?... je l'ignore — Mais il doit demander

ce soir à son colonel de m'adjoindre définitivement à son régiment — J'attends donc le règlement de mon sort — — Si cela pouvait se faire, ce serait une grosse amélioration dans ma vie de Troglodyte — Je passerais dans l'armée anglaise avec le grade de « Non commissioned officer » Mais cela est trop beau pour que je puisse l'espérer —

— Avec ces différents changements d'adresse, je n'ai pas pu recevoir de vos nouvelles depuis un moment, et je me trouve un peu démuni, d'autant que toutes mes affaires ont été dispersées par ce stupide engin — Mais je n'ose rien vous demander, de peur d'un nouveau changement d'adresse — Je vous écrirai ma nouvelle adresse aussitôt que j'en aurai une définitive; Pour le moment j'attends, avec l'impatience que tu peux imaginer, mon nouveau Destin —

— Je n'écris pas pour le moment à maman, ne sachant si elle a quitté Nantes, ni où elle [est] exactement —

Je t'embrasse de tout cœur

Jacques

*mettre bout à bout
chacune de ces lettres*

Crèvecœur, vendredi 6 août 1915

Crèvecœur, le 6 août [1915]

Chère père

— Tu as dû être surpris de ne plus recevoir ces temps-ci beaucoup de mes nouvelles — Mais je viens de faire une marche forcée de plusieurs jours pour rejoindre mon régiment, et je n'ai guère eu le temps, avec des étapes de 30 à 35 km d'écrire — Ma place d'interprète est, je le crains, à l'eau — En effet, le colonel anglais a demandé de me garder; mais il faut que ma nomination de sous-officier interprète vienne du ministère de la guerre Français — J'ai donc fait une demande en règle, apostillée du général et du colonel anglais.... mais M. Lebureau....

— En attendant, j'ai dû rejoindre mon régiment, qui continue sa route vers destination inconnue, ainsi que tout le corps d'armée — Nous nous dirigeons, paraît-il, sur Dijon — L'on a demandé des interprètes italiens, et tous ceux en général connaissant l'Italie, ce qui laisse à penser que nous formons un corps expéditionnaire italien — En tous cas nous ne resterons pas en France, notre nouvelle destination étant soit, ainsi que je viens d'écrire, l'Italie, soit les Dardanelles ou même la Serbie; il ne faudrait pas s'étonner de pas recevoir de mes nouvelles durant quelques temps, car je crois que durant tout le grand mouvement stratégique que nous préparons (deux corps d'armée, le 20^e, le 9^e sont également relevés par les anglais), durant tout ce temps on ne nous laissera pas écrire du tout —

— Ce qu'il y a de sûr, c'est que nos lettres seront expédiées ouvertes et vérifiées — J'userai donc, pour indiquer la ville d'où j'écirai, de cet artifice : chaque lettre finissant chaque phrase des premières lignes de ma lettre entrera en composition dans le nom de la localité où je serai — Il suffira donc de mettre bout à bout chacune de ces lettres pour savoir où je suis —

— J'ai reçu le colis contenant la paire de jumelles, le couteau-poignard et quelques menues choses — Cela me sera de la plus grande utilité; le couteau est parfait pour les patrouilles de nuit — Le colis avait été heureusement gardé par le vaguemestre, qui me l'a remis à mon arrivée — Chaillous m'a montré une lettre de toi [qui] lui demande de réexpédier ce qui pourrait ne pas m'atteindre en temps utile — Dans cette lettre tu dis également que maman m'avait envoyé quelqu'argent dans une lettre — J'ai fidèlement accusé réception de toutes lettres, et je n'ai jamais reçu celle dont tu parles — Je n'ai pas reçu de vos nouvelles depuis au moins 15 jours — Sans doute mes lettres courent-elles après moi dans mes différents changements d'adresse — Je me trouve comme tu pourras en juger, assez dépourvu d'argent, ce qui est fâcheux pour entreprendre le voyage où nous nous engageons — Maintenant que j'ai rejoint le régiment tu peux m'écrire à la même adresse, le secteur postal ne désignant pas une place déterminée, mais, comme tu sais, suivant le régiment où il se trouve — Tout ceci dit, je peux dire que jamais je ne me suis mieux porté — La course à pied m'a fait enlever les étapes sous un fort soleil sans aucune fatigue, et je suis arrivé au régiment pour jouer une partie de rugby dix minutes après — Je regrette seulement énormément de n'être pas resté avec ce capitaine anglais, qui était charmant, ainsi que tous les officiers d'ailleurs — Ils ne connaissaient rien du terrain, et j'avais eu la bonne fortune de faire découvrir,

durant une promenade nocturne, une mine allemande non éclatée à ce capitaine, qui m'en était reconnaissant — J'étais traité en ami, mangeant et couchant avec les officiers, dans un vaste gourbi, ancienne retraite d'un colonel allemand; ce gourbi était le dernier mot du luxe de tranchée — Cet animal de boche avait fait apporter tout un mobilier, avait fait tapisser, planchéier, plafonner sa chambre comme une chambre de bon hôtel — Et la traditionnelle pendule affectonnée des boches n'y manquait pas ! —

— Dans le prochain envoi que vous me ferez, je serais content de trouver une chemise, une cravate (bleu-ciel), ainsi qu'une pipe, chose précieuse au front — La mienne a été subtilisée (« souvenir ») par ces bons anglais — J'aimerais une pipe droite, courte, avec un tube spécial à l'intérieur arrêtant la nicotine — Il y [a] des pipes anglaises — marque G.B.D. excellentes et point onéreuses —
— Je n'écris pas à maman, ne sachant sa nouvelle adresse — car je suppose qu'elle en a changé=je serais bien content de recevoir quelques lettres, car il y a quelques temps que je n'ai rien reçu — J'ai écrit à grand'mère deux fois sans réponse — quel drôle de service postal; tes lettres mettent parfois 5 ou 6 jours à me parvenir, alors qu'une lettre de Bob, que je viens de recevoir, n'a mis que 4 jours à venir de Londres.

— En attendant de tes nouvelles, je t'embrasse bien fort ainsi que maman et les enfants — classe 1936 —

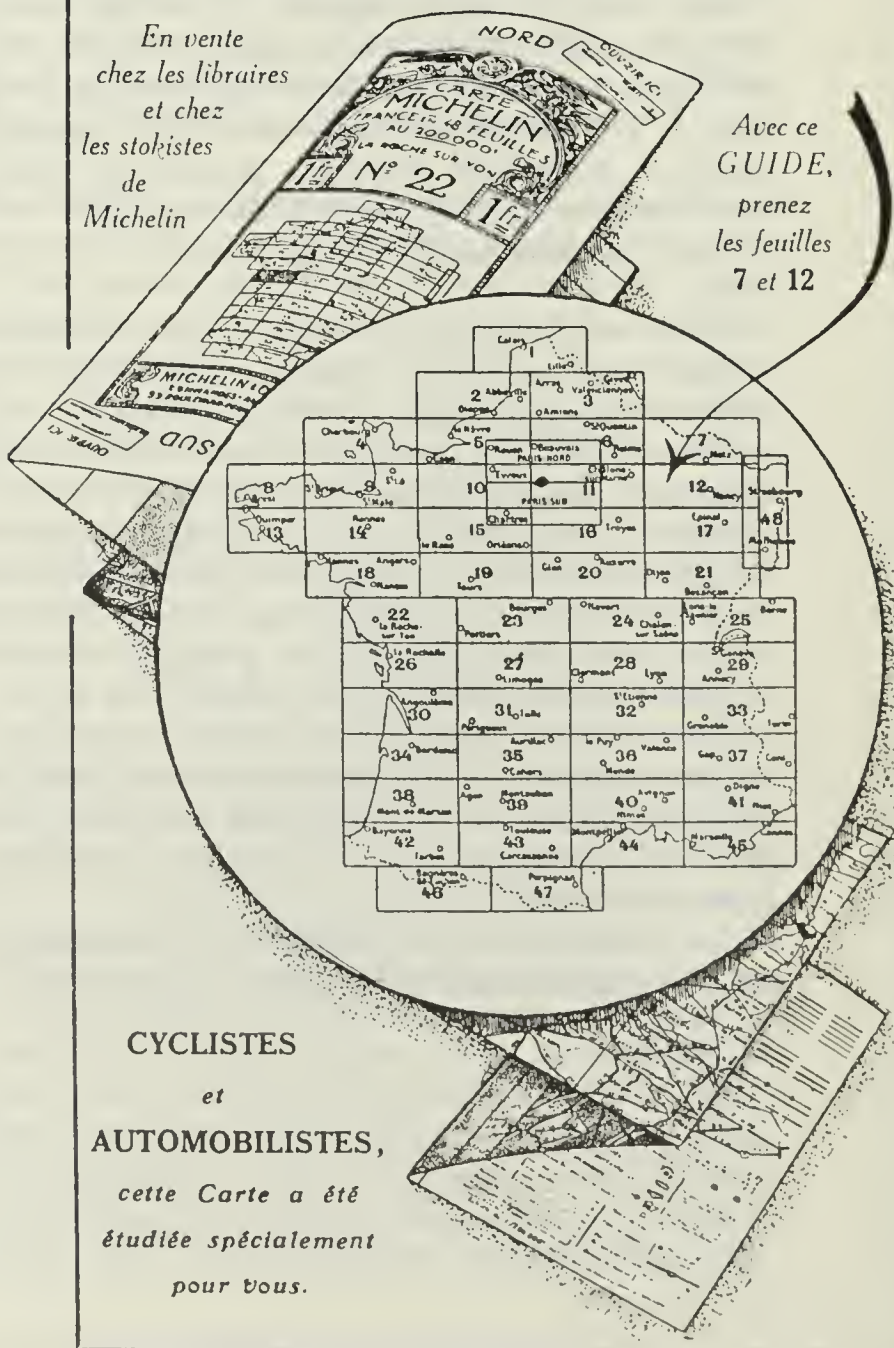
Jacques

VOTRE INDISPENSABLE AUXILIAIRE :

La Carte routière Michelin

En vente
chez les libraires
et chez
les spécialistes
de
Michelin

Avec ce
GUIDE,
prenez
les feuilles
7 et 12



CYCLISTES
et
AUTOMOBILISTES,
cette Carte a été
étudiée spécialement
pour vous.

A LA MÉMOIRE
DES OUVRIERS ET EMPLOYÉS DES USINES MICHELIN
MORTS GLORIEUSEMENT POUR LA PATRIE

Le saillant de SAINT-MIHIEL

Itinéraire :

VERDUN — SAINT-MIHIEL — COMMERCEY
PONT-A-MOUSSON — METZ — VERDUN

MICHELIN & C^{ie} — ÉDITEURS — CLERMONT-FERRAND

Copyright by Michelin & C^{ie} 1919

*Tous droits de traduction, d'adaptation ou de reproduction totale ou partielle
réservés pour tous pays.*

VISITE DU BOIS LE PRÊTRE

**De PONT-A-MOUSSON à la CROIX DES CARMES
par MONTAUVILLE, et retour à PONT-A-MOUSSON.**

Cette visite conduit le touriste dans les lignes françaises du Bois le Prêtre. Il en verra le côté allemand au cours de l'itinéraire de Pont-à-Mousson à Metz (pages 104 à 106).

Les combats du Bois le Prêtre.

Le BOIS LE PRÊTRE, situé à 372 m. d'altitude, domine tout le sud de la plaine de la Woëvre.

Il fut, d'octobre 1914 à mai 1915, le théâtre d'une lutte sans arrêt, à la suite de laquelle le bois resta aux mains des Français.

C'est en septembre 1914 que les Allemands s'étaient installés dans le Bois LE PRÊTRE, qu'ils avaient aussitôt organisé avec fils de fer, chevaux de frise, etc., etc.

Le 30 septembre 1914, les Français prenaient pied aux lisières sud-ouest de la forêt. Un mois plus tard, le 29 octobre, ils enlevaient un poste allemand au saillant sud-est. Puis leur effort se concentra sur le ravin du Père Hilarion que lentement ils occupèrent après maints combats sous la pluie de novembre et la neige de décembre.

Leurs troupes allèrent par bonds jusqu'à la ligne principale qu'il fallait



LE BOIS LE PRÊTRE.

Les "cagnas" dans le ravin des carrières.

*si je suis ici,
c'est que je le veux bien*

Bois-le-Prêtre, mardi 17 août 1915

— X***, le 17 août 15

Chère papa

— j'ai reçu voici 2 jours plusieurs lettres de diverses dates... Enfin !.. Cela faisait plus de 3 semaines que mon vagabondage ne permettait plus aux nouvelles si attendues d'arriver — pas plus qu'il ne me permettait d'en envoyer, car pendant le grand mouvement qui nous a amenés ici, les lettres n'ont pas été ramassées — — Une des lettres — celle de maman, contenait 20 f... qui ont été précieux, car le manque de communications m'avait, ainsi que Chaillous mis complètement à sec.. alors justement qu'un ravitaillement incertain et une fatigue plus forte nous étaient imposés — J'ai été heureux de lire ta lettre sur les « Bons poilus » — Elle est arrivée à temps — Je suis vraiment dans un régiment qui manque d'allure — 64^e — 65^e régiment des environs de Nantes — cela dit tout. Pendant les étapes assez pénibles que nous avons eues à fournir — jusqu'à 38 km dans la nuit — Tous ces « anciens » grognaient, tombaient, se relevaient, et tremblaient à la moindre fusillade — Heureusement encore que j'ai pu trouver un ami en la personne d'un jeune ouvrier (instruit) électricien, orphelin, sans argent, car ce qui lui sert de famille est à Maubeuge, sans nouvelles de nulle part, qui, lui, ne grogne pas — Le contraste est frappant —

— Pour le moment je suis dans un camp, en plein bois, du côté du Bois-le-prêtre — C'est autre chose que le secteur

d'où je viens — C'est une grande plaine désolée, inculte, coupée de petits bois de sapins, où le soir se traînent de grands crépuscules rouges désolants — au clair de lune, cela rappelle un paysage lunaire troué de cratères, et ces cratères sont des trous de marmite — C'est paraît-il, peu drôle par ici — c'est la lutte constante à la baïonnette, ou à coups de mines et de grenades, et la nuit la canonnade n'est qu'un long tonnerre lointain — Nous sommes devant l'armée de SS. AA. II le Kronprinz, et paraît-il, cela va chauffer ces jours-ci — J'attends le moment avec curiosité —

— J'ai reçu — en même temps que cette avalanche de lettres — le colis contenant la pipe, le tabac, et les « meilleurs livres » — Le tout a fait beaucoup de plaisir, comme toujours — En particulier, je désirerais trouver dans chaque envoi quelques-uns de ces « meilleurs livres » qui sont pour moi un vrai bréviaire — En particulier :

Le père Goriot — Balzac

Le petit Chose — A.D.

Fromont jeune et R. aîné — A.D.

Les nuits blanches — Dostoïewski

Les paroles d'un croyant — Lamennais

Confession d'un enfant du siècle — A. de M.

Quo vadis — Sienkiewicz

De l'amour — Stendhal

Sonate à Kreutzer — Tolstoï

Je serais également *très heureux* d'avoir quelque chose d'A. France, en particulier l'île aux Pingouins, qui me semble de circonstance.

— Tu vois que je suis éclectique — Mais tous ces livres que je t'indique sont des livres déjà lus qu'il me ferait très grand plaisir à relire — Je serais également *très heureux* d'avoir « Ainsi parlait Zarathoustra » — ou « La Force » de Nietzsche. Cela m'est aussi précieux que ce que je vais te

demander maintenant :

2 piles électriques

1 blaireau (se fermant, si possible en aluminium) — car je ne me résoudrai jamais à être le « poilu » classique, sale et pouilleux — Alors que je peux être bien rasé et avoir une cravate propre —

— Enfin — et ceci va t'étonner un couteau — J'ai bien reçu — et j'ai toujours — celui que tu m'as envoyé — Mais il était si solide que rien qu'à couper le pain la lame ne coupe plus et ne tient plus dans le manche — Et il est important pour moi d'avoir un couteau poignard, car, il ne faut pas l'oublier, je ne charge pas à la baïonnette, mais avec des musettes pleines de bombes, et il est bon d'avoir une autre arme — Nous devons toucher des revolvers, je crois, mais on n'en voit jamais. D'autre part, pour les patrouilles de nuit, un poignard est bien préférable à la baïonnette, trop longue pour cet usage.

Pour les bombes que je lance, j'en ai de trois sortes :

— Des bombes percutantes, qui éclatent en tombant, et qui pèsent environ 500 grammes (fig.1).

— Des bombes qui s'allument à la main (800 gr.) (fig. 2)

— Des bombes automatiques, qui s'arment en les lançant, par un crochet attaché au « Rugueux » — sorte de bracelet de cuir — (1 500 gr.)

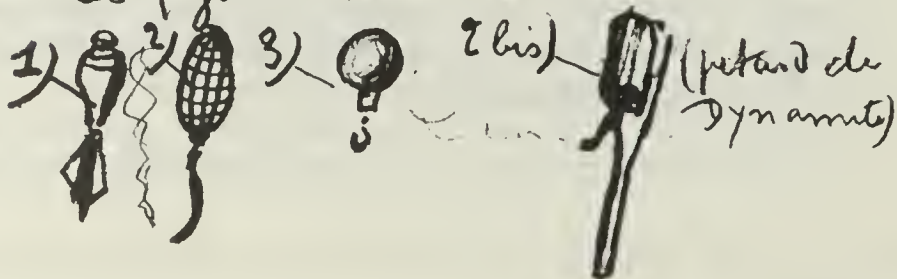
Il suffit d'être soigneux pour éviter toute espèce d'accident — le seul à craindre est un mauvais fonctionnement de la bombe, qui éclaterait avant d'être armée — ou aussitôt armée, avant qu'on puisse la lancer — Mais c'est vraiment une arme terrible — J'ai été, de nuit, en lancer sur un petit poste boche avec deux camarades (j'étais alors avec les anglais) et cela a eu l'air de faire un dégât effrayant.

— Les figures annoncées :

9 de cuir - (1500 gr)

- Il suffit d'être soigneux pour éviter tout espèce d'accident - le seul et grand est un mauvais fonctionnement de la bombe, qui éclaterait avant d'être armée - ou aussitôt armée, avant qu'on puisse la lancer - Mais c'est vraiment une arme terrible - j'ai été, de nuit, en lancer sur un petit poste boche avec deux camarades (j'étais alors avec les anglais) et cela a eu l'air d'avoir fait un dégât effrayant.

- Les figures annoncées :



Au sujet de mon affaire d'interprète voici du nouveau — Ma demande officielle d'interprète a été arrêtée par mon lieutenant, dans mon intérêt — J'ai causé longuement avec lui à ce sujet. Une demande officielle n'a aucune chance d'arriver avec le colonel Brémont, que nous avons — C'est un vieux colonial — (tu as sans doute entendu parler de la colonne Brémont à Fez), et il voit partout des embusqués — Il ne transmettrait pas ma demande — Le préférable serait que tu lui écrives en lui expliquant mon cas (pour mes yeux) — Car en somme si je suis ici, c'est que je le veux bien, et il suffirait que je demande à passer le prochain conseil pour être déclaré inapte

— Quant aux démarches à faire au Ministère, il me suffirait pour y aider que j'envoie en plus le certificat que m'a proposé le capitaine anglais constatant que je suis apte à faire fonction d'interprète anglais — mais il faudrait faire cela vite, car il y a déjà trop de temps de passé — Le régiment où j'étais attaché était le 1st Worwickshire Régiment

— Je vous embrasse tous bien fort

Jacques

J'écirai dans deux ou trois jours à maman

Route forest.
de Montauville.

Route forest.
de Norroy.

Croix
de Mousson



LE BOIS LE PRÊTRE : LE SECTEUR DE LA CROIX DES CARMES.

Cote 372

Croix de
Mousson

Fontaine du
Père Hilarion

Emplacement de la
Croix des Carmes



LA ROUTE FORESTIÈRE DE MONTAUVILLE DANS LE BOIS LE PRÊTRE.

Photo prise près de l'emplacement de la Croix des Carmes, à un endroit qui resta longtemps entre les lignes françaises et allemandes.

à Jean Sarment, Bois-le-Prêtre, samedi 21 août 1915

X... le 21 août [1915]

Cher Jean,

Je t'écris pour te dire une nouvelle contrariante : c'est que peut-être le hasard, dont une des fonctions est d'être indifférent, ne nous permettra pas de poursuivre tous ces bons projets que nous avions.

Je pars ce soir pour l'endroit le plus stupide de la grande bataille, d'où peu reviennent. Je vais aller à la tranchée fleurie du nom de « tranchée des cadavres », surnom qui en dit long pour celui qui connaît le manque d'imagination de tous ces gens-là.

Je ne voudrai pas donner à cette lettre la ligne solennelle d'un monument funèbre ; ni subir le ridicule d'un « dernier adieu » manqué. Mais enfin, pour ne rien te cacher, à toi, mon cher et vieux Jean, le seul à peu près qui a compris *les choses*, je dois te dire que cela va mal.

Je suis à deux kilomètres de la ligne de feu, derrière la tranchée des cadavres et le bois de la tuerie (près du « Bois-le-prêtre » que tu pourras connaître par les communiqués). Nous devons entrer en ligne ce soir pour une grande poussée, je suppose. Et il faut avoir vu cet enfer de feu pour comprendre sainement et avec sang froid ce qui sera un grand effort à l'endroit où nous sommes. Il faut

THEATRE NATIONAL

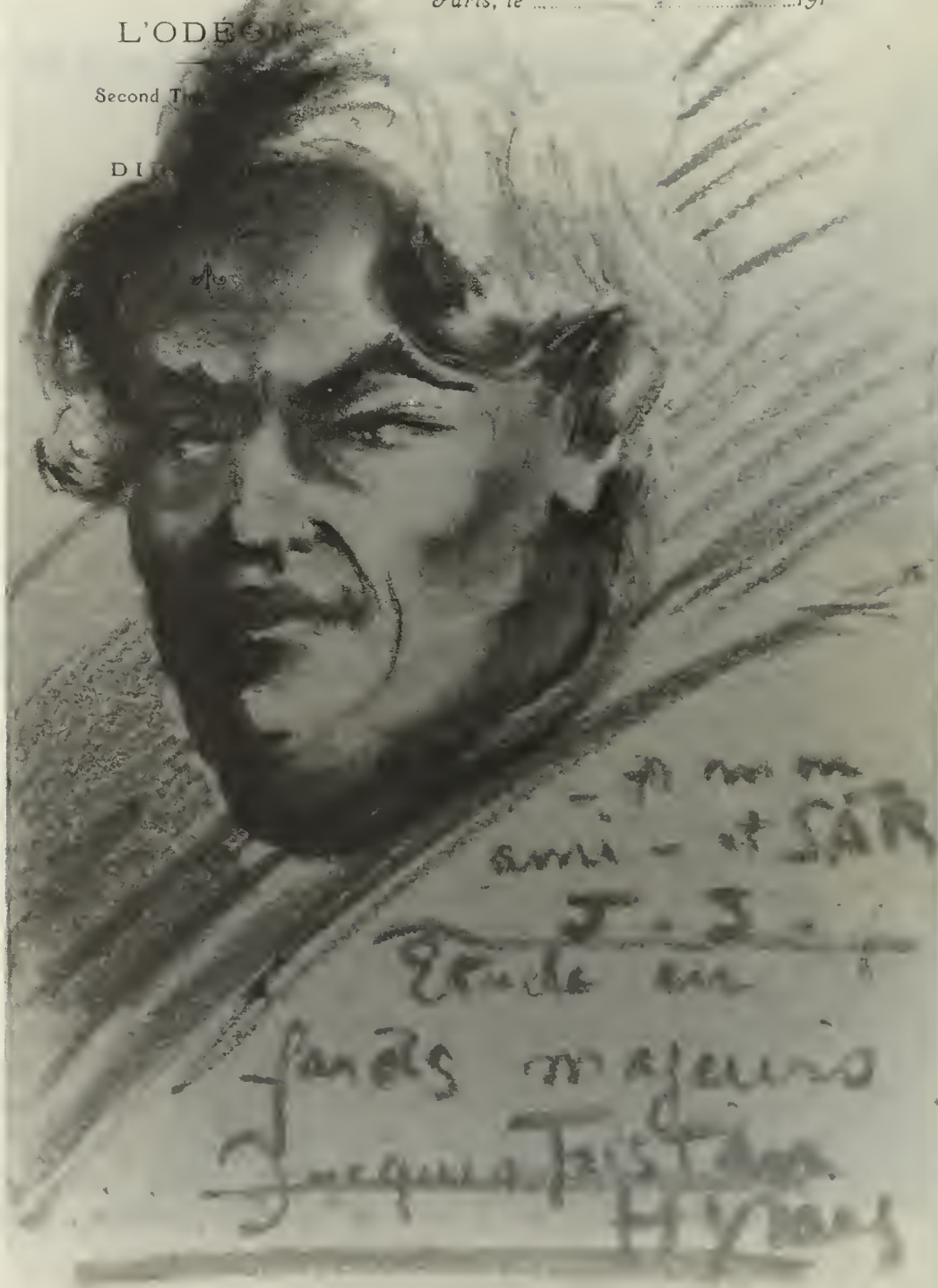
DE

Paris, le 191

L'ODÉON

Second Théâtre

DI



compter à cette tranchée funèbre 70 % de pertes. C'est le pourcentage prévu au-delà duquel l'honneur est sauvé sur ce point-là.

Ne te désespère pas, mon vieux Jean, j'espère peut-être être des survivants, et des survivants sains d'esprit, car cela est navrant, beaucoup reviennent aussi de là l'esprit tué. En tout cas, aussitôt après l'échauffourée, je t'écirai, ou on t'écira. Si je dois y rester, tu feras un tri des choses que je t'ai confiées. Tu brûleras ce que tu voudras. Je laisse cela à tes soins, car je sais que tu feras comme j'aurais fait.

Je te donne une poignée de main pleine de choses. Et pourquoi, pourquoi ?...

Je t'écis avec le flegme mais je ne peux m'empêcher de regretter une foule de choses mortes et de choses à venir.

Ton vieux

P. Jacques V. de la Rez

64^e de ligne S. Postal
1^{ère} Compagnie 82

24-8-15

malheureux à l'âge
tout de même - Je serai
heureux de recevoir des
plus vite mes pères
sélects et les
voici enfin rendus à destination -
nous ne gagnons pas au change... nous
sommes, paraît-il, dans le plus sale
secteur de tout le front, à l'encre
désigné sur les communiqués par "entre
Perthes et Bausegour" - en Champagne
nouvelleuse. Nous sommes là à 7 ou 8 km
des Boches, et c'est une lutte de
grenades terrible - Et les mines!... je
n'en dis rien, c'est trop terrible - Dieu
reste - rien que le nom de notre tranchée
si l'on peut appeler cette terre boule-
versée tranchée - est "tranchée des
cadavres" - C'est très pittoresque - J'ai
eu la chance de tuer un bon boche.
que j'avais en face de moi = car en
toute première ligne, nous ne sommes
qu'un grenadier tout les 25 ou 30 m avec
un vis-a-vis boche - J'ai donc pu
le supprimer avant qu'il est eu le
temps de beaucoup m'inquiéter - Il
m'a lancé qu'une grenade,

*« tranchée des cadavres »
— c'est très pittoresque*

Les Tranchées, mardi 24 août 1915

Les Tranchées, le 24 août [1915]

Cher papa

— Nous voici enfin rendus à destination — Nous ne gagnons pas au change... nous sommes, paraît-il, dans le plus sale secteur de tout le front, à l'endroit désigné sur les communiqués par « entre Perthes et Beauséjour » — en Champagne pouilleuse. Nous sommes là à 7 ou 8 m des Boches, et c'est une lutte de grenades terrible — Et les mines !... je n'en dis rien, c'est trop terrible — Du reste — rien que le nom de notre tranchée — si l'on peut appeler cette terre bouleversée tranchée — est « tranchée des cadavres » — C'est très pittoresque — J'ai eu la chance de tuer le bon boche que j'avais en face de moi = car en toute première ligne, nous ne sommes qu'un grenadier tous les 25 ou 30 m, avec un vis-à-vis boche — J'ai donc pu le supprimer avant qu'il ait eu le temps de beaucoup m'inquiéter — Il ne m'a lancé qu'une grenade, et j'ai répondu par 5. Le malheureux a râlé une heure — C'est horrible tout de même — Je serais heureux de recevoir au plus vite mes piles électriques

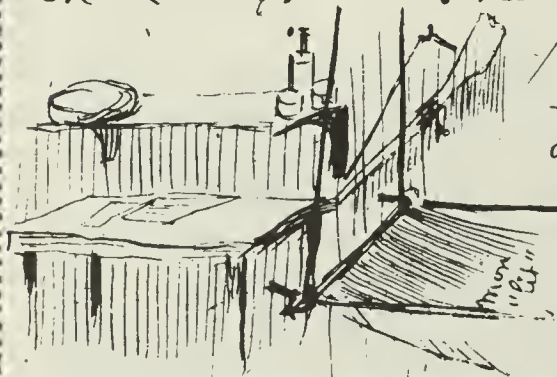
Je t'embrasse de tout cœur

Jacques

P.S. On m'apprend à l'instant que je suis nommé agent de liaison attaché au colonel — c'est chic !!

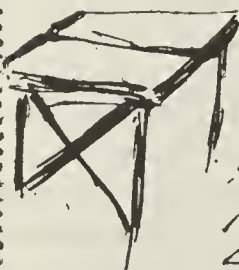
J. V.

de l'encre, et - rapidement de l'inx
 sur une table. Je me suis monté
 un hamac, des chaises, et je suis
 certainement mieux ainsi qu'Eluère
 en 2^e ligne - Bien des fois!

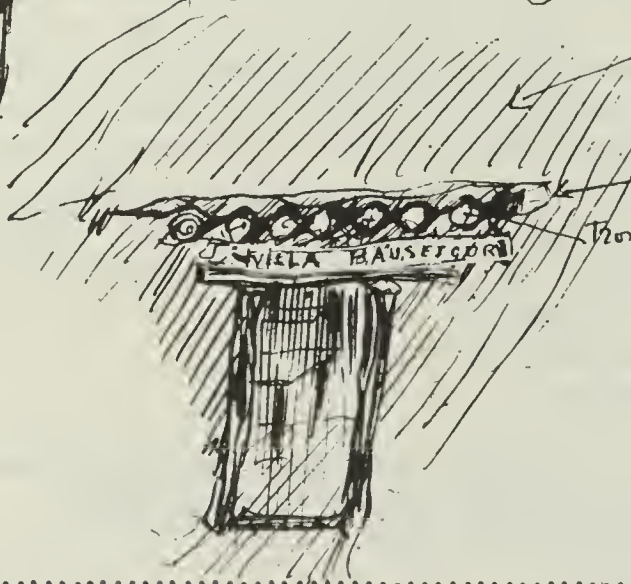


- Ci joint un croquis
 - qui ne cherche pas
 à être un dessin, mais
 simplement à
 te rendre compte de
 mon palais - Je
 flémbarasse bien des
 fois -

Jack



2^m de terre



Tôle ondulée
 Troncs de sapin

Les Tranchées, mercredi 25 août 1915

Les Tranchées, le 25 — [août 1915]

Chère maman

— Après un long trimballage sur toutes sortes de routes, nous voilà arrêtés un moment — Pour combien de temps ? Je l'ignore. L'endroit où nous sommes est, je ne te le cache pas, plus dangereux que celui d'où je viens. Nous sommes beaucoup beaucoup plus près des Boches. C'est une lutte de grenades, moins dangereuse cependant qu'on pourrait le croire. Ces grenades, cela fait un bruit terrible... et pas grand mal — comme tout ce qui boche. D'ailleurs j'ai maintenant un poste plus intéressant, et moins dangereux — Je suis agent de liaison du colonel — Je suis en arrière — en 3^e ligne, dans un somptueux gourbi blindé — D'ailleurs — tu vois — je t'écris avec de l'encre, et raffinement de luxe sur une table. Je me suis monté un hamac, des chaises, et je suis certainement mieux ainsi qu'Eluère en 2^e ligne — Bien des fois !

— Ci-joint un croquis — qui ne cherche pas à être un dessin, mais simplement à te rendre compte de mon palais — Je t'embrasse bien des fois

Jack



X, dimanche 5 septembre 1915

X, le 5 septembre 15

Cher papa

— D'abord, commençons par l'Ennuyeux : J'ai le regret de t'apprendre que j'ai attrapé ma première punition de régiment : 4 jours avec sursis — Je m'étais donné comme prétexte mon rôle d'agent de liaison du colonel (qui en tranchée a un rôle entièrement séparé, et qui est exempt de toute garde ou corvée), pour, au repos, ne pas aller exécuter de durs travaux de nuit à quelques 10 km de là — Je pensais que l'on m'oublierait mais reçu sur les doigts — C'était la première fois que je « tirais au flanc ». Ce sera la dernière

— Meâ Culpâ — — —

— Ceci dit, Eluère m'a montré une lettre de toi au Colonel pour un emploi d'interprète — En marge le Colonel avait écrit « Le soldat Vaché me sera présenté » — J'attends donc que le colonel m'en cause pour faire quoi que ce soit —

— Je suis toujours dans la même région — Je serais fort aise de recevoir mon arme blanche, c'est très pressant — Dame Censure ne me permettrait pas d'en dire beaucoup, mais enfin j'espère qu'elle me laissera dire qu'il se prépare par ici une partie définitive — Cela coûtera sans doute bien cher, mais enfin j'ai bon espoir — Je n'en dis rien à maman

— Ce serait l'inquiéter... il sera bien temps de lui raconter le grand choc une fois celui-ci donné —

— Dans le colis du couteau, tu voudras bien m'envoyer une autre chemise, une paire de chaussettes ou deux, et un foulard en soie, le [plus] grand possible, car les nuits sont glaciales dans ces plaines désolées et je suis habillé de loques, ou peu s'en faut — Ces foulards tiennent très chaud au cou et aux oreilles — Une fiole de cognac arriverait aussi à point — Les autres me sont arrivées — j'espère le même sort pour la prochaine — Je ne comprends pas qu'on en interdise l'envoi, car c'est un réel réconfort après une nuit blanche — Et le « Schnick » qu'on nous distribue est de l'alcool éthylique, qui brûle plus qu'il ne réchauffe —

Je t'embrasse de tout cœur

Jacques

— P.S — vite aussi un bloc pratique de papier à dessin, un bon crayon, gomme, et une petite boîte d'aquarelle, avec couleurs en tube

Les Tranchées, mardi 14 septembre 1915

Les Tranchées, le 14 sep. 15

1

Cher papa,

— Je viens de recevoir les colis 3 et 4, en excellent état — Je te remercie du tout, particulièrement de la culotte qui me va parfaitement bien — Mais, d'après tes deux dernières lettres, il ne semble pas que tu reçoives toutes mes lettres — Je t'ai *toujours* accusé réception de *tous* les colis — D'ailleurs, à partir de cette présente lettre, je numérotai ma correspondance —

— Nous sommes sans doute à la veille d'un grand choc, comme je te l'ai d'ailleurs déjà écrit — Nous espérons tous que ce sera un digne anniversaire de la bataille de la Marne — En tous les cas ce sera une lutte comme on en compte peu dans l'histoire — car de part et d'autre on sent que ce sera là un des coups définitifs, sinon Le coup définitif —

— Crois-tu qu'un officier allemand a l'audace de se promener dans nos tranchées affublé de divers uniformes français ? — — Nous avons ordre d'arrêter tout officier inconnu de nous ; le bruit court que l'espion a été arrêté hier — Je veux croire que c'est la vérité, car cet officier a eu largement le temps d'avoir toutes les précisions voulues sur la situation des troupes et sur la force et la date approximative de la grande Attaque —

— A part cela, rien de bien nouveau à signaler — C'est chaque soir un duel de ce que les bons civils appellent « des engins de tranchée » — et ce qui à mon avis est plus démoralisant pour les hommes qu'un bombardement ordinaire — Ces objets hétéroclites, dont on peut suivre aisément la trajectoire dans l'air, font un bruit terrible et des blessures bizarres (heureusement rares)... Mais quel fracas !.. Voilà deux jours, en construisant de nuit des escaliers pour partir, un « cylindre », appelé aussi, à cause de sa danse bizarre, dans le ciel, « Thé-Tango », est tombé à 2 m ou 3 m de moi — J'ai été suffoqué d'un nuage de fumée, projeté à terre, assourdi.. et indemne — Démonstration pratique du peu d'efficacité de ces engins —

— Sur ce, je t'embrasse en attendant de tes nouvelles

Jacques

*en a profité
pour trépasser aussitôt*

Les Tranchées, mardi 21 septembre 1915

Les Tranchées — le 21 sept. 15

Chère petite maman

— J'ai reçu avant-hier ton colis (N° 5) contenant chocolat, beurre, etc...

— Tout cela est très utile, et je t'en remercie à perte de vue
— Pendant que j'y suis (à l'article colis) — voici ce que j'aimerais recevoir :

— du beurre (comme celui que tu m'as déjà envoyé)

— du thé — avec un truc quelconque pour le faire, cuillère spéciale avec un couvert — petite boîte à jour

— etc...

— du lait

— des brûlots d'alcool solidifié —

— un chandail (*un col rabattu* est pratique)

— Enfin — cela fera une fois de plus que je te demanderai de bien vouloir envoyer un vaste foulard de soie, de teinte claire uniforme (nos tranchées sont creusées dans la craie) —

— J'ai pris la résolution de faire tous les jours une collation avec du thé au lait bien chaud et du pain beurré — nos repas sont en effet insuffisants, et si l'on ne se fixe pas une heure, on mange aux heures les plus baroques —

— La nomination de papa dans ce petit trou est en effet une vraie tuile — Mais enfin il vaut mieux dans un sens, pour toi, qu'il soit là plutôt que dans un pays différent et bizarre qu'il est convenu d'appeler « Le front ».

— Les Boches nous laissent la paix ces jours-ci, et ne nous assourdissent plus de leurs « Cylindres », de leurs « Marmites » ou de leurs « Thé-Tango » — Ils sont bien sages, aussi ne reçoivent-ils que peu de 75... bien que ce matin, un de ces petits obus rageurs ait fait voltiger à vingt pieds en l'air un de ces malheureux — qui en [a] profité pour trépasser aussitôt...

— Je t'embrasse bien fort en attendant une lettre — Ecris-moi souvent ?... si tu savais comme cela-fait-plaisir —

Je t'embrasse bien fort

Jacques

La préparation d'artillerie.

Pour réduire les obstacles, le Commandement français avait concentré une artillerie imposante pour l'époque ; la bataille de Champagne marque les progrès réalisés dans l'artillerie depuis un an, et le rôle de plus en plus intensif que jouera cette artillerie jusqu'à la fin de la guerre. C'est surtout l'artillerie lourde dont le nombre et la variété augmenteront. En septembre 1915, sur le double front de Champagne et d'Artois, 1.100 pièces lourdes avaient été rassemblées, alors que, pendant tout l'hiver, le front seul de Champagne n'avait disposé que d'une centaine de ces pièces. La bataille de Champagne marque encore le premier emploi en grand, contre les défenses accessoires, de l'artillerie de tranchées, au début de sa constitution.

La préparation d'artillerie commence le 22 septembre et dure trois jours ; son intensité, de l'avènement des Allemands, dépasse de beaucoup toutes les préparations antérieures.

Pendant que les pièces à longue portée bombardent, en arrière du front ennemi, les cantonnements, les gares, les dépôts de munitions et de ravitaillement, les routes et les voies ferrées, les pièces de 75 et les canons de tranchées détruisent les premières lignes ennemies et leurs défenses. Certaines des pièces de campagne tirèrent jusqu'à 1.000 coups par jour. D'autre part, l'aviation de bombardement, à ses débuts, exécute de nombreux raids sur Vouziers, Challerange et les gares de l'arrière ennemi. Les fantassins virent même, pour la première fois, passer au-dessus de leurs têtes toute une escadrille de 24 avions de chasse, groupés en ordre de bataille.

Les effets matériels du tir ne sont pas partout aussi efficaces, mais sur beaucoup de points, ils sont terrifiants ; retranchements nivelés, défenses arrachées, abris crevés. Beaucoup de défenseurs, réfugiés dans leurs abris, y sont emmurés ou écrasés, certaines unités, coupées de tous ravitaillements, après avoir épuisé leurs vivres de réserve, restent quarante-huit heures sans manger ; ce bombardement, ce « trommelfeuer », eut aussi un gros effet moral, des unités énervées et déprimées se firent prendre, sans combattre.



A L'OUEST DE SOUAIN. — TRANCHÉES ET RÉSEAUX ALLEMANDS DÉTRUITS PAR LA PRÉPARATION D'ARTILLERIE FRANÇAISE (SEPTEMBRE 1915).

[illegible]

584. La Grande Guerre 1914-15. - En CHAMPAGNE.
FORTIN DE BEAUSFJOUR - Poste d'écoute à 15 m. des allemands.
Un soldat tient une grenade, l'autre une bombe de crapouillaud.
Visé Paris 584. 12.25 Kilomètres L. G. - - "PHOT-EXPRESS"

②

Le Repos, le 23 sept. 15

23-11



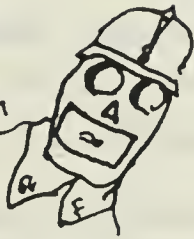
Chère petite maman

— Je reçois à l'instant ta lettre datée
du 19, contenant un billet bleu — f't'en
remerci, et pense comme toi qu'un
envoi plus fréquent de petites sommes
est préférable à de rares envois de
grosses — Tu dis dans cette lettre
que tu es sans nouvelles 2 moi
depuis longtemps — Tu ne m'accuses
réception ni de ma lettre n°1
1, ou je te remercie d'un col' (le n°5
je crois), ni de ma lettre 2, écrite
des Tranchées ... Surtout ne t'effraie
pas ces temps-ci de recevoir irrégu-
lièrement de mes nouvelles — Je
t'écrirai aussi souvent que possible
, mais tu a pu voir combien nos
lettres arrivent irrégulièrement —
, d'autant que maintenant les
grandes choses qui se préparent
par ici retardent encore plus le
service des correspondances...

Les Boches sont de plus sages -
messagis d'arras. & dire, car l'horrible
petit 75 ne leur ménage pas
le fer par le temps qui court -
Hier, pour la première fois ces
Pons Prussiens nous ont fait
goûter de leurs gazs asphyxiants -
L'effet moral est le plus appréciable
de ses dégâts : il faut d'ailleurs
avouer qu'avec la plupart des
poilus ce résultat est appréciable
- C'est étonnant ce que ces gens-là
après plus d'un an de guerre
sont naïfs et peu guerriers - ils
ne marchent que bien encadrés -
et alors ils marchent bien - mais
par eux-mêmes..

- C'était bien plaisant, & l'assom-
- de voir ces fantômes hideux qui
nous étroit pensant notre
"enfumement"... quelle drôle de

guerre tout de même !



de gaz à l'aspect
d'un léger brouillard
matinal, bas et
dense, plus
épais aux
endroits
humides

légèrement irritée - Je te

l'odeur de soufre, mélangée un peu
de celle d'iode ; cela prend à la
gorge, et surtout brûle les yeux
comme si ceux-ci étaient pleins
d'eau de savon - Aussi de demander

tu m'envoies le plus vite
possible des grosses lunettes d'auto
couvrant le mieux possible la
figure et les yeux - avec les verres
très en saillie, à cause de mes lunettes
- à ce propos de lunettes, tu
devrais bien m'envoyer une paire
de lunettes 50r (ce sont les plus

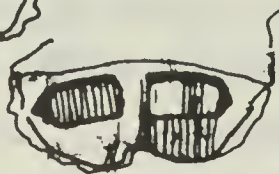
résistante par leur souplesse) -
Tu sais que le numero de mes
verres est de 7 dioptries - Les miennes
résistent toujours, mais commencent
à faiblir ... et ici demander des
lunettes au régiment ...

- Rien de bien nouveau
à te dire - Je te répète une
fois de plus qu'ici le vaguemestre
est aussi attendu que le facteur
~~je t'embrasse~~ bien sûr

JACQUES

P.S. En me dis que tante s'inquiète
de savoir si son colt est arrivé -
dis-lui qu'il y a longtemps, et
que depuis je lui en écrit 2 fois

Paul



forme des lunettes
à acheter autant
que possible

quelle drôle de guerre tout de même !

Le Repos, jeudi 23 septembre 1915

Le Repos, le 23 sept. 15

3

Chère petite maman

— Je reçois à l'instant ta lettre datée du 19, contenant un billet bleu — Je t'en remercie, et pense comme toi qu'un envoi plus fréquent de petites sommes est préférable à de rares envois de grosses — Tu dis dans cette lettre que tu es sans nouvelles de moi depuis longtemps — tu ne m'accuses réception ni de ma lettre numérotée 1, où je te remerciais d'un colis (le N° 5 je crois), ni de ma lettre 2, écrite des tranchées... Surtout ne t'effraie pas ces temps-ci de recevoir irrégulièrement de mes nouvelles — Je t'écirai aussi souvent que possible, mais tu as pu voir combien nos lettres arrivent irrégulièrement — D'autant que maintenant les grandes choses qui se préparent par ici retardent encore plus le service des correspondances... Les Boches sont de plus sages — assagis devrais-je dire, car l'horrible petit 75 ne leur ménage pas le fer par le temps qui court — Hier, pour la première fois ces bons Prussiens nous ont fait goûter de leurs gaz asphyxiants = L'effet moral est le plus appréciable de ses dégâts : il faut d'ailleurs avouer qu'avec la plupart des poilus ce résultat est appréciable — C'est étonnant que ces gens-là, après plus d'un an de guerre sont naïfs et peu guerriers — Ils ne marchent que bien encadrés — et alors ils marchent bien — mais par eux-mêmes... — C'était bien plaisant, je t'assure, de voir ces fantômes hideux que nous étions pendant notre « enfumement »...

Quelle drôle de guerre tout de même !

Le gaz a l'aspect d'un léger brouillard matinal, bas et dense, plus épais aux endroits humides, légèrement verdâtre. Il a l'odeur de soufre, mélangée un peu de celle d'iode; cela prend à la gorge, et surtout brûle les yeux, comme si ceux-ci étaient pleins d'eau de savon — Aussi te demanderai-je de m'envoyer le plus vite possible des grosses lunettes d'auto, couvrant le mieux possible la figure et les yeux — Avec les verres très en saillie, à cause de mes lunettes — A ce propos de lunettes, tu devrais bien m'envoyer une paire de lunettes d'or (ce sont les plus résistantes par leur souplesse) — Tu sais que le numéro de mes verres est de 7 dioptries — Les miennes résistent toujours mais commencent à faiblir.. et ici demander des lunettes au régiment...

— Rien de bien nouveau à te dire — Je te répète une fois de plus qu'ici le vaguemestre est aussi attendu que le facteur

Je t'embrasse bien fort

Jacques

P.S. Tu me dis que tante s'inquiète de savoir si son colis est arrivé — dis-lui qu'il y a longtemps, et que depuis *je lui ai écrit 2 fois*

J Vaché

forme des lunettes à acheter autant que possible

Désir

Mon désir est la région qui est devant moi
Derrière les lignes boches
Mon désir est aussi derrière moi
Après la zone des armées

Mon désir c'est la butte du Mesnil
Mon désir est là sur quoi je tire
De mon désir qui est au-delà de la zone des armées
Je n'en parle pas aujourd'hui mais j'y pense

Butte du Mesnil je t'imagine en vain
Des fils de fer des mitrailleuses des ennemis trop sûrs d'eux
Trop enfoncés sous terre déjà enterrés

Ca ta clac des coups qui meurent en s'éloignant

En y veillant tard dans la nuit
Le Decauville qui tousote
La tôle ondulée sous la pluie
Et sous la pluie ma bourguignotte

Entends la terre véhémence
Vois les lueurs avant d'entendre les coups

Et tel obus siffler de la démence
Ou le tac tac tac monotone et bref plein de dégoût

Je désire
Te serrer dans ma main Main de Massiges
Si décharnée sur la carte
Le boyau Gœthe où j'ai tiré
J'ai tiré même sur le boyau Nietzsche
Décidément je ne respecte aucune gloire .

Nuit violente et violette et sombre et pleine d'or par moments
Nuit des hommes seulement
Nuit du 24 septembre
Demain l'assaut
Nuit violente ô nuit dont l'épouvantable cri profond devenait plus
intense de minute en minute
Nuit qui criait comme une femme qui accouche
Nuit des hommes seulement

Guillaume Apollinaire

CORRESPONDANCE DES ARMÉES DE LA RÉPUBLIQUE

CARTE EN FRANCHISE



EXPÉDITEUR :

Nom et prénoms : Taché
Grade : Sol
Régiment : 64^e d. P.
Compagnie, Escadron, Bataillon, Section, etc. : 1^{er}
Dépôt ou Corps : Hôpital 25
Résidence fixe à : Nevers
(Les indications ci-dessus sont à reproduire dans l'adresse de la réponse.)

Adresse :

M. le Colonel Taché
commandant le dépôt
du 101^e Lours
à La Rochefort
(Charente)

Cette carte doit être remise au vaguemestre. Elle ne doit porter aucune indication du lieu d'envoi ni aucun renseignement sur les opérations militaires passées ou futures.
Si ce n'est autrement, elle ne serait pas transmise.

PARTIE RÉSERVÉE À LA CORRESPONDANCE.

226-9-1

Cher papa.

- Je t'écris d'un petit lit blanc
bien doux - J'ai été blessé hier par
des grenades - J'ai le bras gauche grièvement
- quelques petits éclats dans le gras des
mollets et d'une cuisse - Je t'aurais plus
souvent demandé - Envoie moi un
peu d'argent si
Nevers (nièvre) Hôpital T. 25

Nevers, dimanche 26 septembre 1915

Le 26.[9.15]

Cher papa

— Je t'écris d'un petit lit blanc bien doux — J'ai été blessé hier par des grenades — d'ailleurs très peu grièvement — quelques petits éclats dans le gras des mollets et d'une cuisse — Je t'écirai plus longuement demain — Envoie-moi un peu d'argent à :

Nevers (Nièvre) Hôpital T. 25

D'octobre 1915 à avril 1917.

L'offensive de septembre 1915 n'avait pas atteint partout les objectifs désignés. Accrochés à des pentes dénudées, dans des tranchées hâtivement creusées au contact de l'ennemi, pris sous des feux de flanquement de positions dominantes, les Français sont souvent dans des conditions difficiles. Pour améliorer leur situation, différentes attaques locales sont lancées, en octobre, sur le plateau de Massiges et contre Tahure.

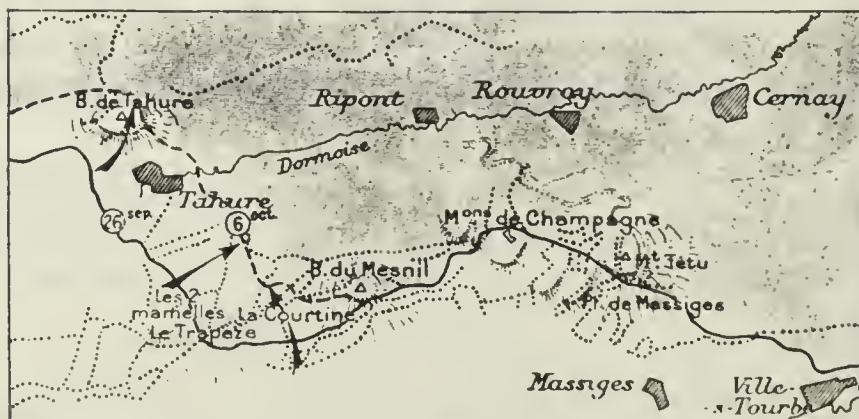
Cette fois l'ennemi n'est pas surpris ; partout il a renforcé son front, construit de nouvelles lignes ; il tient solidement sa deuxième ligne au sud de la Py et il travaille à l'organisation d'une nouvelle position de repli sur les hauteurs, au nord de cette rivière.

Sur la Main de Massiges et devant Ville-sur-Tourbe, jusqu'au 6 octobre, se livre une bataille continuelle, où grenades et 75 jouent le principal rôle.

Le 7 octobre, les pentes sud de la butte de Tahure, puissamment renforcées, et le village de Tahure sont pris d'assaut ; cette conquête rapproche les Français de la voie ferrée Bazancourt-Challerange, la grande artère du ravitaillement allemand.

Le 8, au nord de Mesnil, la Mamelle sud sur laquelle est le formidable ouvrage du Trapèze, formant saillant, tombe à son tour.

Le 24, la forteresse de la Courtine, qui avait résisté, en avant de la deuxième position allemande, est enlevée de vive force à la grenade et conservée malgré une contre-attaque immédiate des Allemands.



APRÈS L'OFFENSIVE DE SEPTEMBRE. — LES FRANÇAIS COMPLÈTENT LEURS SUCCÈS.

Pour réparer leurs échecs, les Allemands prononcent, avec des effectifs importants, plusieurs offensives. A trois reprises, après avoir lancé d'épaisses nappes de gaz asphyxiants, ils attaquent à l'est de Reims : le 19 octobre, entre la Pompelle et Prosnès ; le 21, près de Prunay ; le 26, au nord de Prosnès. Mal protégés encore contre les gaz, les Français sont assez éprouvés, mais leur feu rejette l'ennemi. Celui-ci subit de lourdes pertes ; le 21 octobre, sur un front de 1 kilomètre, on relève 1.600 cadavres allemands, tout un bataillon du 137^e d'infanterie prussienne est anéanti.

Les 30 et 31 octobre, après un long et intense bombardement sur un front de 8 kilomètres, de l'arbre de la Cote 193, par la butte, le village de Tahure jusqu'à la Courtine, les Allemands lancent par deux fois de grosses masses d'infanterie, pour la plupart ramenées du front russe. La lutte est dure ; si le sommet de la butte de Tahure et quelques tranchées au nord de Massiges sont perdues, les Français se maintiennent partout ailleurs.

Mesnil-les-Hurlus, de lugubre mémoire

Nevers, vendredi 1^{er} octobre 1915

Hop. T. N° 25 (et non 35)
à Nevers

Nevers, le 1^{er} — [octobre 1915]

Cher papa

— Je reçois à l'instant ta lettre datée du 28 — Je commence par te dire que malgré les recherches les plus approfondies je n'ai pas vu de traces du billet bleu annoncé : je pense qu'il sera resté sur ta table...

— D'ailleurs je ne comprends pas ce que tu dis, au sujet de l'attaque récente. Je t'ai écrit bien des fois qu'après notre changement de front, nous avons pris position dans le secteur Perthes-Beauséjour — C'est en pleine Champagne Pouilleuse, donc à un des endroits où nous avons le plus avancé — J'ai été blessé quelques instants avant l'assaut devant Mesnil-les-Hurlus, de lugubre mémoire — L'objectif du régiment était la butte de Tahure —

— J'ai été blessé dans les circonstances suivantes : devant moi le sac de grenades à distribuer que portait un camarade a pris feu par suite d'une balle, et m'a sauté aux yeux (Résultat : quelques égratignures) — Je me retourne pour fuir et présente ainsi mes musettes à grenades — Mes grenades asphyxiantes éclatent, et j'entends les autres fusser... affolement, on étouffe — Heureusement que je ne perds pas la tête — Je cesse de respirer, m'arrête, me

déséquipe rapidement et jette au loin mes autres grenades

— Puis je me sauve en suffoquant, les jambes douloureuses

— J'ai des petits éclats dans la cuisse, mollet, cheville gauche, et un encore dans le mollet gauche —

— On me les a retirés — sans endormir — J'ai tenu jus-

qu'au dernier... où j'ai crié — Mais quelles souffrances !

vraiment ceux qui se font couper la jambe en fumant une cigarette sont prodigieux.

— Je regrette beaucoup d'avoir quitté le front au moment

intéressant et je m'ennuie énormément à l'Hôpital — Un

peu de lecture serait bienvenue

Je t'embrasse de tout cœur

Jacques

Les 9 et 10 janvier 1916, une attaque allemande de forte envergure, menée par trois divisions, essaye d'enlever la ligne française entre La Courtine et le Mont Têtu.

Quatre fois, de jour et de nuit, les Allemands renouvellent leur assaut. Les 10 et 11, ils sont repoussés des quelques tranchées où ils ont pu prendre pied.

Des deux côtés, les adversaires, instruits par les leçons de la bataille de Champagne, s'appliquent à renforcer leur artillerie lourde, à développer leur artillerie de tranchées, à approfondir les abris souterrains, à bétonner les tranchées, à aménager des lignes successives de positions avec des réduits et des centres de résistance intermédiaires. Sous l'impulsion du général Gouraud, les troupes de la 4^e Armée française, pendant tout l'hiver et tout le printemps de 1916, au prix d'un travail de jour et de nuit incessant, aménagent leurs lignes et font du secteur un des plus solides du front occidental.

Dans l'ensemble, le front de Champagne devient relativement calme en 1916. Absorbés par la bataille de Verdun, les adversaires restent en Champagne, sur la défensive ; de part et d'autre, les relèves des troupes en secteur y sont fréquentes : beaucoup de régiments y sont prélevés pour alimenter la coûteuse bataille de Verdun, d'autres y viennent pour se reconstituer et se reposer.

Au début de 1917, les Allemands, inquiets de l'offensive alliée en préparation, multiplient les coups de main ou les attaques en Champagne, soit pour surprendre les desseins, soit pour immobiliser les troupes françaises loin du théâtre supposé de l'offensive.

En février et mars, les attaques et contre-attaques, de part et d'autre, sont presque incessantes entre la butte du Mesnil et Maisons-de-Champagne.



LES BOYAUX DU SECTEUR DE TAHURE.

Dans les lignes françaises.

Chez ceux d'en face.



PERTHES-LES-HURLUS ET LA COTE 200 (AU-DESSUS DE LA ROUTE).
 Vue prise de la route de Mesnil, près des ruines du moulin de Perthes.

suit ainsi la marche pas à pas. A 5 h. 30, sur la gauche du bataillon, derrière un barrage roulant d'obus de gros calibre, deux tanks surgissent à la crête, énormes et redoutables. Les vagues d'infanterie les suivent. Celles-ci sont fauchées par les mitrailleuses, et des éléments qui s'infiltrèrent, par les vieux boyaux, sont arrêtés par des barrages de grenades ; un des chars est en

panne à la fourche du Trou Briot et l'autre, atteint par une pièce antitanks, brûlera jusqu'à 10 heures dans une fumée pourpre, à la joie des chasseurs qui respirent plus librement. Sur la droite, l'attaque ennemie est également arrêtée. Mais la lutte n'est pas finie ; il y aura quelques heures d'une angoisse infinie.

Au centre du bataillon, un fort groupe ennemi force un boyau, fonce rapidement, dépasse la ligne de soutien derrière laquelle il fait sa jonction avec un autre groupe d'assaillants



heureux, venus du secteur à droite du 31^e, où ils ont enlevé le village de Perthes. A droite, les 1^{re} et 3^e compagnies du bataillon sont complètement encerclées. A gauche, des éléments, qui tiennent quand même, ont l'ennemi à dos à 1.200 mètres. Les Allemands ont capturé des défenseurs et croient à leur succès. Les compagnies encerclées demeurent enracinées au sol ; les



L'ÉGLISE DE MESNIL-LES-HURLUS EN OCTOBRE 1915.



LA ROUTE DU RAVIN DE MARSON PENDANT L'OFFENSIVE DE SEPTEMBRE 1915.

fractions de réserve contre-attaquent, tête baissée, rejettent l'ennemi sur Perthes, puis rejoignent la 1^{re} compagnie après avoir fait des prisonniers. La 3^e, rompant alors le cercle qui l'étreint, aborde à son tour l'adversaire, nettoie le village de Perthes où elle capture des hommes et des mitrailleuses. Enfin, les unités poussent devant elles des patrouilles audacieuses, qui rétablissent partout la liaison et tirent des mains de l'ennemi une vingtaine de défenseurs. A 15 heures, le danger est conjuré, la ligne solide. Il reste 70 prisonniers, dont plusieurs officiers.

*Faire demi-tour, se diriger sur **Perthes-les-Hurlus**, village qui a presque complètement disparu. Prendre la première route à gauche sur*



L'UN DES NOMBREUX CIMETIÈRES DU RAVIN DE MARSON.



Nevers, samedi 9 octobre 1915

9 — [8^{bre} 1915]

Chère mère

— Au moment de finir la carte ci-jointe, j'ai reçu une lettre d'Eluère porteuse de mauvaise nouvelle.

— Chaillous est porté depuis l'attaque « Disparu » — J'ai écrit immédiatement à son père, en lui laissant le plus d'espoirs possible — Mais je ne te cache pas que je suis horriblement inquiet sur son sort — Les pertes ont paraît-il été terribles au 64^e — Eluère est blessé, tous les officiers en bas au point que c'est un Sergent qui commande pour un capitaine — Des quelques camarades que j'avais faits un seul reste, et encore grièvement blessé...

...Quelle sottise que cette boucherie ! — Je t'avoue que le coup est rude pour moi...

J Vac.



Nevers, mercredi 13 octobre 1915

Nevers, le 13 [octobre 1915]

H.T. 25

Chère maman

— J'ai reçu hier au soir ta lettre, et y répons — Je commence par te dire tout de suite qu'elle contenait le billet attendu, dont je te remercie — Quant aux choses dont j'aurai besoin, je m'en vais selon ton désir, te les énumérer — Tout d'abord, il me faudrait des souliers, des bandes molletières, et une canne; je compte en effet, pouvoir faire ma première sortie en ta compagnie — Pour la canne, le jonc *droit* que j'avais rapporté de Londres serait le préférable et le plus commode — Il serait préférable que j'achète souliers et bandes — J'achèterai des souliers légers et le meilleur marché possible, et j'aimerais mieux les choisir moi-même, afin qu'ils ne me gênent pas trop à la cheville où j'ai un petit éclat — Je pense qu'avec 14 ou 15 f je pourrais trouver facilement — tu sais le prix d'une bonne paire de bandes, et tu m'enverras ce que tu jugeras suffisant — Expédie-moi cela au reçu de cette lettre, de façon à ce que je le reçoive *avant ta visite* — sans quoi notre sortie ensemble, dont je me fais un plaisir ne pourra guère se faire car, en fait de vêtement, je n'ai guère que ma capote et une culotte...

Quant au linge, j'aurais fort besoin d'un caleçon et d'une chemise : prends si possible parmi mes chemises une chemise unie et de couleur « neutre » (sans jeu de mots)



— j'aurais aussi besoin d'une paire de chaussettes pas trop épaisses, car je n'en ai pas une seule paire — Conserve ma lettre précieusement pour ne rien oublier, et surtout viens un peu me voir même en oubliant tout.

— Je m'ennuie un peu moins, car je commence à me lever, et mes blessures se cicatrisent rapidement avec une régularité peu ordinaire — Je ne demande maintenant au Dieu des médecins qu'une convalescence à passer à la maison, un peu tranquille et sans entendre parler de soldat ni de fusil, ni de canon, ni de guerre — Mais il paraît que c'est difficile — — —

Je t'embrasse bien fort en te remerciant encore une fois de tes bonnes cigarettes, et surtout de tes lectures

JAK

LA ROCHEFOUCAULD — Château, Vue générale



24 *quel trou — quel trou — quel trou !*

à André Breton

La Rochefoucauld, 27 (mars... septembre ?) 1916

La Rochefoucauld — le 27 —
13, rue des Tanneurs.

Cher ami,

Réussi — non sans peine — à obtenir une permission d'un petit major important et hérissé — Et suis arrivé — après des roues de wagon et des compartiments glacés — ici — Le trou classique et désuet — tel qu'ont coutume de le décrire les académiciens quand ils se mêlent de faire une « étude de mœurs ». Je ne suis arrivé que hier au soir — mais je suis déjà persuadé que la tenancière du bureau de tabac est grasse et brune — à cause des sous-offs — et que le café s'appelle « du Commerce » — à cause que c'est dans l'ordre — Enfin ici du moins j'ai ma liberté et je suis approximativement chez moi.

Quel trou — quel trou — quel trou ! Cela me confond toujours un court instant qu'il y ait là des individus qui y... vivent — durant une vie — Enfin ! — eux aussi « sont des gens sains » — « des vieux c... » — « qui n'y comprennent rien » — Tas de pauvres diables mornement humoristiques — avec un appareil digestif et un ventre — Mes frères — Noun di Dio !

Ah ! Ah ! ajouterait l'Hydrocéphale du Docteur Faustroll.

Donc je suis dans ma famille.

Je vous serai reconnaissant — Cher ami — de m'écrire un mot — Je vous préviens que je m'en vais de cette adresse Dimanche prochain.

Bonjour au tailleur de pierre mon voisin — et au peuple polonais.

Je vous serre la main.

Jacques Tristan Hylar

P.S. — Je me suis aperçu durant le trajet — en y passant — que Saintes — n'était pas dans le Midi à côté de l'île d'Hyères ainsi que je le croyais — je vous en fais part — les voyages forment la jeunesse.

Champtoceaux, un mercredi (été 1916 ? 1917 ? 1918 ?)

— Champtoceaux. Mercredi [été 1916 ? 1917 ? 1918 ?]

Chère maman

— J'ai été hier au soir à Oudon et y ai trouvé le colis, arrivé au bon moment, bien qu'un peu tard — Mes chaussettes sont des loques irréparables, et mes mouchoirs des torchons infâmes — Tout était intact dans le paquet — Le rôti, ainsi que le vin blanc, ont produit excellent effet sur le moral des troupes — mais — Hélas — l'unique mouchoir est un peu insuffisant, et la cravate brillait par son absence — J'ai vraiment triste mine en ce moment — J'ai réussi à toucher un pantalon du Régiment, qui est en draperie nouveauté de méchante qualité, mais enfin tout neuf — Quant à mes jambières, définitivement évacuées, elles sont remplacées, au bas du dit pantalon à rayures, par des épingles de nourrice — Envoie-moi donc *au plus tôt* des molletières kaki, et quarante sous pour faire tailler mon pantalon en culotte — Joins à l'envoi un mouchoir « de rabiot » et *une cravate* — Mais sans faute, car, sans cravate et avec mes braies, je n'ose pas me présenter cinq minutes au Commandant —

— Ici, il recommence à faire aujourd'hui, sérieusement chaud, et pour comble de malheur mon vieux clou de bicyclette est à peu près hors d'usage —

— La question du jour est de savoir si mon fou furieux de commandant voudra bien me donner dimanche un peu de liberté — Je crains que ce ne soit pénible.

— Envoie-moi un petit mot avant dimanche — car ce ne sera pas encore la fête si je dois passer mon dimanche en service.

Je t'embrasse ainsi *que* Michette

JACK

P.S. envoie-moi les choses urgentes demandées directement, et non en gare — Celle-ci étant à 3 km bien comptés du bourg

JV

joins y encore du papier à lettres — tu en trouveras en grand bloc anglais très avantageux dans la grande librairie Rue Boileau

à André Breton, X, mercredi 5 juillet 1916

X. le 5 juillet 1916

Cher ami,

J'ai disparu de la circulation nantaise brusquement et m'en excuse — Mais M. le Ministère de la Guerre (comme ils disent) — a trouvé indispensable ma présence au front dans un délai très bref... et j'ai dû m'exécuter.

Je suis attaché en qualité d'interprète aux troupes britanniques. — Situation assez acceptable en ce temps de guerre, étant traité comme officier — cheval, bagages variés et ordonnance — Je commence à sentir le Britannique (la laque, le thé et le tabac blond).

Mais tout de même, tout de même, quelle vie ! Je n'ai (naturellement) personne à qui parler, pas de livres à lire, et pas le temps de peindre — En somme *redoutablement* isolé — I say, Mr the Interpreter — Will you... Pardon, la route pour ? Have a cigar, sir ? — Train de ravitaillement, habitants, maire et billet de logement — Un obus qui affirme et de la pluie, la pluie, la pluie, pluie — de la pluie — de la pluie — deux cents camions automobiles à la file, à la file — à la file...

En total, je suis repris du *redoutable* ennui (voir plus haut) des choses sans aucun intérêt — Pour m'amuser — J'imagine — Les Anglais sont en réalité des Allemands, et

je suis au front avec eux, et pour eux — Je fume à coup sûr un peu de « touffiane », cet officier « au service de sa Majesté » va se transformer en androgyne ailé et danser la danse du vampire — en bavant du thé au lait — Et puis je vais me réveiller dans un lit connu et je vais aller décharger des bateaux — avec vous à côté de moi — brandissant le bâton à électricité...

Oh ! assez — assez ! et même trop — un complet noir, un pantalon à pli, des vernis corrects — Paris — étoffes rayées — pyjamas et livres non coupés — où va-t-on ce soir ?... nostalgiques choses mortes avec l'Avant-guerre — Et puis — quoi après ? ? Nous allons rire, n'est-ce-pas ?

« ...Nous irons vers la ville... »

« Votre âme est un paysage choisi... »

« Sa redingote puce avait coutume de s'alourdir aux poches... »

« Le cœur content, je suis monté... »

L'après-midi d'un faune et Césarée... Elvire aux yeux baissés et la sœur de Narcisse nue.

Oh ! assez ! assez ! et même trop.

Sidney, Melbourne — Vienne — New York et retour — Hall d'Hôtel — paquebot verni, bulletin de bagage, Gérant d'Hôtel — Rastaquouères — et Retour.

Je m'ennuie, cher ami — vous voyez — mais je vous ennue aussi et je m'arrête ici après réflexion.

Rappelez-vous que j'ai (et je vous prie d'accepter cela) une bien bonne amitié pour vous — que je tuerai d'ailleurs — (sans scrupules peut-être) — après vous avoir indûment dévalisé de probabilités incertaines...

Je vous demande maintenant sérieusement de m'écrire...

M. Vaché — interprète —

H. Q. 517th Div. Train A.S.C. B.E.F.

Je salue le peuple polonais selon les rites et je vous donne le souvenir de

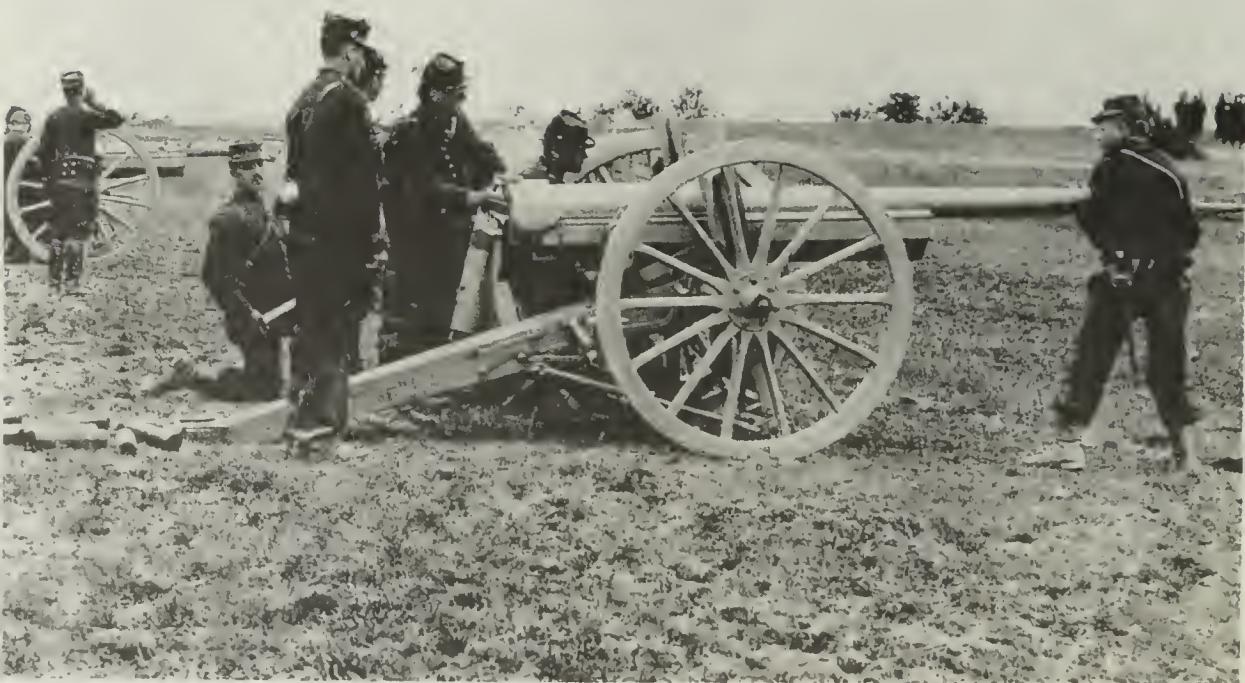
Jacques Tristan Hylar

P.S. : Je relis ma lettre, et la trouve — en somme — incohérente — et bien mal écrite — Je m'en excuse poliment. Dont acte.

J.T.H.







dimanche 16 juillet 1916

H.Q. 517 Div. Train
A.S.C.
B.E.F.

Dimanche 16 [juillet 1916]

Chère petite maman.

Où cette lettre te joindra-t-elle ?.. tu seras probablement partie à Royan quand elle arrivera. Je reçois ce matin 16 juillet, dimanche, ta lettre datée du lundi dernier 9 ! près d'une semaine pour venir. J'attendais pour t'écrire un mot m'indiquant ta nouvelle adresse, et ne voyant rien venir, j'allais t'écrire à Nantes, quand j'ai reçu ta lettre datée du lundi 9.

— J'ai été très gêné en arrivant au Havre quand je me suis vu désigné de suite, et que j'ai vu les conditions dans lesquelles je partais — J'ai touché une paire de souliers, une culotte et une veste kaki — c'est tout — J'oublie un petit pardessus de sous-off. anglais, ce qu'il y avait de mieux — Voici donc à quoi j'ai dépensé ces cent francs, que madame Lotte m'a proposés — voyant mon embarras

une valise	30 f	
2 chemises kaki	7 f	
képi kaki	7 f	
caleçon	6 f	
ceinturon et cuirs	20 f	
retouche de mes effets	20 f	
ce qui fait un total de	90 f	— et en choses absolument

indispensables — et bien strictement, je t'assure — Ceux qui dans le début étaient nommés interprètes ont donné la mauvaise habitude de ne rien leur fournir, préférant s'équiper entièrement à leurs frais — et cela coûte (surtout les effets d'équipement anglais) très cher —

D'autre part je vis entièrement avec les officiers, et suis traité comme tel, ce qui m'oblige à plus de tenue — C'était très agréable dans le début, où un interprète touchait 22 f par jour du gouvernement anglais, mais maintenant... — Tout ce que je touche est absorbé par le Mess — et je ne sais pas trop encore comment je vais m'en tirer.

— J'ai écrit à Madame Lotte presque aussitôt mon départ, ainsi qu'à papa — Dieu sait ce que les lettres sont devenues — Je ne comprends rien à ces retards prolongés — si ce n'est que toutes les lettres sont censurées et lues une à une —

— Je ne peux guère te causer de ce qui se passe par ici — (pour la même raison que plus haut) — J'espère que la censure me laissera dire que cela chauffe et que jamais je n'ai entendu pareil bombardement — J'ai eu assez de chance il y a une huitaine — nous étions (bien à l'abri semble-t-il) — cantonnés auprès d'un aérodrome — Sur le coup de midi — il y est tombé deux bombes, dont l'une tout contre l'endroit où nous avions arrangé notre mess — pas de dégât autre que quelques choses démolies —

— Tu m'excuseras de te demander à nouveau des gants solides pour monter à cheval — ceux que j'ai emportés — (et qui étaient à moi) ne sont plus que des loques trouées à chaque doigt — A ce propos d'envoi — il est inutile de m'envoyer des conserves — J'ai tout ce qui me faut de ce

côté au mess — De même pour les gros souliers, dont je n'ai pas besoin, en ayant touché de très bons — Les souliers de repos seuls me seraient utiles

— C'est calme ce matin, ce qui est bien étonnant — sans doute va-t-on entendre à nouveau les grosses pièces boches ce soir — nous sommes maintenant tout près des tranchées depuis deux jours — Mais nous avons à proximité des terriers confortables qui semblent défier tout — Je t'embrasse, ma chère maman, bien affectueusement ainsi que les enfants

JACK



X, vendredi 28 juillet 1916

— J. VACHÉ — Esq.
interprète 60th Div. Train A.S.C.
B.E.F.

X. le 28 [juillet 1916]

Chère maman

— J'attendais toujours pour t'écrire de recevoir une nouvelle adresse — As-tu reçu ma dernière lettre (N° 2) que je t'ai envoyée y a une semaine environ à Nantes ?. Voilà plus de quinze jours que je n'ai rien reçu, et je suis inquiet; malgré les retards de la poste anglaise il me semble que j'aurais dû recevoir quelque chose — Je n'ai guère écrit ces temps-ci — C'est depuis quinze jours un bombardement absolument fantastique, qui dépasse de loin celui que j'ai entendu en Champagne — Les boches nous répondent relativement peu, et les pertes de la batterie avec laquelle je suis le plus souvent ne sont que d'une demi-douzaine d'hommes et d'un officier depuis un mois — Ce matin est — depuis longtemps ce n'est pas arrivé, absolument calme de côté et d'autre — aussi je m'en vais en convoi cet après-midi — A moins que... —

— Je n'ai pas reçu encore ni imperméable, ni autre chose — Il est vrai qu'au temps que les lettres mettent, un colis doit mettre au moins un mois —

— Pourrais-tu m'envoyer un gâteau — C'est l'usage dans les mess anglais que chaque officier reçoive à son tour une

friandise de chez lui — Il faut d'ailleurs un large morceau (nous sommes 10) — Tu seras bénie si tu leur trouves une nouveauté — car d'Angleterre ils ne reçoivent guère que l'éternel Pudding

— J'ai un besoin assez urgent de mon Browning, qui est chez ma tante — J'ai un revolver d'ordonnance préhistorique très incommode et on parle sérieusement de quelque chose par ici — Il faudrait, si c'est possible, lui trouver un étui pouvant se passer dans ma ceinture — et y joindre quelques cartouches — (même beaucoup) — Mes souliers de repos seraient également bienvenus — Mais je me demande, d'abord quand tu vas recevoir cette lettre, et puis ensuite quand je recevrai tout cela ? ?.. C'est vraiment ennuyeux de penser qu'il est impossible d'avoir une réponse à une lettre avant quinze jours.

— J'espère tout de même recevoir bientôt quelque chose de toi.

Je t'embrasse bien fort ainsi que les enfants

JACK

X, mardi 1^{er} août 1916

M.J. Vaché Esq.
interprète
60th Div. Train A.S.C.
B.E.F.

X le 1 d'août [1916]

Chère petite mère —

Je reçois à l'instant ta lettre — la première — datée de Royan; j'étais assez étonné de ne rien avoir depuis plus de 8 jours, et attendais toujours pour t'écrire à ta nouvelle adresse; je t'ai d'ailleurs écrit, en désespoir de cause, deux fois à Nantes — Je ne sais pas si ces lettres te sont parvenues ?

— Je n'ai encore reçu aucun colis et me demande, au temps que mettent les lettres, combien mettra un colis ? Dans ma dernière lettre que je t'adressais à Nantes Je te demandais mon browning qui est chez tante, et qu'il faudrait, si c'est possible m'envoyer dans un étui; Cet étui devrait pouvoir se passer dans ma ceinture (dont je te donne la largeur), et il faudrait également joindre au paquet des cartouches — Le bombardement anglais dépasse toute description et je ne serais pas étonné qu'il y ait du nouveau par ici d'ici à quelque temps.

— Je te réclamaï aussi, car c'est l'usage dans les mess anglais de recevoir de temps à autre quelque chose, un gâteau — Mais si tu as une nouveauté à leur offrir — (tu

me parles d'un pâtre) — ils en seraient certainement charmés — Mais pense que nous sommes 10 ! et 10 anglais !!

— Je me plais toujours assez dans mon emploi — où d'ailleurs maintenant que nous sommes fixés, je n'ai guère plus rien à faire — Mais en fait je suis très occupé — Car les anglais profitent de ma connaissance du dessin pour m'employer à des relevés et à des croquis d'ouvrages — Aujourd'hui est le troisième jour de calme — Je n'y comprends rien — Que se prépare-t-il encore ? —

— J'ai appris la mort de ce malheureux M. Soullard — C'est très chic à son âge. Mais qu'allait-il faire en cette galère ? — Je vais écrire à Madame Soullard — Quelle terrible chose de finir une vie là !

— Depuis quelques jours il fait une chaleur accablante — En tranchée la puanteur est atroce — Les cadavres sont innombrables —

Je t'embrasse bien fort ainsi que les petits — J'espère que Marie-Louissette est maintenant en bonne santé

JACK

X, le 10 août 1916 ?

interprète — 60th — Div. Train

A.S.C.

B.E.F.

X. le 10 [août 1916 ?]

Chère maman,

— Je reçois à l'instant ta lettre datée du 7 — Le temps que la correspondance met à venir maintenant est plus rapide

au sujet de la triste chose qui lui est arrivée — Tu ne me donnes pas de détails : n'y a-t-il pas du tout d'espoir ? —

— Ici, bombardement continu — Nous n'avons d'ailleurs qu'assez peu de pertes, nos abris étant bons, et les Allemands ne tirant guère qu'un obus pour dix des nôtres —

voir — et ont pu avoir le spectacle d'une saucisse allemande descendue devant eux, et de quelques gros obus à cinq ou six cents mètres —

— Je suis fort ennuyé cette semaine au sujet argent — Nous payons d'ordinaire 15 à 20 f par semaine au mess, ce qui peut aller; et cette semaine la note est de 70 f ! ceci dû aux dépenses pour le « buffet » monté par la 60^e division au passage du Roi — Je ne sais pas du tout, du tout comment je vais payer — Je ne peux disposer que d'une vingtaine de francs; ils ne m'ont rien réclamé encore — mais c'est terriblement gênant — Si tu ne peux pas m'envoyer ces

cinquante francs, je ne sais pas comment je vais m'en tirer —

— Je te demande pardon de te demander encore de l'argent
— Mais je suis vraiment gêné — et si notre indemnité nous permet de vivre tout juste avec les officiers, comme nous le devons, elle ne nous permet pas des extras de ce genre
— Je t'en prie, réponds-moi le plus tôt possible; si tu ne peux pas m'envoyer 50 f — J'essaierai d'emprunter la somme — Mais je ne te cache pas que cela m'est pénible
— Enfin écris-moi ce que tu en penses —

Je t'embrasse bien fort ainsi que les petits

JACK

X, dimanche 10 septembre 1916

— X — le 10 sept. 1916

— Cher papa

— Je ne sais pas quand ce mot te parviendra — Je profite de l'occasion extraordinaire qui se présente pour te faire parvenir de mes nouvelles — Nos correspondances sont suspendues depuis Deux semaines par suite de mouvement de troupe énorme —

— Je suis au repos dans un village où le hasard m'a fait rencontrer le fils d'un gros fermier qui va joindre le 41^e d'artillerie à La Braconne — Il s'appelle Camille Duhème — Ses parents ont consenti à de gros sacrifices pour les troupes — peut-être pourrais-tu le recommander ? —

— Pour moi je suis encore étourdi du bombardement de tous ces jours derniers — Un de mes officiers a été tué et deux sous-offs blessés dans l'abri qui sert de bureau — J'ai bien cru être touché aussi — Mais j'ai été quitte pour une forte commotion — Je n'ai jamais entendu pareil bruit, même à l'assaut de Champagne — Ce doit être infernal pour les troupes en tranchées —

— Maman t'a sans doute causé de mon revolver — J'en ai un besoin urgent, n'étant armé que de celui d'un officier qui reste au ravitaillement —

Maman est-elle toujours à Royan ? — Je ne sais où lui écrire, car maintenant je me débrouillerais bien pour faire parvenir des nouvelles par la poste civile —

— J'espère que tu es en bonne santé pour continuer ton travail de La Rochefoucauld — Tu peux voir d'après ma photo que je ne me porte pas mal ; au repos je fais du cheval tous les jours — Je n'ai pas encore pris la « bûche » qui, paraît-il, fait le cavalier —

— Je t'embrasse de tout cœur

JACK

X, dimanche 24 septembre 1916, 18 h

— H.Q — 60th Div. Train A.S.C.

X. le 24.9.16

B.E.F.

6. P.M.

Chère petite mère,

— Je reçois ce matin ta lettre — et réponds aussitôt — Tout d'abord te remercier du gâteau et surtout du si bon chocolat — café — Le tout arrivé en parfait état hier 23 septembre —

— Nos correspondances ont été suspendues un moment, et ne le sont plus depuis trois jours — J'ai reçu avec beaucoup de plaisir la photo de la petite Marinette — Ne pourrais-tu pas m'envoyer celle de Michette ? — J'ai vu également que tu avais la mienne — Comment trouves-tu que le kaki me va ? —

— J'ai eu environ trois jours après t'avoir fait parvenir ce mot un petit accident, dont je me ressens d'ailleurs plus du tout — Un obus de 105 éclaté juste au-dessus de moi m'a si consciencieusement commotionné que j'ai perdu connaissance pendant six heures, et que je suis resté une dizaine de jours un peu gâteaux à l'ambulance — J'ai rejoint tout dernièrement mon unité, où j'attends une permission d'une huitaine, qui tarde bien.

— A part cela — le cours normal de ma vie d'Homme-soldat — Le front est très calme par ici maintenant... on parle fort du nouveau monstre dont se servent les Anglais en tranchées — Sorte de tortue à bras, énorme, grotesque, et, paraît-il, effrayante à l'ouvrage — Que n'arrivera-t-on pas à fabriquer si la guerre dure — comme elle en prend le chemin — un ou deux ans de plus — ? —

— Je n'ai pas encore réglé cette dette de 50 f — Jamais on ne me la réclame, mais c'est horriblement gênant — Si je ne réussis pas à vendre quelques croquis — comment vais-je m'en tirer ? Mon « budget » est trop strictement réglé pour m'aider...

— Je te préviendrai aussitôt que je devrai partir en congé — ce qui peut arriver demain ou dans un mois — Je t'embrasse ainsi que les enfants — pense à cette photo — si tu veux bien ? —

JACK

Alu service de S. M.
F. M.



M^{lle} Madame J. Vaché -

Rue des Tanneurs

Chellum

à La Rochefoucauld

(Charente)

moi-même - J'attendrai
ta réponse avec impa-
tience -
2e 10
- La photo de
Michette est, en effet
pas fautive -
après enfin c'est
tout l'idée même
elle dans ses
moments orageux
- J'embrasse
bien
tes deux lettres
ensemble, et j'y réponds - D'abord, merci
beaucoup pour ce que tu as fait pour moi -
- Cela m'aide immensément, et j'étais
on ne peut plus gêné de cette ~~de~~ tout mon
argent passant au Mess - Si tu peux m'envoyer
le reste - (que je refuse absolument si c'est
pris sur tes fonds) cela règlera la question
- quel soulagement! - Et j'aimerais bien la
régler avant de partir en permission,
vraisemblablement dans les derniers jours de
ce mois. - Réponds moi, je te le demande,
le plus tôt possible sur ce sujet - Car alors je
paierai ces derniers francs, et quitterai le

10-10-16

X, mardi 10 octobre 1916

X Le 10 – octo – 16

Chère maman

– Je reçois à l'instant tes deux lettres ensemble, et Y réponds – D'abord, merci beaucoup pour ce que tu as fait pour moi – Cela m'aide immensément, et j'étais on ne peut plus gêné de cette dette, tout mon argent passant au Mess – Si tu peux m'envoyer le reste – (*que je refuse absolument si c'est pris sur tes fonds*) cela règlera la question – quel soulagement ! – Et j'aimerais bien la régler avant de partir en permission, vraisemblablement dans les derniers jours de ce mois – Réponds-moi, je te le demande, le plus tôt possible sur ce sujet – Car alors je paierai ces derniers francs, et quitterai le mess – en faisant ma popote moi-même – J'attendrai ta réponse avec impatience –

– La photo de Michette est, en effet, pas fameuse – mais enfin c'est tout de même elle dans ses moments orageux

– Je t'embrasse bien fort.

JACK

天

Année 1911-1912		Année 1912-1913	
Verdeil Emile 14	39 H. de la Rue	Chapelier	fermé
D ^e Marcel 13	"	"	"
Naché Jacques 16	4 rue d'Angentec	chaud Pâtis	fermé
Viaud Francis 12	11 rue des Arts	"	"
Natory Paul 14	1 rue Bremon	"	"
Viaud Gaston 12	1 rue d'Algerville	"	"
Walser Max 15	1 rue de la Paix	"	"
Viel Marie Louise 22	1 rue de la Paix	"	"
Vincent Anne 17	1 rue de la Paix	"	"
D ^e Marie 18	"	"	"
Vincens Nadine 15 1/2	4 rue de Bouville	"	"
Vignard Jeanne 23	16 path. St Yves	"	"
D ^e Vigner 22	"	"	"
Vincent Louise 18	"	"	"
Vilaine Eugène 14	12 rue de Rennes	"	"
Ventadour Alphonse 17	36 rue Sadi-Carnot	"	"
Vandamme Pierre 16	17 rue de la Paix	"	"
Verges Marcel 14	1 rue de la Paix	"	"
Vicau Marcel 13	12 rue de la Paix	"	"
Vallory Alphonse 18	12 rue de la Paix	"	"
Viaud Fernand 13	18 rue de la Paix	"	"
Valéry Lucien 16	14 rue de la Paix	"	"
Viaud 25	14 rue de la Paix	"	"
Vic 15	10 rue de la Paix	"	"

*je correspondrais bien
avec un persécuté*

à André Breton, X, mercredi 11 octobre 1916, 15 h

X. le 11 octobre 16.
3 P.M.

Cher ami,

Je vous écris d'un lit où une température agaçante et la fantaisie m'ont allongé au milieu du jour.

J'ai reçu votre lettre hier — L'Evidence est que je n'ai rien oublié de notre amitié, qui, j'espère durera — tant rares sont les sârs et les mîmes ! — et bien que vous ne conceviez l'Umour qu'approximativement.

Je suis donc interprète aux Anglais et y apportant la totale indifférence ornée d'une paisible fumisterie — que j'aime à apporter ès les choses officielles — Je promène de ruines en villages mon monocle de Crystal et une théorie de peintures inquiétantes.

J'ai successivement été un littérateur couronné, un dessinateur pornographe connu et un peintre cubiste scandaleux — Maintenant, je reste chez moi et laisse aux autres le soin d'expliquer et de discuter ma personnalité d'après celles indiquées.

Le résultat n'importe.

Au surplus j'imagine être dans l'Armée allemande et y

réussis — Cela change, et je suis arrivé à avoir la certitude de servir contre les armées alliées — Que voulez-vous ?...

Je vais en permission vers la fin de ce mois, et passerai quelque temps à Paris — j'y ai à voir mon très meilleur ami que j'ai complètement perdu de vue.

Une prochaine lettre contiendra — n'en doutez — une effigie de guerre — selon un post-scriptum raturé avec soin.

Où est T.F. ? — J'ai écrit au peuple polonais, une fois je crois, en réponse à deux amusantes lettres.

Pourrai-je demander aussi une correspondance de vous ? — Je suppose — ayant pris la plume — pouvoir à l'avenir en user plus aisément; d'ailleurs je vous ai écrit déjà une fois, si je me souviens ?

A part cela — qui est peu — Rien. L'Armée Britannique, tant préférable qu'elle soit à la Française, est sans beaucoup d'Umour.

J'ai prévenu plusieurs fois un colonel à moi attaché que je lui enfoncerai un petit bout de bois dans les oneilles — Je doute qu'il m'ait entièrement saisi — d'ailleurs ne comprenant pas le Français.

Mon rêve actuel est de porter une chemisette rouge, un foulard rouge et des bottes montantes — est d'être membre d'une société chinoise sans but et secrète en Australie — Je ne nie d'ailleurs pas qu'il y ait là du vampire.

Vos illuminés ont-ils le droit d'écrire ? — Je correspondrais bien avec un persécuté, ou un « catatonique » quelconque.

En attendant, je relis Saint Augustin (pour imaginer un sourire du peuple polonais), et essayer d'y voir autre chose qu'un moine ignorant de l'Umour.

Sur ce, je commence d'attendre une réponse, cher ami, à cette incohérence qui n'en comporte guère, et vous demande de croire à mon souvenir.

Jacques Tristan Hylar



- Cela rappelle vaquement Don Prichote
et son plat à barbe -

sait-on jamais les suppositions d'une petite fille

à Jeanne Derrien, lundi 30 octobre 1916

X. le 30. octo. 16

— H.Q. 2/13 th London Batt^{II}
(Kengsiston).

B.E.F.

Amie Jeannette

— Ereinté — une nuit ici — les tranchées une nuit là — on change de secteur — on change encore de place — Et il faut que je trouve à loger tout ce monde (2 régiments - 92 officiers) — Où va-t-on — Néanmoins le « moral » est ferme et il pleut pourtant largement et continuellement — Et puis — cette permission — Quand ? — — Je n'ai pas la moindre idée du jour où cette lettre vous arrivera — la Poste étant suspendue — et non plus la moindre idée du moment où je recevrai du monde civilisé quelque nouvelle que ce soit — à cause de mon changement d'affectation — Et c'est cela le plus sensible point.

— Mes officiers toujours aussi gentils — à ce sujet je crois avoir établi ce théorème démontré par les faits :

Tout officier *anglais* (non écossais, irlandais, ou canadien) est aimable en raison directe de sa place par rapport aux tranchées — Son insolence croissant selon une progression arithmétique à partir de la première ligne jusqu'à l'arrière-front — ainsi d'ailleurs que son aimable ivrognerie —

— Bien — ceci étant dit, je répète que ceux-ci sont corrects et connaissent leur affaire — Surtout les officiers supérieurs. Ils ont d'ailleurs sous leur casque-soucoupe la physionomie la plus drôle — Cela rappelle vaguement Don Quichotte et son plat à barbe —

— Qu'allez-vous penser de mon long (et fatal) silence — pas de mal j'espère mais sait-on jamais les suppositions d'une petite-fille ?

— Ecrivez-moi un mot quand vous aurez le temps ?

JACK

X, lundi 27 novembre 1916

— X. le 27. nov. [1916]

Chère maman

— Après beaucoup d'incertitudes et de contre-marches, je suis de reste dans le pays qui m'a donné ce jour — Je suis arrivé à bon port très bien et depuis j'erre çà et là sans pouvoir t'écrire — Je suis enfin ré-affecté à une unité —

— Ce sont les illustres anzacs — bizarres de premier abord — Comment cela va-t-il aller ? — Ce sont de rudes bonhommes avec de rudes têtes — Pourvu qu'ils ne s'imaginent pas trop encore dans la prairie ! — Enfin jusqu'ici (un jour de passé avec eux) — il n'y a pas de conflit — Tout va à peu près si ce n'est que mon ordonnance est payé plus que moi — (un de leurs soldats gagne à peu près le solde d'un lieutenant français) — Mais les officiers ont l'air de vivre très simplement —

— Je t'écirai dès que je serai un peu fixé quelque part — Actuellement c'est la période des errements vagues sous la pluie et j'ai beaucoup à faire — Il fait un froid de phoque — d'ailleurs nous sommes maintenant dans le pays du froid.

— Je t'écirai maintenant régulièrement — et aimerais à recevoir un petit mot de la maison —

— Bons baisers de JACK

— interprète — 2^d austral. Div. 34th austr. Battalion.

Armentières - le 10 déc. 1916

10-12-16

Chère Maman

- Je n'ai jamais été autant isolé
du monde, de ses pompes et de ses oeuvres
As-tu reçu mes lettres ? - Depuis mon
départ de TOURS je n'ai de nouvelles de
personne -

- Je suis donc à Armentières
ville morte, parsemée de temps à autre
de ferraille - Il n'y a guère de maisons
intactes, et c'est un peu pitoyable

Armentières, dimanche 10 décembre 1916

Armentières — le 10 déc. [1916]

Chère Maman

— Je n'ai jamais été autant isolé du monde, de ses pompes et de ses œuvres. As-tu reçu mes lettres ? — Depuis mon départ de TOURS je n'ai de nouvelles de personne —

— Je suis donc à Armentières, ville morte, arrosée de temps à autre de ferraille — Il n'y a guère de maisons intactes, et c'est un peu pitoyable de voir tous ces intérieurs abandonnés, pillés ou broyés d'obus — Toutefois je n'ai jamais, au front, été si bien — J'ai trouvé une chambre logeable, sans fenêtres, mais avec un lit — J'y ai arrangé un poêle et tout est maintenant All right —

— Et puis la vie est mouvementée = c'est une batterie sournoisement arrivée derrière votre maison qui hurle tout à coup et s'amuse à faire tomber les carreaux restants — ou bien le son lugubre de la corne du « gaz alarm » et le défilé dans les rues de gens courant avec leur « Respirateur » — ou bien le déchirement d'un obus éclaté on ne sait où — L'Horrible est seulement le froid — Je recevrais avec plaisir la manière de passe-montagne que m'avait envoyé Elsie — Et ne m'opposerai pas à porter des gants fourrés.

— Comment va votre vie — à nouveau — nantaise ? — Y a-t-il quelque chose de nouveau pour papa ?

— Un orchestre australien passe dans la rue — c'est-à-dire une réunion d'Hommes concourant à celui qui fera le plus de bruit — quel fracas ! — Les Tranchées passent pourtant par Armentières — C'est une vie incohérente décidément —

Au cas où vous n'auriez [pas] reçu mes lettres précédentes, je répète cette adresse — que tu n'auras qu'à copier fidèlement.

M. Jacques Vaché
2 Rue d'Erchinghem
Armentières (Nord)

— Je t'embrasse ainsi que Michette — dont j'aimerais à posséder une autre image que celle où elle préside sur une chaise d'un air embêté —

JACK

de voir tous ces intérieurs abandonnés,
pillés ou voutés d'obus - Toutefois
je n'ai jamais, au front, été si
bien - J'ai trouvé une chambre logeable
sans fenêtres, mais avec un lit - J'y
ai arrangé un poêle et lui est
maintenant ALL right -

- ET puis la vie est morve-
-mentée - c'est une batterie sournoisement
arrivé derrière votre maison qui
hurle tout à-coup et s'annuse à faire
tomber les cammoux restants - ou bien

le son lugubre de la corne du
"Gaz alarm" et le défilé dans
les rues de gens courants avec leur
"Respirateur" - ou bien le déchirement
d'un tube éclaté on ne sait où -
l'Horrible est seulement le froid
- Je recevrais avec plaisir la manière
de passe-montagne que m'avait envoyé
Elsie - Et m'opposerais pas à
porter des gants fourrés.

- Comment va votre vie
- à nouveau - riantaise ? - I a-t-il

quelque chose de nouveau pour
papa ?

- Un orchestre autrichien passe
dans la rue - c'est-à-dire une réunion
d'hommes concourant à celui qui fera
le plus de bruit - quel fracas ! -

Les tranchées passent pourtant par Armentières

- C'est une vie incohérente décidément -

- Fracas où vous nourris

reçu mes lettres précédentes, je répète
cette adresse - que tu n'aies ~~pas~~ copié
fidèlement.

M. Jacques YACHÉ

2 Rue d'Erchingham

Armentières (Nord)





Ruines de la Grande Guerre 1914-1918

ARMENTIÈRES (Nord) - Château de M. Motte - A droite, les écuries L. C.



Armentières, mardi 19 décembre 1916

.2 Rue d'Erchinghem

Armentières — le 19 [— 12 — 16]

Chère maman

— Des nouvelles — enfin — me sont parvenues avant-hier
— N'aurais-tu pas reçu les multiples lettres (dont une dernière répétant intentionnellement l'adresse) — datées d'ici ? — Enfin j'espère que nous avons repris contact.

— Ici — ces jours-ci au moins — le calme — J'espère passer Noël ici — à moins que....

— Je suis au mieux dans une maison dont, (naturellement) il ne reste guère de fenêtres — mais épargnée des obus — J'y suis avec un autre interprète (professeur d'Anglais) très gentil — et nous faisons une petite popote ensemble. Il reste d'ailleurs encore quelques civils — vendant un peu tout — et qui sont vraiment étonnants — Car il ne faut pas oublier que — (en nous supposant chez toi à Nantes) les tranchées traversent la place Canclaux — et pourtant à la sortie des boyaux de communication — à moins de cinq cent mètres, il y a un « Estaminet » (comme ils disent) ouvert. Pourtant les civils s'en vont peu à peu, et chaque obus en fait fuir quelques-uns. C'est un peu triste, la ville — presque entièrement ruinée et éventrée — et puis pillée — Et on traite les interprètes d'Embusqués ! — Un pauvre diable a été tué il y a quelque temps non loin — sans compter la Somme ! — Enfin je n'ai jamais été au front mieux — Je doute que cela dure —

— J'espère recevoir quelques nouvelles plus récentes et t'embrasse de tout cœur

JACK

P.S. J'ai reçu une lettre de Sarment — qui m'a fait un énorme plaisir — bien que m'apprenant une nouvelle qui m'a fait un gros chagrin — Mon cher ami Hublet a été tué — comme tant d'autres...

le troisième Noël passé sous l'uniforme

X, mercredi 27 décembre 1916

X. le 27.12.16.

Chère maman

— Depuis plus de huit jours — plus de nouvelles à nouveau
— M'as-tu écrit directement à Armentières ? — pourtant
j'ai reçu des lettres de Nantes qui n'avaient mis que deux
jours ? — Je suis maintenant au repos non loin — continue
donc à m'écrire à Armentières — Je me débrouillerai —

— Voici le troisième Noël passé sous l'uniforme — celui-ci
assez triste, passé en marche, dans un pays plat inondé,
avec bien souvent de l'eau jusqu'à ventre de cheval — Avec
cela un froid peu ordinaire, terriblement humide — Où
sera passé le NOËL prochain ? — Je le souhaite sous des
habits ni bleus, ni kaki...

— Il n'y a guère de souhaits de bonne année cette année
— seulement le souhait universel = qu'on en finisse ! —
mais je crains que ce soit long encore...

— Jusqu'ici nous avons passé dans la guerre — avec des
tribulations — mais — si nous regardons autour de nous
— mieux que tant d'autres ! — Je ne peux que te souhaiter,
petite maman, la bonne santé que tu n'as pas toujours eue
— C'est un mauvais calcul, vois-tu, de trop se faire des
soucis de tout — Mais il faut pouvoir ne pas le faire — ? —

Donc à m'écroui à Armentières -
- Je me débrouillerai -

- Voici le troisième Noël
passé sous l'uniforme - Celui
- ci assez triste, passé en
marche, dans un pays plat
inondé, avec bien souvent de
l'eau jusqu'à ventre de
cheval - Avec cela un froid
peu ordinaire, terriblement
humide - Où sera passé

Le NOËL prochain ? - Je le
souhaite sous des habits ni
bleu, ni khaki

- Il n'y a guère de souhaits
de bonne année cette année - Seu-
lement le souhait universel =
qu'on en finisse ! - mais je crains
que ce soit long encore ...

- Jusqu'ici nous avons passé
dans la ~~poisse~~ - avec des tribulations
- mais - si nous regardons au-
tour de nous - mieux que tant
d'autres ! - Je ne peux que te

— J'espère que Paul va mieux — et la princesse Michette ?
je suppose à une prochaine permission pour peu que la
guerre dure — assister à son mariage.

— Je t'embrasse, petite maman, bien fort — et te demande
de m'écrire un petit mot quand les petits t'en laisseront le
temps.

JACK

*une croix de bois blanc
quelque part par là*

X, mercredi 27 décembre 1916

X. Le 27.12.16

Cher papa,

— Comme je l'écris aussi à maman — je ne suis pas gâté de nouvelles ces temps-ci — pourtant j'ai écrit assez souvent — par la poste.

— Attends-tu toujours un nouveau commandement à Nantes ? — j'en suis réduit aux conjectures — Je t'en souhaite un différent de celui que tu as laissé — Je me représente l'ennui, après une carrière comme la tienne d'avoir eu à faire la guerre dans un formidable travail de paperasserie — Au lieu d'avoir le commandement intéressant qui t'aurait donné, ceci sans faire de l'imagination — les étoiles — mais peut-être aussi une croix de bois blanc quelque part par là....

— Et puis tu as toute une nouvelle jeunesse devant toi, avec la petite Marie-Louise, et Annette — et Paul-Louis — Je te souhaite également qu'ils soient moins agités que moi — et qu'ils te donnent en moins tous les ennuis que je t'ai donnés, et que je te demande — maintenant que je suis presque un homme — de vouloir bien oublier ?

— J'ai passé un assez morne Christmas, à cheval, dans des plaines inondées, par nuit noire et pluie battante — Mais je me suis consolé en pensant qu'il aurait pu être aisément pire.

conjectures - Je t'en souhàite un
différent de celui que tu as
lâissé - Je me représente Elmui
après une carrière comme la tienne
à l'avoir eu à faire la guerre dans
un formidable travail de
paperasserie - Au lieu d'avoir
le commandement intéressant
qui t'aurait donné, ceci sans
faire de l'imagination - les
étoiles - mais peut-être aussi

une croix de bois blanc quelque
part par là

- Et puis tu as toute
une nouvelle jeunesse devant toi,
avec la petite Marie-Louise,
et Amnette - et Paul-Louis -
Je te souhaite également qu'ils
soient moins agités que moi - et
qu'ils te donne en moins tous
les ennuis que je t'ai donné, et
que je te ~~te~~ demande - marite -
- tant que je suis presque un

— Mes Australiens sont de rudes gaillards un peu durs à vivre — affaire d'habitude aussi mais ce n'est pas toujours drôle.

— Je t'embrasse de tout cœur — et te demande, quand tu auras le temps, une lettre

JACK

à Jeanne Derrien, vendredi 29 décembre 1916

X. le 29.12.16

Amie Jeannette,

— Je reviens d'une longue promenade à cheval — (pas drôle : de l'eau jusqu'au ventre les trois-quarts de la route)
— C'était un peu pour aller jusqu'à A*** [Armentières] chercher une correspondance possible — Aussi je vais vous attraper un peu à cause que je n'ai pas trouvé de lettre de vous — A moins que la Poste — ce bouddha tout-puissant...

— Où est ma chambre d'A*** [Armentières] — ? — ici je suis maintenant dans une chaumière écœurante d'odeurs et de crasse — Il règne dans le réduit minuscule où je loge un parfum puissant de souris et de lard rance — Et, aussitôt bougies éteintes, c'est un chahut épouvantable d'animaux qui grouillent et de petites pattes griffues sur les carreaux — Se battent-ils — tiennent-ils sabbat ? — ou jouent-ils à des jeux de société — ? — mais ce qu'il y a de certain est que c'est fort inquiétant — C'est une vieille maison qui tient un peu de celles des *Histoires* — avec une multitude peu croyable d'enfants sculptés dans la crasse — Et il bout toujours sur le feu des ragoûts innommables dans leur vieille graisse — Et le relent qui monte de toute cette crasse ! — et les chats qui rôdent et qui font craquer quelqu'os séculaire sous le buffet ! Et le petit dernier qui bougeasse vaguement dans un coin sombre, humide et larmoyant un peu !

J'ai chaque soir l'appréhension de traverser cette mer d'excréments — et l'inondation, qui monte, risque d'entrer dans la maison — ce qui est arrivé une fois — Cela lave un peu... mais Dieu sait les horribles débris qui flottent !.

— Déjà deux mois que j'ai été en permission — Cela a passé un peu plus vite que je ne croyais — D'ici un mois je pourrais en espérer une — Je suppose que la tenue australienne sera d'un gros effet sur la masse des populations urbaines —

A part cela — m'entendant toujours à peu près avec mes bonshommes — C'est affaire de manières communes à prendre : parler toujours sans aucun enveloppement, lentement et fort, en mâchant ses mots — Je ne suis tout de même pas encore entièrement accoutumé à l'aimable « ... WHAT ? » brutal qu'ils vous lancent quand ils ne vous entendent pas

— Enfin ils ne font pas trop mauvais ménage avec les populations restées — et l'autre jour j'ai été témoin — au mariage d'un Australien Zéo-Zélandais avec une petite d'A*** [Armentières] —

— Et maintenant, peut-on vous demander un petit mot quand vos « Business » ne vous presseront pas trop ? —

— Le meilleur souvenir de

JACK

Es me vous entendent pas



- Quel ce qui est devenu le
père V B V ? - Je n'ai pas de
nouvelles, et lui en écrit sans
réponse -

qu'est devenu le père VBV ?

à Madame Leroy, mercredi 24 janvier 1917

M. J.P. Vaché
interprète 2/5 B^{llon}
K.O.Y.L.I.
187^e Brigade
B.E.F.

— le 24.1.17.

Chère Madame Leroy —

— Vous devez vous demander — si toutefois vous pensez encore à Jack — si je suis mort et enterré ou quoi ? — Il n'en est rien — J'ai simplement continuellement voyagé ici et là avec une nouvelle Division, un jour ici, une nuit là, n'arrêtant de faire des cantonnements que pour recommencer — Tout n'est pas drôle par ici, il fait un froid de canard, la campagne est couverte de neige depuis trois semaines, et hier soir il faisait plus de 8 degrés au-dessous de 0. Les civils (il en reste encore) ne se rappellent pas avoir vu un froid pareil depuis leur jeunesse —

— Qu'est-ce qu'est devenu le père VBV ? — Je n'ai pas de nouvelles, et lui ai écrit sans réponse —

— Je ne me rappelle pas exactement quelles sont mes dettes — voudriez-vous me les rappeler par retour de courrier, et Je vous enverrai cela aussitôt — (je suis parti si brusquement que je n'ai pas même eu le temps d'aller chercher mon linge chez vous) — Je vous serai reconnaissant de me l'envoyer, en ajoutant naturellement le prix de l'envoi à ma

note — S'il m'est parvenu des paquets — ou lettres — je serais heureux de les voir suivre le même chemin — Je suis parfaitement sans nouvelles depuis que j'ai quitté le Nord (— que je regretterai).

— Souhaitez bien le bonjour à M. Lefèvre, et à son polisson de fils — et n'oubliez personne de la petite famille avec laquelle j'ai eu un si bon temps.

— Donc, en attendant de vos nouvelles, recevez le meilleur souvenir de

JACK

- X - 29 - 3 - 17

Chère maman,

- Enfin un peu de calme - et
la reprise d'une vie à peu près
organisée - Je t'écris de ce jour
une tente, après avoir passé par
toutes sortes de trous - Jamais
Je n'ai eu si froid de ma vie,
j'ai cru - Et puis c'est la vie
absolument sauvage, dans un
pays atrocement dévasté
à un point auquel le cam-
cheman n'atteint pas -

La terre est bachié sur des
kilomètres - Et puis ces aima-
bles allemands nous ont
passés des Trucs de ROMAN

- DÉTECTIVE - Casques Turques
- on ramasse le Casque, qui,
proprement relié à une mine
, vous fait sauter - On a
arrêté un brave homme
chargé de communiquer
l'ordre sortis de germinaux aux
chevaux - On a ici vague-
ment conscience de l'énigme
d'une résistance si tenace -
tout est bien pensé - ! -

- Les autres boches sont - à part ceux minés et broyés par

eux-mêmes - intacts encore

malgré le bombardement

ce vague s'explique

expliquera le

pourquoi de leur tranquillité -

- Et les champs sont couverts de

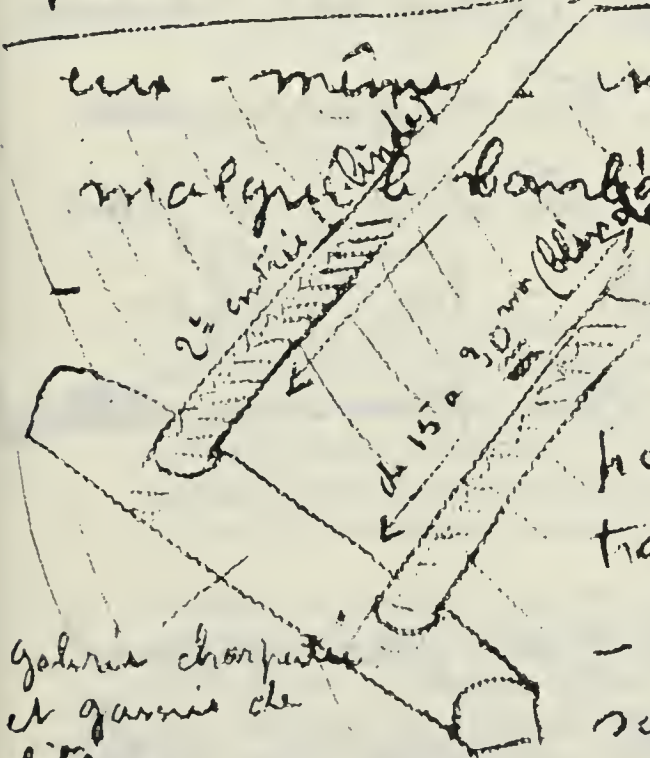
galerie charpentée et garnie de lits -

filas mystérieux, téléphoniques, télégraphiques, qui s'entrecroisent, double ou triple de chaque sorte

- C'est à ne pas croire -

- Depuis ma rentrée

de permission, j'en ai, sans



nouvelles de personne (comme
tous d'ailleurs) - Maintenant
nous sommes près des ruines
d'un village très récemment
repris, mais où il n'y a pas
eu de lutte - les Boches
ayant fait leur dernier saut
en arrière -

- Je ne sais pas quand
tu recevras cette missive, griffon-
née assez inconfortablement
- et espère que les prochaines
seront écrites de plus loin
encore dans le "NO MAN'S
LAND", bien que...

Je t'embrasse JAK

X, jeudi 29 mars 1917

— X — 29-3-17

Chère maman,

— Enfin un peu de calme — et la reprise d'une vie à peu près organisée — Je t'écris de dessous une tente, après avoir passé par toutes sortes de trous — Jamais je n'ai eu si froid de ma vie, je crois — Et puis c'est la vie absolument sauvage, dans un pays prodigieusement dévasté, à un point auquel le cauchemar n'atteint pas —

La terre est hachée sur des kilomètres — Et puis ces aimables allemands nous ont laissé des trucs de ROMAN-DETECTIVE — casques truqués — on ramasse le casque, qui, proprement relié à une mine, vous fait sauter — On a arrêté un brave homme chargé de communiquer toutes sortes de germes aux chevaux — On a ici vaguement conscience de l'énigme d'une résistance si tenace — tout est bien pensé — ! —

— Les abris boches sont — à part ceux minés et broyés par eux-mêmes — intacts encore malgré le bombardement ce vague schéma expliquera le pourquoi de leur tranquillité — — Et les champs sont couverts de fils mystérieux, téléphoniques, télégraphiques, qui s'entrecroisent, doubles ou triples de chaque sorte — C'est à ne pas croire.

— Depuis ma rentrée de permission, j'erre, sans nouvelles

de personne (comme tous d'ailleurs) — Maintenant nous sommes près des ruines d'un village très récemment repris, mais où il n'y a pas eu de lutte — les Boches ayant fait leur fameux saut en arrière —

— Je ne sais pas quand tu recevras cette missive, griffonnée assez inconfortablement — et espère que les prochaines seront écrites de plus loin encore dans le « NO MAN'S LAND », bien que...

je t'embrasse

JACK

RÉGION.

19^e ESCADRON DU TRAIN

RÉGIMENT D.

DÉPÔT A PARIS

LE COMMANDANT DU DÉPÔT DU 19^e ~~RÉGIMENT~~ Escadron
du Train des Equipages Militaires

certifie que Monsieur (1) VACHÉ Jack

Blessé de Guerre

a droit au port du ruban, avec étoile émaillée rouge, constituant l'insigne
spécial pour les blessés de guerre, ou les militaires retraités, ou mis hors
cadres, ou réformés pour maladies contractées ou aggravées au service
au cours de la Campagne actuelle contre l'Allemagne et ses Alliés.

A PARIS, le 19 Avril 1917.

(1) Nom, prénoms, grade et indication d'un
des cas ci-après (biffer les mentions inutiles):

Blessé de guerre.

Retraité

ou mis hors cadres

ou réformé

} pour maladies
contractées
ou aggravées
au service.

Le Commandant du Dépôt,

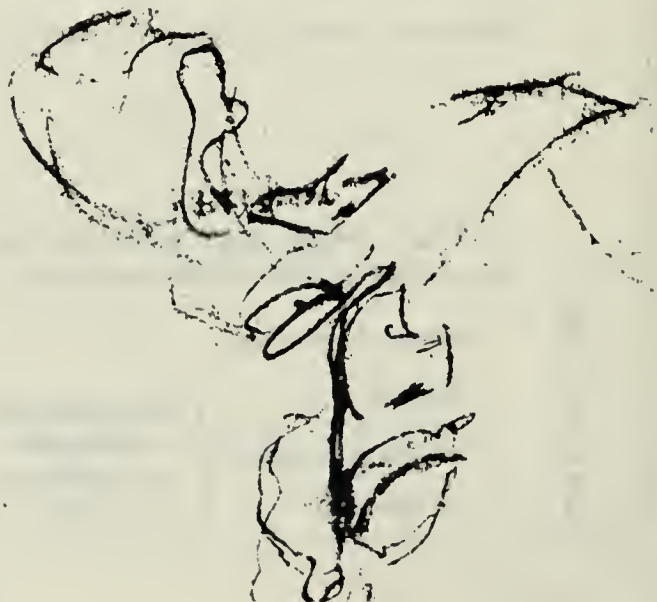


Duplicatum

Extract from G.R.O. 70570/
11th B.A. in France

Honours and awards. Military Medal

Interpreter G. P. Vaché - Interpreter of remarkable
self possession - On numerous occasions for delicate mission
- During the 2^d of May attack, showed



- le 26.4.17

- Chère maman

J'ai reçu 'il y a environ trois
jours une autre lettre de Vasi qui m'a
un peu consolé de celle reçue il y a une
semaine - J'comprends, poor pauvre ma-
man, que quelquefois tu sois un peu
à bout, mais je te demande - (j'en me
souviens une lointaine lettre où j'te
disais de même) - de ne pas douter de
mon affection pour toi; j'sais que je
suis quelquefois bizarre, j't'en demande
pardon; mais il serait vraiment
trop malheureux, maintenant surtout

eux-mêmes - mais il est extrêmement
faux, je t'assure, de me juger d'après
les apparences - Bien que maintenant
elles s'accordent ~~plus~~ régulièrement plus
avec mon vrai caractère qu'avant -
Je remarques dans cette lettre qui
me tant attriste - que mademoiselle
Derrien a bien vu de mes nouvelles
- Or il se trouve que généralement
j'écris en même temps à toi qu'à
mademoiselle Derrien - Ta dernière
lettre a mis 15 jours à venir - Je
n'y reviens rien - J'ai écrit, depuis ma
permission, trois lettres, une juste
au moment de la dernière avance
une après puis une, plus courte
avant de recevoir ta première
lettre - Je suppose que cette
lettre te trouvera plus rapidement,
car depuis quelques jours nous

tu ~~te~~ sava~~s~~ jamais ce que j'ai changé
ces (Bientôt!) dix mois que je suis ici -
- Il ~~sava~~it trop malheureux qu'à
nouveau nous ayons des bécotilles
et de malentendus entre nous - Je
croyais m'être fait un peu compren-
-dre dans deux lettres écrites au
NOËL dernier, et c'est pourquoi j'ai
été siixé quand je suis venue en
permission d'avoir retrouvé une
fois de plus la confiance que mes
propres sottises avaient occasionné sur
ma tête, mais que j'espérais - tout
de même - avoir un peu dissipé -
- Je suis - tu le sais, ~~sham~~ ~~notre~~ ~~mère~~,
très peu communicatif en affaire
d'affection - mes meilleurs amis -
je m'en connais peu - me le reprochent

reprenons l'histoire - Mais ces derniers
jours les canons et les mitrailleuses
marchaient bien, j't'assure -
les boches n'ont pas laissé
une chose qui ne soit boyée ou brûlée
arbres fruitiers, maisons, meubles, instruments
agricoles, tout est saccagé - j'suis actuellement
entre quatre petits murs de briques restés
intacts, et que j'ai fait tant bien que mal
couvrir par mon ordonnance - j'suppose
que c'est une table à cochon - mais j'y
ai travaillé hier, et c'est maintenant très
présentable - tendu de couvertures propres,
un vieux tapis par terre - un lit fabriqué
et même un petit, oéé! - mais une
fois entré on est à peu près forcé de choisir
entre sortir ou se mettre sur le lit -
- j'ai épinglé des dessins aux murs et
les anglais appellent mon logement "your
little "boujour" - malheureusement ça va
sans doute recommencer à "bader", avant
trois ou quatre jours - les canons tirent
à longueur de nuit - c'est assourdissant
- assez peu de réponses allemandes, et
jusqu'ici aucune ici - c'est évidemment
le dernier acte qui commence -
- j'ai eu l'occasion durant
le dernier bombardement (avant d'arriver
ici) - d'être proposé pour la t. de guerre

et l'histoire avec
vendre - t. d.

gris l'arrogance - peut-être
et l'endormir bien fort

et l'endormir bien fort

*tu ne sauras jamais
ce que j'ai changé*

X, jeudi 26 avril 1917

X — le 26.4.17

— Chère maman

— J'ai reçu il y a environ trois jours une autre lettre de toi qui m'a un peu consolé de celle reçue il y a une semaine

— Je comprends, ma pauvre maman, que quelquefois tu sois un peu à bout, mais je te demande — (je me souviens d'une lointaine lettre où je te disais de même) — de ne pas douter de mon affection pour toi; je sais que je suis quelquefois bizarre, je t'en demande pardon; mais il serait vraiment trop malheureux, maintenant surtout — tu ne sauras jamais ce que j'ai changé ces (bientôt !) dix mois que je suis ici — Il serait trop malheureux qu'à nouveau nous ayons des brouilles et des malentendus entre nous — Je croyais m'être fait un peu comprendre dans deux lettres écrites au NOËL dernier, et c'est pourquoi j'ai été vexé quand je suis venu en permission d'avoir retrouvé une fois de plus la méfiance que mes propres sottises avaient accumulée sur ma tête, mais que j'espérais — tout de même — avoir un peu dissipée —

— Je suis — tu le sais, chère petite mère, très peu communicatif en affaire d'affection — mes meilleurs amis — je m'en connais peu — me le reprochent eux-mêmes — Mais il est extrêmement faux, je t'assure, de me juger d'après les apparences — bien que maintenant elles s'accordent singulièrement plus avec mon vrai caractère qu'avant — Tu remarques dans cette lettre qui m'a tant attristé — que

mademoiselle Derrien a bien reçu de mes nouvelles — Or il se trouve que généralement j'écris en même temps à toi qu'à mademoiselle Derrien — Ta dernière lettre a mis 15 jours à venir — Je n'y peux rien — J'ai écrit, depuis ma permission, trois lettres, une juste au moment de la dernière avance, une après, puis une, plus courte, avant de recevoir ta première lettre — Je suppose que cette lettre te trouvera plus rapidement, car depuis quelques jours nous reprenons haleine — Mais ces derniers jours les canons et les mitrailleuses marchaient bien, je t'assure —

— Les boches n'ont pas laissé, *une* chose qui ne soit broyée ou brûlée, arbres fruitiers, maisons, meubles, instruments agricoles, tout est saccagé — Je suis actuellement entre quatre petits murs de brique restés intacts, et que j'ai fait tant bien que mal couvrir par mon ordonnance — Je suppose que c'est une étable à cochon — Mais j'y ai travaillé hier, et c'est maintenant très présentable — tendu de couvertures propres, un vieux tapis par terre — un lit fabriqué et même un petit poêle ! — Mais une fois entré on est à peu près forcé de choisir entre sortir ou se mettre sur le lit —

— J'ai épinglé des dessins aux murs et les anglais appellent mon logement « your little « boudoir » » — Malheureusement ça va sans doute recommencer à « barder » avant trois ou quatre jours — Les canons tirent à longueur de nuit — c'est assourdissant — assez peu de réponses allemandes, et jusqu'ici aucune ici — c'est évidemment le dernier acte qui commence —

— J'ai eu l'occasion durant le dernier bombardement (avant d'arriver ici) — d'être proposé pour la + de guerre — c'est transmis avec avis favorable — peut-être cela prendra-t-il

Je t'embrasse bien fort

JACK

*nous avons le Génie —
puisque nous savons l'UMOUR*

à André Breton, X, dimanche 29 avril 1917

X. 29-4-17.

Cher ami,

A l'instant, votre lettre.

Il est inutile — n'est-ce pas ? de vous assurer que vous êtes toujours resté souvent sur l'écran — Vous m'écrivez une missive « flatteuse » — Sans doute pour m'obliger décemment à une réponse qu'une grande apathie comateuse reculait toujours — Au fait pendant combien de temps, au dire des autres ?...

Je vous écris d'un ex-village, d'une très étroite étable-à-cochon tendue de couvertures — Je suis avec les soldats anglais — Ils ont avancé sur le parti ennemi beaucoup par ici — C'est très bruyant — Voilà.

Je suis heureux de vous savoir malade, mon cher ami, un peu — Je reçois une lettre de T.F. presque non-inquiétante — ce garçon m'attriste — je suis très fatigué de médiocres, et me suis résolu à dormir un temps inconnu — l'effort seul d'un réveil de ces quelques pages m'est difficile; cela ira peut-être mieux la prochaine fois — Pardon — n'est-ce pas ? n'est-ce pas ? Rien ne vous tue un homme comme d'être obligé de représenter un pays — Aussi.

De temps en temps — pour ne pas tout de même être suspect de mort douce, une escroquerie ou un tapotement

hamical sur quelque tête de mort familière m'assure que je suis un vilain monsieur — Aujourd'hui, présenté à un générale de Division et à Tat-Major comme un peintre fameux — (je crois que le dit a 50 ou 70 ans — peut-être est-il mort aussi — mais le nom reste) — Ils (le Générale et le Tat-Major) se m'arrachent — c'est curieux et je m'amuse à deviner comment cela tombera à plat — En tout cas... D'ailleurs... Et puis cela m'est assez indifférent, quant au fond — ce n'est pas drôle — pas drôle du tout. Non.

Etes-vous sûr qu'Apollinaire vit encore, et que Rimbaud ait existé ? Pour moi je ne crois pas — Je ne vois guère que Jarry (Tout de même, que voulez-vous, tout de même — ... — UBU) — Il me semble certain que MARIE LAURENCIN vit encore : certains symptômes subsistent qui autorisent ceci — Est-ce bien certain ? — pourtant je crois que je la déteste — oui — voilà, ce soir je la déteste, que voulez-vous ?

Et puis vous me demandez une définition de l'umour — comme cela ! —

IL EST DANS L'ESSENCE DES SYMBOLES D'ÊTRE SYMBOLIQUES

m'a longtemps semblé digne d'être cela comme étant susceptible de contenir une foule de choses vivantes : EXEMPLE : vous savez l'horrible vie du réveille-matin — c'est un monstre qui m'a toujours épouventé à cause que le nombre de choses que ses yeux projettent, et la manière dont cet honnête homme me fixe lorsque je pénètre une chambre — pourquoi donc a-t-il tant d'umour, pourquoi donc ? Mais voilà : c'est ainsi et non autrement — Il y a beaucoup de formidable UBIQUE aussi dans l'umour — comme vous verrez — Mais ceci n'est naturellement — définitif et l'umour dérive trop d'une sensation pour ne pas

être très difficilement exprimable — Je crois que c'est une sensation — J'allais presque dire un SENS — aussi — de l'inutilité théâtrale (et sans joie) de tout

QUAND ON SAIT

Et c'est pourquoi alors les enthousiasmes — (d'abord c'est bruyant) — des *autres* sont haïssables — Car — n'est-ce pas — Nous avons le Génie — puisque nous savons l'UMOUR — Et donc tout — vous n'en aviez d'ailleurs jamais douté ? — nous est permis — Tout ça est bien ennuyeux, d'ailleurs.

Je joins un bonhomme — et ceci pourrait s'appeler OBSESSION — ou bien — oui, BATAILLE DE LA SOMME ET DU RESTE — oui.

Il m'a suivi longtemps, et m'a contemplé d'innombrables fois dans des trous innommables — Je crois qu'il essaie de me mystifier un peu — j'ai beaucoup d'affection pour lui, entre autres choses.

Jacques Tristan Hylar

Dites bien au peuple polonais que je veux lui écrire — et surtout qu'il ne parte pas comme cela sans laisser d'adresse.

Écrire sur du papier analogue avec le crayon est ennuyeux.

X. 29. 4 17.

ma Soeur la
putain familière



cher ami

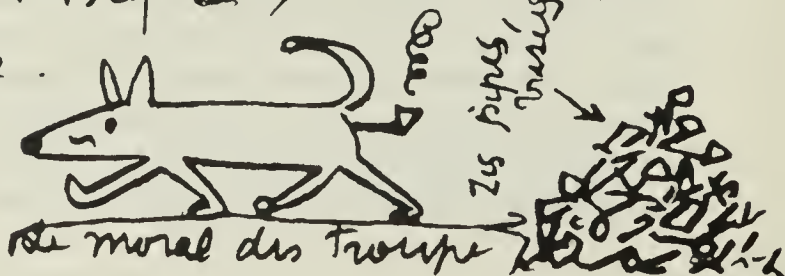
ma Soeur la vache
de village j'ai



été content de recevoir
de vos nouvelles - ET
puis, tout de même -
de vous savoir à l'a-

vi - j m'en ai beau-
coup derrière mon monoch
de verre, m'habille de Khaki
et bat les allemands - La
machine à écrire marche
à grand bruit, et j'ai
non loin, une étable - à

TANKS - un animal
très VRIQUE, mais sans
joie.



à Théodore Fraenkel, X, dimanche 29 avril 1917

X. 29-4-17.

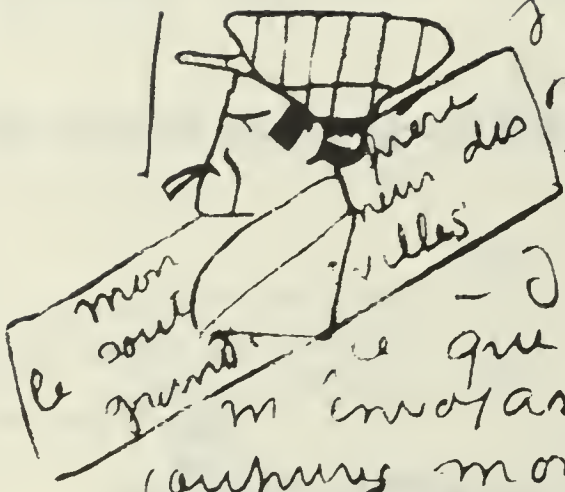
Cher ami,

J'ai été content de recevoir de vos nouvelles — Et puis, tout de même — de vous savoir à l'abri — Je m'ennuie beaucoup derrière mon monocle de verre, m'habille de kaki et bats les Allemands — La machine à décerveler marche à grand bruit, et j'ai non loin, une étable à TANKS — un animal bien VBIQUE, mais sans joie.

J'ai écrit à Reverdy pour NORD-SVD — peut-être n'est-ce pas une mystification — J'adorerais à ce que vous m'envoyassiez des coupures montrant des dessins et ces sortes de procédés linéaires — j'ose espérer que vous aurez pitié du qui est isolé dans une nation étrangère à guerroyer — et puis ce général Pau qui n'est pas mort encore — Tout de même ! Tout de même !

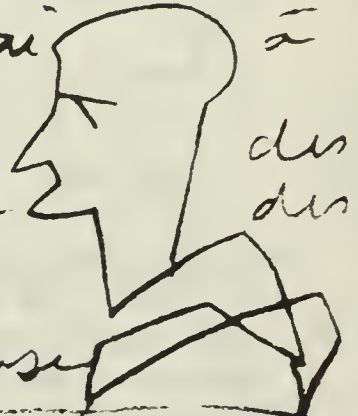
— En attendant une lettre, je vous salue en divers démiurges.

Jacques Tristan Hylar



J'ai écrit à Reverdy
pour NORD-SUD
- peut être n'est-ce
pas une mystification

- J'adorerai



des
des

le seul
grand
m'envoyassiez
certaines montent

dessins et ces sortes de
procédés linéaires -

espérer que vous

mon frère Zozime
le Panoptistain

œuvre faite du qui est isolé -
dans une nation étrangère à
l'Europe - et puis ce général
Pax qui n'est pas mort encore -
tout de même ! Tout de même !

- En attendant ma lettre
je vous salue en devoirs dévoués

~~Henri Matisse~~ Zozime

X, dimanche 29 avril 1917, 22 h

X. 29.4.17

Chère maman

— Je t'écris toujours de mon étable à cochon — maintenant un palais, avec des étagères, un porte-pipe, une glace et un tapis — L'été nous a soudainement surpris — comme il a dû vous surprendre aussi là-bas, et — sauf les nuits fraîches — il fait vraiment chaud — Ce soir est d'un calme inconnu depuis des semaines — je crains fort « le calme avant l'orage » et quel orage !

— Il m'est arrivé une nuit d'aventure — voici deux jours — dont je me souviendrai — Je me suis égaré vers les 11 h du soir, perdu dans un dédale de cratères, de trous d'obus variés, de ruines et de fils de fer plus ou moins barbelés, et s'est trouvé — Je m'en suis aperçu à temps — (par la rencontre d'un de nos postes) que j'allais droit vers B. encore aux mains des Boches, dont les tranchées, (ils ont encore quelques tranchées — et nous plus) passent dans les rues — Une mitrailleuse m'a fait courir de trou à trou, et pour comble une averse de grêle s'est mise à tomber — accompagnée de quelques obus — noir d'encre — C'est encore un mystère pour moi d'avoir retrouvé (sans le vouloir) mon chemin — Un incident romantique m'a mis sur la direction à suivre — J'ai buté contre un corps ou — semblait-il — cadavre entièrement nu — et qu'après inspection j'ai reconnu être celui d'un christ abattu de son

X. 29. 4. 17

Chère maman

- Je t'écris toujours de mon étalle
à Echon - maintenant un palais, avec
des o'apèves, un porte pupé, une place et
un tapis - d'été nous a soudainement
surpris - comme il a dû vous surprendre
aussi la fois, et - Seul les nuits
fraîches - il fait vraiment chaud -
Ce soir est d'un calme inconnu depuis
des semaines - j'aurais fort "le
calme avant l'orage -" et quel orage!

- Il m'est arrivé une nuit
d'aventure - voici deux jours - dont,
je me souviendrai - j'en suis égaré
vers les 11^h du soir, perdu dans

un dédale de oratoires, ~~des~~ trou d'obus
variés, de ruines et de fils de fer plus
ou moins barbelés, et ~~un~~ s'est
trouvés - Je m'en suis aperçus à-temps
- (par la rencontre d'un de nos postes)
que j'allais droit vers B. encore
aux mains des Boches, dont les
tranchées (ils ont encore quelques
tranchées - et nous plus) passent
dans les rues - Une mitrailleuse
m'a fait courir de trou à trou
, et pour corréler une averse
de qu'il s'est mise à tomber
- accompagnée de quelques obus
- nous d'encre - c'est encore un
mystère pour moi d'avoir
retourné (sans le vouloir) mon

chemin - Un incident romantique
m'a mis sur la ~~direction~~ à suivre
- j'ai buté contre un corps de
- semblant - il - radarsse entiè-
- rement nu - et qu'après inspection
j'ai reconnu être celui d'un
christ abattu de son emblème
- Je me suis ainsi appelé un
ex-certain calvaire connu - Je me
suis déjà perdu quelques fois
- mais jamais aussi complète-
- ment - et seul - ayant atteint
ce que les anglais appellent le
"no man's land" - telle aventure
avait été expérimentée par moi
quelque temps auparavant -
mais cette fois ci j'ai été

près de quatre heures à moins
de cinq cents mètres de B.
Quelle nuit noire ! - Enfin, "as
T'old book says !" Tout est bien
qui finit bien ! -

- Je pense t'avoir dit que,
j'avais bien reçu la carte, qui
m'a horriblement fait défaut
quelques jours - Quant à ces
40 f. - j'ai été ennuyé de penser
que vous ayez entendu parler de
cela - C'est réglé - et la personne
avait pour plus de cent francs
d'affaire à moi : linges, bottes, etc..

- Un canon rapide - contre
avions se met à tirer, assez près
- Et pourtant il est 10^h du soir -
- fausse alerte je pense

emblème — Je me suis ainsi rappelé un ex-certain calvaire connu — Je me suis déjà perdu quelques fois — mais jamais aussi complètement — et seul — ayant atteint ce que les anglais appellent « no man's land » — telle aventure avait été expérimentée par moi quelque temps auparavant — mais cette fois-ci J'ai été près de quatre heures à moins de cinq cents mètres de B. Quelle nuit noire ! — Enfin, « as T'old book says ».. « Tout est bien qui finit bien » —

— Je pensai t'avoir dit que j'avais bien reçu la carte, qui m'a horriblement fait défaut quelques jours — Quant à ces 40 f — J'ai été ennuyé de penser que vous ayez entendu parler de cela — C'est réglé — et la personne avait pour plus de cent francs d'affaires à moi : linge, bottes, etc..

— Un canon rapide contre avions se met à tirer, assez près — Et pourtant il est 10 h du soir — fausse alerte je pense —

je t'embrasse affectueusement ainsi que papa et les gosses —

JACK

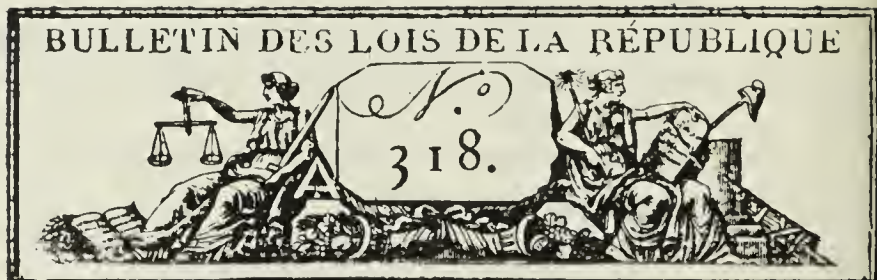
samedi 26 mai 1917

— 26.5.17

Chère maman,

— J'ai reçu il y a quelques jours une lettre de toi ; mais j'ai été assez occupé ces jours-ci à déterrer les paperasses et archives diverses des patelins fraîchement occupés — Je suis au repos, bien que marmite par de rares gros obus chaque matin — et la somptueuse cabane qui me sert de chambre commence à prendre des allures de bric-à-brac : vieilles statues en bois doré exhumées des décombres d'églises, vieux et neufs bouquins, il y a de tout — J'ai trouvé ces feuillets ci-joints, qui ne présentent aucune valeur, mais dont la coïncidence m'a amusé.

— Rien de changé d'ailleurs. A nouveau, le calme plat — Je ne vois en somme pas pourquoi la guerre ne durerait pas encore deux ou trois ans — C'est très champêtre, et maintenant tout à fait habituel — Des tanks paissent dans les champs, au lieu de vaches, voilà tout — pourtant on meurt un [peu ?] plus souvent — Un camarade-interprète tué voici déjà huit jours — Pauvre diable ! c'est pourtant un peu sa faute ; mais il serait temps qu'on s'aperçoive qu'il y a deux sortes d'interprètes : ceux de l'arrière, et puis ceux de l'avant, auxquels on demande d'être officiers de liaison — géomètres — experts — archivistes — topographes — détectives — attachés d'ambassade — probes autant que possible — et ayant beaucoup de tact, toujours du tact ! et



(N.º 3214.) *ARRÊTÉ qui approuve les Délibérations de plusieurs Conseils municipaux de département, contenant des offres de Contributions pour l'armement contre l'Angleterre.*

Paris, le 1.^{er} Vendémiaire, an XII de la République.

LE GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE, sur le rapport du ministre de l'intérieur ;

Vu, 1.^o la délibération du 12 messidor, par laquelle le conseil municipal de *Maestricht*, département de la Meuse-Inférieure, a offert au Gouvernement, pour construire dans ses murs un bateau plat de troisième classe, une somme de six mille francs, à percevoir sur le produit des biens communaux ou de l'octroi municipal ;

2.^o Celle du 17 messidor, par laquelle le conseil municipal de *Thouars*, département des Deux-Sèvres, offre, pour les frais de la guerre, une somme de mille francs, à répartir, au marc le franc, savoir, moitié sur la contribution foncière, moitié sur la contribution mobilière de ladite commune ;

3.^o Celle du 18 du même mois, par laquelle le conseil municipal de *Bressuire*, même département, a voté l'offre de deux cent cinquante francs ;

4.^o Celle du 21 dudit mois, par laquelle le conseil municipal de *Mauzé*, même département, a offert trois cents francs ;

(3)

voté l'offre de cinquante francs , à répartir au marc le franc sur les contributions de l'an XII de ladite commune ,

ARRÊTE ce qui suit :

ART. I.^{er} Les délibérations susénoncées des conseils municipaux de Maestricht , d'Argenton-Château , de Thouars , de Bressuire , de Mauzé , de Châtillon , de Mâcon , de Chiché , de Cerizais , d'Argenton-l'Église , de Bouillé-Lorest , de Saint-Hilaire-de-Luzais , de Sainte-Verge , de Sainte-Radegonde et de Noizé , sont approuvées : elles seront exécutées selon leur forme et teneur.

II. Les contributions offertes par lesdites délibérations seront recouvrées sans frais par les percepteurs et receveurs tant particuliers que généraux.

III. Les contributions auxquelles , soit les communes susénoncées , soit quelques autres desdits départemens , auraient pu s'imposer pour les mêmes objets , seront prises en déduction de la portion qu'elles devront supporter dans celles qu'a votées le conseil général du département : si elles ont voté plus que cette portion , leurs délibérations approuvées seront exécutées pour la totalité.

IV. Les ministres de l'intérieur , de la marine et des finances , sont chargés , chacun en ce qui le concerne , de l'exécution du présent arrêté , qui sera inséré au Bulletin des lois.

Le premier Consul , signé BONAPARTE. Par le premier Consul : le secrétaire d'état , signé HUGUES B. MARET. Le ministre de l'intérieur , signé CHAPTAL.

(N.º 3215.) ARRÊTÉ qui établit un Lycée à Nantes.

Paris , le 1.^{er} Vendémiaire.

LE GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE , sur le rapport du ministre de l'intérieur ,

ARRÊTE :

ART. I.^{er} Dans le cours de l'an XIII, il sera établi un lycée dans la ville de Nantes.

Ce lycée sera placé dans le local des Ursulines et le ci-devant séminaire.

II. L'arrondissement de ce lycée sera composé du département de la Loire-Inférieure et de celui des Côtes-du-Nord.

III. La minicipalité de Nantes prendra les mesures convenables pour qu'au 1.^{er} brumaire an XIII le lycée soit pourvu, conformément à l'état ci-joint, de tout ce qui sera nécessaire pour recevoir cent élèves le 1.^{er} frimaire, et cinquante de plus le 1.^{er} pluviôse.

IV. La commission chargée de l'organisation du lycée de Nantes se rendra dans cette ville avant la fin de vendémiaire an XIII.

V. La commission fera les dispositions préparatoires, soit pour le local, soit pour l'organisation du lycée. Elle interrogera les professeurs des diverses écoles centrales, et tous les citoyens qui se présenteront, de quelque département qu'ils soient : elle enverra au ministre de l'intérieur son rapport, et sa proposition de nomination, en nombre double, conformément à l'article XIX de la loi du 11 floréal an X.

VI. Indépendamment des élèves déjà nommés dans les deux départemens pour les lycées de Rennes et de Mayence, il pourra être pris sur la liste de présentation déjà faite par la troisième commission, un certain nombre d'élèves pour le lycée de Nantes.

La même commission visitera de nouveau les écoles secondaires des deux départemens, et fera une nouvelle présentation double, qu'elle transmettra au ministre de l'intérieur avant le 15 brumaire, pour que les élèves puissent entrer au lycée le 1.^{er} frimaire. Le nombre total des élèves nommés et à nommer ne pourra excéder le nombre fixé par le tableau ci-joint, conformément à l'article XXXIV de la loi du 11 floréal an X.

(5)

VII. Le ministre de l'intérieur désignera trente élèves du prytanée, qui seront transférés et rendus au lycée de Nantes le 1.^{er} frimaire.

VIII. Le proviseur, le censeur et le procureur-gérant du lycée seront rendus à Nantes avant la fin de vendémiaire.

IX. Le ministre de l'intérieur est chargé de l'exécution du présent arrêté, qui sera inséré au Bulletin des lois.

Le premier Consul, signé BONAPARTE. Par le premier Consul : le secrétaire d'état, signé HUGUES B. MARET. Le ministre de l'intérieur, signé CHAPTAL.

TABLEAU du nombre d'Élèves à choisir au concours dans les départemens situés près des Lycées qui vont être formés.

LYCÉE.	NOMS DES DÉPARTEMENS dont on supprime les Écoles.	NOMBRE D'ÉLÈVES qu'ils doivent fournir.	OBSERVATIONS.
NANTES.	Loire-Inférieure	42	{ 16 sont déjà nommés au lycée de Rennes.
	Côtes-du-Nord	56	{ 15 sont nommés à Mayence.
	TOTAL	98	{ Dont il faut retrancher 31.

Certifié conforme : le secrétaire d'état, signé HUGUES B. MARET.
Le ministre de l'intérieur, signé CHAPTAL.

(N.^o 3216.) *ARRÊTÉ qui établit un Lycée à Nice.*

Paris, le 1.^{er} Vendémiaire.

LE GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE, sur
le rapport du ministre de l'intérieur,

ARRÊTE ce qui suit :

d'être simples soldats — tout en tenant le rang d'officier que l'armée anglaise nous accorde — vraiment il faut que les anglais soient patients, harcelés de circulaires françaises mesquines et comminatoires, volés par cet horrible paysan picard — enfin... —

— Il fait une chaleur torride — Mais pourtant comme je préfère cela à l'horrible froid dernier ! —

— Je compte avoir une permission d'ici quatre à cinq semaines — mais d'ici là...

— Je t'embrasse de tout cœur

JACK

X, dimanche 3 juin 1917

X — Ce 3 juin 17

Chère petite maman

— J'ai reçu hier au soir ta lettre datée du 26. Nous sommes — enfin — pour un repos assez long à l'arrière, et il fait une chaleur de serre — Je suis sous la tente dans une plaine d'herbes poussiéreuses

— Toutefois Je me porte comme le pont transbordeur et me prépare à nouveau à la permission — Je compte être à Nantes vers le 15 ou 20 de ce mois, à moins de contre-ordre. Te serait-il possible — (nous sommes à des kilomètres de tout habitant) de me faire faire une culotte de cheval en tissu *léger* kaki ? — Tu dois avoir de vieilles culottes à moi, pour les mesures — Je l'aimerais lacée et très bouffante au-dessus des genoux — de plus il est bon que l'entre-jambes et le fond soient doublés — La culotte que je porte est vraiment trop chaude — Peux-tu me commander cela avant ma permission ? —

— Ce matin les boches nous ont honorés de 7 obus de 420 — Jamais je n'avais eu l'occasion d'en voir de près — Heureusement il semble qu'ils aient pris grand soin de les placer tout autour du camp — dommage : un cheval et quelques abris (vides) démolis. Encore un spectacle que je n'oublierai pas — J'ai ramassé un éclat que, malgré son poids — j'ai l'intention d'emporter comme souvenir.

— Il fait une chaleur d'étuve sous cette tente, et des myriades de mouches m'agacent terriblement — Je m'en vais essayer d'un peu de cheval —

— Je t'embrasse bien fort

JACK

*s'affalent
de vieilles voluptés solitaires*

à André Breton, lundi 4 juin 1917

4-6-17.

Cher ami,

J'espère, dans un passage prochain — (vers le 15 ou 20) à Paris, vous y voir — J'ai écrit dans ce sens au peuple polonais au cas où la poste fallacieuse voudrait perdre une lettre — voudrez-vous me répondre si Paris vous contiendra un peu vers ce moment-là ?

Il fait bien brûlant, bien poussiéreux, et suant — mais que voulez-vous, ce doit être exprès — Les files dodelinantes des grands camions automobiles secouent la sécheresse et saupoudrant d'acide le soleil — Comme c'est drôle ! — Apollinaire — tant pis ! — des magazines glacés de girls blondes et les naseaux rasés du cheval-détective sont bien beaux... « the girl I love is on a magazine cover » — Tant pis ! tant pis ! — Et puis qu'est-ce que cela fait, puisque c'est comme ça — Tout de même du culot d'obus les lilas blancs qui suent et s'affalent de vieilles voluptés solitaires m'ennuient beaucoup — des fleuristes estivales d'asphalte où des tuyaux d'arrosage pulvérisent les endimanchements — Il fait très tiède et des personnes avec des lorgnons discutent de bourse je crois, avec des airs de ménagère — Tout de même encore ces odeurs de vieux melons râclés et d'égout m'illusionnent bien peu !... — Et puis cette jeune putain avec son linge qui pend et son odeur mouillée — ! — Une mouche ronde et verte nage dans le thé, les ailes

à plat — Eh bien tant pis — voilà tout — Well.

— Well — J'attends de vous une lettre, si vous voulez bien, cependant que le vrombissement banal des avions se gloire de touffes blanches de poudre; et que cette horrible oiseau file tout droit dans l'éblouissant, en pissant un filet de vinaigre.

Votre ami,

Jacques Tristan Hylar

P.S. : Ci-joint une lettre pour le peuple polonais dont je ne peux décidément pas retrouver l'adresse.

à Théodore Fraenkel, lundi 4 juin 1917

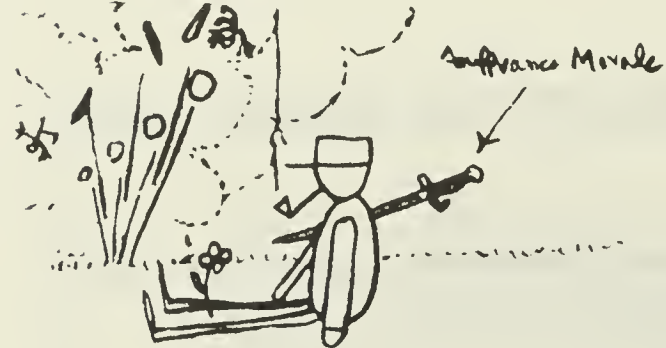
— Je reçois à l'instant votre « Journal des Praticiens » dont, collègue cher, j'ai à vous remercier — Tant pis ! — Est-ce que tous les collabos de SIC mystifient ensemble M. le Birot ? —

— Ce n'est pas fini, vous savez — et les Allemands nous ont envoyé des boulets encore ce matin, bien qu'à 12 kilos de la ligne — Je serai ennuyé de mourir si jeune neu —

Ah ! puis MERDE.

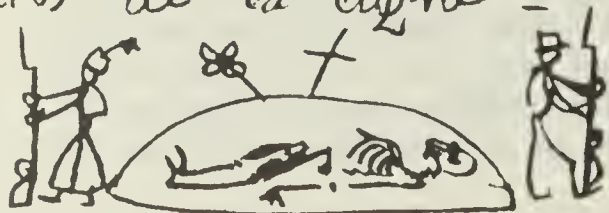
Je m'en vais avoir l'ennui de passer à Paris et de vous voir — Car j'espère y votre présence vers le 15 ou 20 de ce mois. Écrivez, si vous daignez un mot aussi pour me dire tout cela — et tâchez d'arranger un spectacle à grand effet pour que l'on tue ensemble quelques personnes et que je m'en aille — Écrivez-le au reçu de ce papier, car les papiers mettent la moyenne de 6-7 jours à m'escalader.

Vous ai-je dit avoir reçu « LES CAVES... » et « LE POÈTE » — Apollinaire — c'est quelquefois pourtant encore drôle — Il doit avoir besoin de Phynances tout de même — GIDE — Eh bien — Gide — Quel bon hasard qu'il n'ait pas vécu LE ROMANTIQUE — Quel triste Musset il eût fait je crois — il est déjà presque froid, n'est-ce pas ? — En tout cas je vous remercie — Je ne pouvais plus vraiment lire



- Je voyais à l'instant votre "Journal des Praticiens", dont, collègue cher, j'ai à vous remercier - Tant pis ! - Est-ce que tous les collabos de (SIC) mystifient ensemble mu. le Bivouac ? -

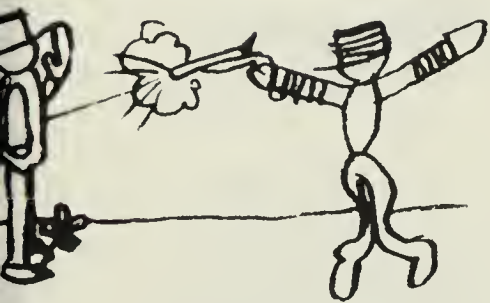
- Ce n'est pas fini, vous savez - et les Allemands nous ont envoyé des boulets encore ce matin, bien qu'à 12 kilomètres de la ligne - Je serai ennuyé



autre type de mort pour la Patrie (ACQUIS PAR L'ÉTAT)

de mourir de jeune orie -

et puis les mauvaises plaisanteries
me font fusiller quelquefois.



Pourtant je compte vous
voir - j'attends un mot ? -

Votre frère dévoué

~~Auguste Rodin~~ Hyar. |

« ALLAN MASON-DETECTIV » ou bien « L'AUBERGE DE
L'ANGE-GARDIEN » et puis les mauvaises plaisanteries me
font fusiller quelquefois —

— Pourtant je compte vous voir — j'attends un mot ? —

Votre très dévoué

Jacques Tristan Hylar

X, jeudi 14 juin 1917

X — Ce 14.6.17

Cher papa —

— J'ai reçu hier au soir ta lettre — ainsi que les deux coupures y incluses — Elles m'aideront en effet dans mon voyage et je t'en remercie beaucoup.

— Il m'est impossible de modifier mon titre de permission — originellement demandé pour Nantes — J'aurai donc à aller à la Place, à Nantes. Je ne crois en effet pas trouver de difficultés à la rendre de la sorte valable jusqu'à Royan — Mais n'y perdrai-je pas le temps du parcours Nantes-Royan ? — Cela n'a du reste qu'une importance restreinte si les moyens de communication sont assez faciles — ce qui doit, il me semble — être le cas.

— Je ne t'ai pas répondu dès hier soir à ta lettre, étant littéralement harassé de plus de quarante kilomètres à cheval, et d'autres en auto — J'ai été revoir mon ex-tranchée, celle où j'ai vu le feu la première fois, ainsi que les vestiges d'abris boches que nous avons l'habitude de reconnaître, de nuit — J'ai eu bien de la peine à m'y reconnaître, mais y ai réussi, tant bien que mal — Et j'ai eu, je l'avoue, un certain plaisir à trotter, à cheval, au grand jour, dans cette plaine que j'avais connue bouleversée, et couverte de charognes, bienvenues des mouches vertes, amoureuses de cadavre —

— Je t'écris ce mot à Royan, où je pense qu'il arrivera
presqu'avec toi — Je me précautionne toutefois d'un mot
à maman, que j'adresse à Nantes —

Je t'embrasse

JACK

P.S. — Je me décide à t'envoyer ceci à Nantes, après
réflexion —

2/5 K.O.Y.L.I

B.E.F.

*apparitions
des pantins brisables*

à André Breton, X, samedi 16 juin 1917

X. le 16-6-17.

Mon cher ami,

J'ai reçu hier au soir votre mot. Je me permets d'inclure y cette sorte de lettre une sorte de dessin. Car décidément je ne peins plus qu'à l'aide d'encre de couleur.

Ainsi que je l'annonce à M. J. Cocteau je fais du plaisir de vous voir presque bientôt. Croyant qu'on me laissera débarquer le 23 après-midi à Paris. Et de la sorte je pourrais fort bien aller voir « les Mamell de Tirésias » de Guillaume A. — sur lequel — et ceci est une autre Histoire — je maintiens cet après-midi mon jugement — Vous ai-je dit vraiment que Gide était froid ?

Troisième reprise de ce mot — ÇA COMMENCE À M'AGA-CER — Apparitions des pantins brisables qui s'enquièrent ou vous font plaisir ! — J'abats le quatrième. Well.

Avez-vous reçu, il y a bientôt un mois, il me semble, — un individu souriant, très énervant, avec des figures à l'entour qui m'ont fait bien des fois — de colère — éclater de rire un peu ? — Il avait présidé, je crois, un certain temps à mes ébats guerriers et je serai, je l'avoue, déçu d'une perte — Bien — maintenant le chicot-crayon — se raccourcit et se casse — Et il fait une chaleur pleine de mouches et d'odeurs de boîtes de conserves entr'ouvertes.

Je suis votre serviteur.

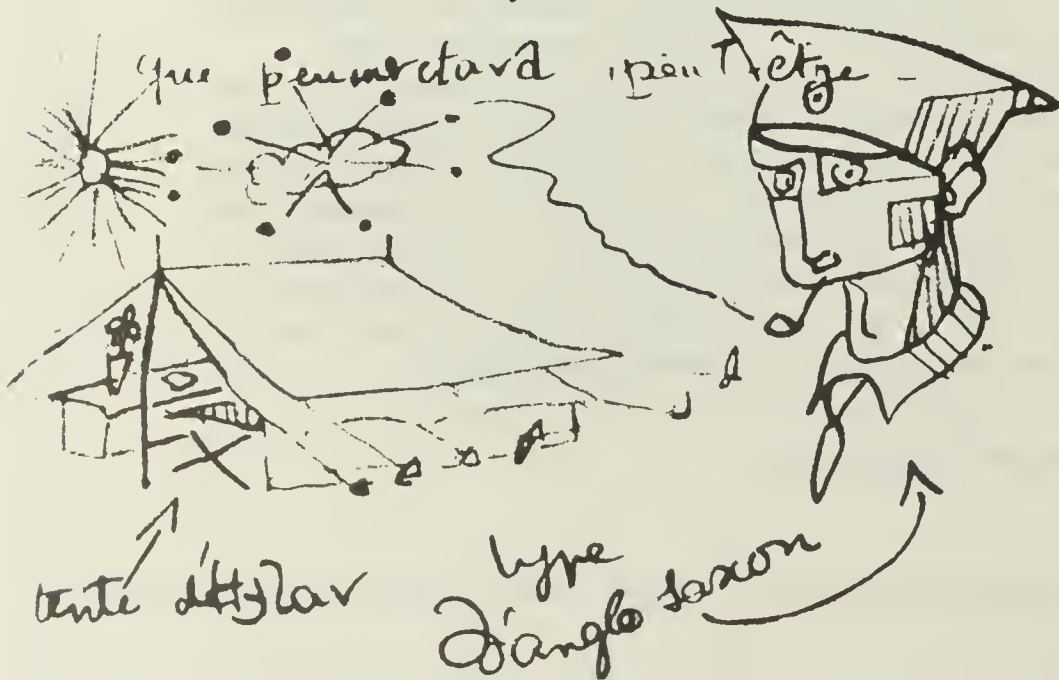
Jacques Tristan Hylar

X. 16. 6. 7



— mon ami il faut bien s'en-
fuir. Je vous répond : Vous êtes bien
gentil de me parler de rayons. Et j'espère
être à Paris - (naturellement ma per-
mission fut retardée) - pour la republi-
cation sur réaliste de Guillaume Apoll-
naire, que je soupçonne de n'être

que ~~peu~~ retardé peut-être -



Ante d'Hilar

type
d'angle saxon

à Théodore Fraenkel, X, samedi 16 juin 1917

X. 16-6-17.

Mon ami, il fait bien chaud mais je vous réponds. Vous estes bien gentil de me parer de rayons, et j'espère être à Paris — (naturellement ma permission fut retardée) — pour la représentation sur-réaliste de Guillaume Apollinaire, que je soupçonne de n'être que peu en retard, peut-être —

Est-ce que vous vous êtes payé pour 2 f de ficelle d'or, qui si joliment soutache l'uniforme, ou cela — (tout est possible après tout) — est-il un don de l'État.. Et puis quand allez-vous remettre l'ordre dans votre royaume ? — J'espère tout de même vous voir à mon passage ? — Mon Dieu, il fait chaud — Jamais je ne pourrais gagner tant de guerres !! —

— J'arriverai vraisemblablement à Paris le 23 dans l'après-midi — Voulez-vous être dans l'apéritif pour « la Rotonde », vers 6 1/2 — ? — ou bien répondez si vous pouvez au reçu de ce gâchis et indiquez-moi où, avec un peu de hasard, je pourrai rencontrer soit vous-même ou soit le poète — ou bien les deux ? mais voudrez ne pas tramer une mauvaise rencontre plaisanterie — ce serait naturellement amusant — mais voudrez-vous considérer que je reste si peu dans la ville-LUMIER ? — J'arriverai — quai d'Orsay — venant d'A... vers 4 1/2... 6 h. — le 23 après-midi.

Je vous suis dévoué.

Jacques Tristan Hylar

samedi 7 juillet 1917

— 7.7.17.

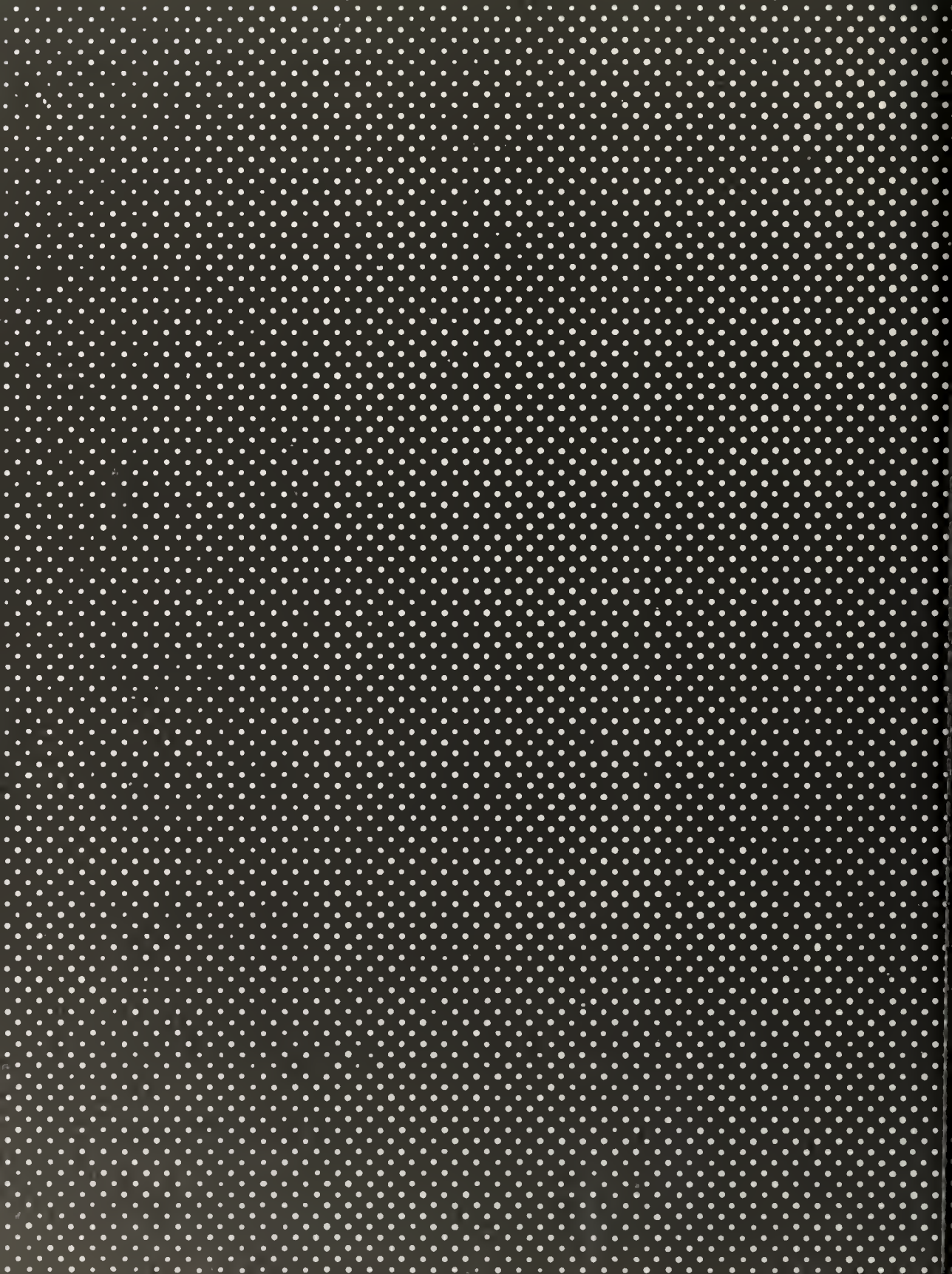
Chère maman

— Arrivé à bon port sans anicroches — sauf le voyage, très fatigant, toujours debout dans un couloir de wagon — J'ai retrouvé assez aisément mes poilus, qui sont partis hier au soir aux tranchées, où je ne les ai pas suivis, n'y ayant rien à faire. Je suis donc sous la tente, au milieu de plaines toujours les mêmes — On se croirait revenu deux ans en arrière : A nouveau une paisible guerre de tranchées — Jusques à quand ?...

— Ci-joint une photo prise à Nantes à mon passage — A quand une de chez vous ? — Il me manque aux innombrables images que j'ai seulement une de ma famille — Je ne possède qu'une Michette lugubre grimpée sur une chaise — et une petite dorée, sur un coussin, et dans une tenue indécente.

— Je m'ennuie un peu, je n'ai pas de cheval pour le moment et rien à faire — Et le Camp, mangé de mouches, de soleil, et de poussière, change de Royan. Et puis croirais-tu que j'ai déjà la hantise de l'Hiver, gluant et glacial ? Octobre est si proche — deux bons mois et nous y sommes — enfin ! —

— Avais-tu reçu une lettre — j'ai oublié de te demander





cela — contenant une vieille pièce d'archive de X... portant les « mesures à prendre contre les Anglais » et « la fondation et les règles d'un lycée à Nantes » — Je regretterais que cela fût perdu —

Je vous embrasse tous de tout cœur.

JACK



*Regt. A. P. Co. Maurice Hargens
Quaker*

de même, lui a fait une
quinzaine à l'arrière -

- Ici, depuis ce matin,
un temps d'hiver, pluie d'automne
- vent glacial, et la bave éternelle
qui change vos bottes en
bloc de glace. Aussi en ai-je
profité pour attraper un léger
rhume -

- mon colonel s'est blessé
une patte en jouant au foot-ball

dimanche 8 juillet 1917

— 8.7.17 —

Cher papa —

— Je reçois à l'instant ta lettre, où se joignent le mot et le mandat de Grand-mère — Je suis désolé d'avoir manqué Robert — mais qu'y faire ? — J'écris à tante à L'instant pour avoir l'adresse du dit, dont j'ai déploré l'échec — Bien qu'à toute chose malheur est bon, et que cela, tout de même, lui a fait une quinzaine à L'arrière —

— Ici, depuis ce matin, un temps d'hiver, pluie diluvienne — vent glacial, et la boue éternelle, qui change vos bottes en blocs de glaise. Aussi en ai-je profité pour attraper un léger rhume —

— Mon colonel s'est abîmé une patte en jouant au foot-ball et nous passons notre temps assez mélancoliquement sous une vague hutte de toile et de tôle ondulée où grésille l'averse, en écoutant Miss Phyllis Dare ou Fragson nasiller dans le gramophone; l'eau passe un peu à travers un peu partout, et c'est bien amusant ! — Enfin l'on pourrait être combien plus mal ! —

Je vous embrasse tous de tout cœur.

JACK

et nous passons notre temps assez
mélancoliquement sous une vague
hutte de toile et de tôle ondulé
ou grésille l'air, en écoutant
Miss Phyllis Dare ou Fragson
nasiller dans le gramophone; l'eau
passe un peu à travers un peu
partout, et c'est bien amusant !
Enfin l'on pourrait être combien
plus mal ! -

- Je vous embrasse tous
de tout cœur.

~~JACQUES~~

vendredi 13 juillet 1917

13.7.17

Chère maman

— Reçu — sans trop de retard — la culotte — qui me va à peu près, mais qui semble faite sans grand soin; d'ailleurs je n'y entends pas grand'chose et tu as dû l'apprécier —

— Je suis dans le même camp, sur la même plaine, tout à coup devenue brûlée de soleil. Je ne m'amuse pas intensément — mais enfin s'amuser est un peu paradoxal maintenant, bien qu'assez usuel encore pour beaucoup —

— FRITZ marmite passablement, mais loin, sur une batterie — tu sais — comme dans les journaux, aux photographies « ... Dans le fond l'on aperçoit l'éclatement d'une « marmite » allemande »

— Comme par hasard, j'ai cassé un verre de lorgnon ce matin — et suis sans rien, attendant un lorgnon que j'avais laissé à Nantes à l'aller, et qui n'est pas prêt encore au retour — Je te serais reconnaissant de m'envoyer une paire de *lunettes* (verres sphéro-cylindriques 7 dioptries 1/2) — et ne verrais pas d'objection à ce que tu ajoutes au colis un pot de moutarde Louit ou autre, dûment aromatisée — Et puis-je te rappeler l'envoi promis du « Carnet de la Semaine » ? —

— J'espère qu'à Royan vous avez une température meilleure qu'ici — où elle est, alternativement, vraiment froide, puis brûlante —

— Je vous embrasse tous de tout cœur.

JACK

à André Breton, samedi 18 août 1917

18-8-17.

Cher ami,

J'ai pensé bien souvent vous écrire depuis votre lettre du 23 de juillet — mais je n'arrivais jamais à une forme définitive d'expression — et n'y suis pas encore arrivé — Je pense après tout préférable de vous écrire au hasard d'une improvisation immédiate — sur un texte connu presque, et même un peu réfléchi. Nous verrons à produire lorsque les hasards de notre conversation nous auront amenés à une série d'axiomes adoptés en commun « umore » (prononcez : umoreu parce que, tout de même, « *humoristique* » !) votre thème de pièce m'agréée en somme. Ne croyez-vous pas peut-être bon d'introduire (je n'y tiens pas essentiellement pour le moment) — un type intermédiaire entre le douanier et votre « moderne » n° 1 — une sorte de tapir d'avant-guerre, sans allure, non entièrement débarrassé de beaucoup de superstitions diverses, bien que déjà si âpre d'égoïsme en fait — une sorte de barbare cupide et un peu émerveillé — Toutefois... Et puis, tout le TON de notre geste reste presque à décider — Je le désirerai sec, sans littérature, et surtout pas en sens d'« ART ».

D'ailleurs,

L'ART n'existe pas, sans doute — Il est donc inutile d'en chanter — pourtant ! on fait de l'art — parce que c'est

comme cela et non autrement — Well — que voulez-vous y faire ?

Donc nous n'aimons ni l'ART, ni les artistes (à bas Apollinaire) ET comme TOGRATH A RAISON D'ASSASSINER LE POÈTE ! — Toutefois puisqu'ainsi il est nécessaire de dégorger un peu d'acide ou de vieux lyrisme, que ce soit fait saccade vivement — car les locomotives vont vite.

Modernité aussi donc constante et tuée chaque nuit — Nous ignorons MALLARMÉ, sans haine — mais il est mort — Mais nous ne connaissons plus Apollinaire, ni Cocteau — Car — Nous les soupçonnons de faire de l'art trop sciemment, de rafistoler du romantisme avec du fil téléphonique et de ne pas savoir les dynamos. LES Astres encore décrochés ! — c'est ennuyeux — et puis parfois ne parlent-ils pas sérieusement ! Un homme qui croit est curieux.

MAIS PUISQUE QUELQUES-UNS SONT NÉS CABOTINS...

Eh bien — je vois deux manières de laisser couler cela — Former la sensation personnelle à l'aide d'une collision flamboyante de mots rares — pas souvent, dites — ou bien dessiner des angles, ou des carrés nets de sentiments — ceux-là au moment, naturellement — Nous laisserons l'Honnêteté logique — à charge de nous contredire — comme tout le monde.

— O DIEU ABSURDE ! — car tout est contradiction — n'est-ce pas ? — et sera umore celui qui toujours ne se laissera pas prendre à la vie cachée et sournoise et cachée de tout. — O Mon réveille-matin — yeux — et hypocrite — qui me déteste tant !... et sera umore celui qui sentira le trompe-l'œil lamentable des simili-symboles universels.

— C'est dans leur nature d'être symboliques.

— L'umore ne devrait pas produire — Mais qu'y faire ? — J'accorde un peu d'UMOUR à LAFCADIO — car il ne lit pas et ne produit qu'en expériences amusantes — comme l'assassinat — et cela sans lyrisme satanique — mon vieux Baudelaire pourri !!! Il fallait notre art sec un peu ; machinerie — rotatives à huiles puantes — vrombis — vrombis — vrombis... siffle ! — Reverdy — amusant le pohète, et ennue en proses, Max Jacob, mon vieux fumiste — PANTINS — PANTINS — PANTINS — voulez-vous des beaux pantins de bois coloriés ? — Deux yeux — flamme-morte et la rondelle de cristal d'un monocle — avec une pieuvre machine-à-écrire — J'aime mieux.

— Tout ceci vous agace beaucoup parfois — mais répondez-moi — Je repasse à Paris vers les premiers jours d'octobre peut-être pourrions-nous arranger une conférence-préface — Quel beau bruit ! — J'espère bien vous voir en tous cas.

Recevez mon meilleur souvenir.

Jacques Tristan Hylar

TRÉSOR ET POSTES AUX ARMÉES



1. Après le combat, les hommes bien employés — 2. L'arrivée des colis au front — 3. Une lettre dans la tranchée — 4. Le bureau de poste et la boîte aux lettres — 5. Les voitures de la poste — 6. Triage des lettres — 7. La lettre de Tommy — 8. Les voitures de la poste — 9. Le vaguemestre fait sa distribution — 10. Sur le front anglais, la distribution du courrier

mardi 28 août 1917

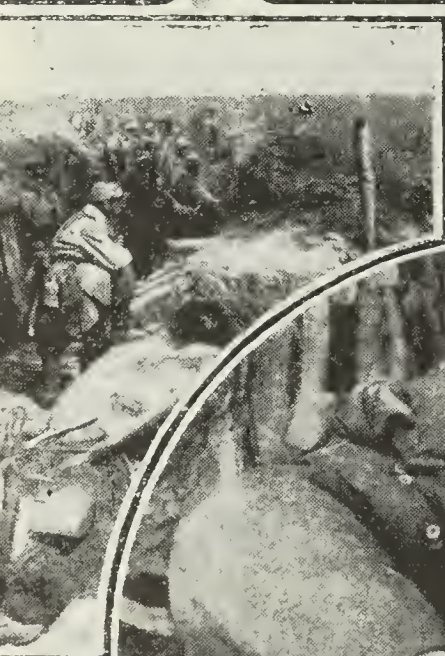
28.8.17.

Chère maman

— J'ai reçu hier la lettre de papa — auquel je répondrai plus longuement — Il fait depuis huit jours un temps épouvantable — averses d'une violence inouïe et vent. Nous n'avons pas encore bougé de place, et le secteur est calme. Toutefois les tranchées sont pleines d'eau et les tentes s'envolent — Comment les pauvres « Tommies » n'en crèvent-ils pas ? — moi-même n'ai plus un vêtement sec — J'espère que vous avez meilleur temps à Royan — Embrasse gr. mère et les gosses pour moi

JACK

P.S. J'ai reçu les C. de la S. et la Baïonnette — Merci —



mercredi 26 septembre 1917

— 26.9.17.

Cher papa,

— J'ai reçu, voilà deux jours, le « colis » de journaux et une lettre, le tout ayant pris son temps pour me parvenir

— Il est vrai que j'ai changé d'unité anglaise, étant scandaleusement oisif avec mes braves « Royal Light Inf. » — Je suis maintenant avec des « West York » avec ce qu'ils appellent un « crack Battallion » — Le colonel a l'air d'un monsieur vers la fin d'un « flag day », avec ses décorations, et se contente de quelques centaines de mille francs de rente — C'est un régulier, très strict, pas trop aimé — il est si sec et versatile ! — Le « Second in command » — et l'« Adjudant » sont un peu plus riches que lui — Et tout cela fait un Mess extravagant — Dans notre abri, en 1^{re} ligne, nous avons Médoc, S' Emilion, vieux Whisky, gibier — etc... — Ce qui n'empêche le Bataillon d'être un « crack Batt^{ln} » aussi pour les boches — Il est vrai que le colonel est un homme terrible pour les hommes.

— Le grand événement attendu pour moi est... ma permission — Je compte être à Nantes vers le 8 — peut-être avant —

— Le front est assez calme — (mon secteur est à [peu] près le même) — on prépare de bons quartiers d'Hiver — mais — je ne sais trop pourquoi — je m'attends à ce que FRITZ

nous joue le tour de l'hiver dernier = retraite sur une ligne confortable — en nous laissant dans un territoire ravagé et boueux — Ce qui ne serait pas drôle en somme si l'Hiver est aussi rigoureux que le dernier.

— Merci pour les journaux — J'espère que cette lettre ne sera pas trop longue à arriver à Nantes — Je vous embrasse tous bien fort

JACK

2/6 West York Batt^{llon}
B.E.F.

samedi 27 octobre 1917

27.10.17.

Chère maman

— Toujours au chaud dans un bon lit, avec un peu de fièvre et de mal de tête le soir — Mais je souffre surtout de l'ennui, dans une vaste tente sombre — Si le train arrive avant que je sois tout à fait bien, je serai évacué sur Rouen ou Boulogne — Je n'aimerais guère à ce que cela arrive — cela signifierait pour moi quelques jours dans un hôpital français (militaire) — et puis une nouvelle affectation, vraisemblablement américaine — vu la demande constante de l'armée Yankee — Les anglais appellent mon indisposition « French fever », chose courante pour celui qui a passé longtemps au front, spécialement l'Hiver — une sorte de revanche de la nature, en somme, généralement accompagnée de rhumatisme des jambes très douloureux — (j'en souffre heureusement peu) —

— Excuse le chiffon de papier, mais ce dernier tire à sa fin, et je ne sais pas où m'en procurer

— Je vous embrasse tous bien fort

JACK

2 bréditane - cela ne ferait pas de
maïs - (moutarde, chocolat, fromage)

Est-il possible de trouver du lait
condensé sucré (ou non) à prix raisonnables
- vlt? - cela améliorerai le "jus"
traditionnel du matin.

- Puisque j'ai abordé le chapitre
morceaux, je recevrai avec plaisir, quand
cela sera possible, un tricot, car il ne
fait pas trop chaud.

- J'ai en effet laissé volontairement
mon revolver d'ordonnance, préférant mon
automatique; d'ailleurs je me passe

Le Havre, samedi 12 janvier 1918

12.1.18.

Mission fr. Base angl.
.Havre.

— Chère petite maman,

— Je reçois à l'instant ta lettre datée de jeudi — Je me vois encore au Havre pour une ou deux semaines (au moins) — et n'ai pas idée des fonctions qui me sont réservées — Je ne sais comment passer mon temps ici, ne connaissant absolument personne, et le temps s'obstinant à être épouvantable. Papa, dans sa lettre dernière reçue en même temps que la tienne, me parle de M. Lotte — Je m'en vais essayer de m'informer dès ce soir; je ne l'ai pas fait jusqu'ici, persuadé avoir entendu dire que M. Lotte avait été affecté ailleurs voilà déjà un bon moment —

— Notre mess est très frugal (pense que nous avons 1.50 par jour pour nous nourrir — sans toucher de l'armée quoi que ce soit) — et si tu pouvais m'envoyer quelques petites choses qui puissent aider l'ordinaire — cela ne ferait pas de mal (moutarde, chocolat, fromage...) Est-il possible de trouver du lait condensé sucré (ou non) à prix raisonnable ? — Cela améliorerait le « jus » traditionnel du matin.

— Puisque j'ai abordé le chapitre envoi, je recevrais avec plaisir, quand cela sera possible, un tricot, car il ne fait pas trop chaud.

— J'ai en effet laissé volontairement mon revolver d'ordonnance, préférant mon automatique; d'ailleurs je me passe fort bien d'arme pour le moment.

— Je t'embrasse, chère maman, bien fort

JACK

X, dimanche 17 février 1918

Interprète militaire.

5th Army H.Q.

B.E.F.

— X** — 17.2 18

Chère maman

— Après de multiples pérégrinations me voici arrivé à une petite ville d'arrière front, où je suis attaché à un officier d'E.M. français, officier de liaison entre l'armée anglaise et l'armée française voisine — J'ai pas mal de travail, qui consiste surtout à faire des dessins sur des cartes destinées à l'Etat-major français — (dessins relatifs à la défense anglaise sur cette partie-ci du front) — C'est assez intéressant, mais l'ouvrage ne manque pas, et est assez absorbant.

— J'ai reçu le mandat envoyé par papa et l'en remercie — Je désespérais de le voir arriver, car je l'entendais télégraphiquement — Je suis en effet parti absolument sans ressources du Havre, et n'ai pu vivre que grâce à un camarade secourable pendant le voyage (1 jour à Rouen, 2 à Amiens, 1 jour ailleurs — tout cela par ordre et contre-ordre) — D'ailleurs j'ai été tout le temps « à sec » au Havre, n'ayant pas encore touché un sou de mon rappel de solde et de convalescence, grâce auquel j'espérais régler les petites dettes laissées derrière à mon unité — J'écirai d'ailleurs à papa à ce sujet — Il est légèrement scandaleux de vous faire attendre si longtemps de l'argent dû par

l'État, et si impatiemment attendu — et je ne suis pas le seul dans mon cas — je ne sais même pas quand on daignera payer ce que l'on me doit.

— Je suis en somme bien ici — J'ai une bonne chambre et un bon Mess — Le seul ennui consiste dans les visites de FRITZ aviateur, qui profite du temps superbe — Il nous laisse en paix depuis deux jours — mais je l'ai échappé belle le premier soir — une bombe a rasé entièrement une maison pleine d'hommes à environ trente mètres de moi. On n'est embusqué nulle part ? !

— D'ailleurs je m'ennuie assez, n'ayant pas de camarade et ce patelin (presque ruiné entièrement) n'est pas folichon.

Je vous embrasse tous bien fort

JACK

*moins de confort
et plus d'indépendance*

Conchy-les-Pots, dimanche 3 mars 1918

— Conchy-le-Pot
3.3.18.

Chère petite maman

— après de nouvelles pérégrinations, me voici arrivé dans un horrible gros village picard au nom pornographique — Mon service au Q.G. de l'armée, bien qu'intéressant, me plaisait peu, et me fatiguait trop la vie — J'aime mieux moins de confort et plus d'indépendance — Aussi je préfère mon nouveau service, qui me promène dans une douzaine de communes, qui composent mon secteur — Je suis parfaitement indépendant et serai très bien quand les beaux jours viendront — car maintenant la grand-route, en moto ou en bicyclette, n'est pas très attrayante — Il neige dru depuis deux jours et il fait un froid d'ours blanc — Les routes sont des fleuves de boue glacée; mais enfin cette vie d'aventure ne me déplaît pas —

— J'aimerais que tu m'envoies un spécimen de chaque photo, qui, peut-être, sont prêtes, et t'en remercie par avance —

— Papa me dit que Robert et Henri m'ont écrit, et c'est première nouvelle — Les lettres courent peut-être à ma suite.

— Je suppose que Nantes est toujours de même, mufle beaucoup, et faiseur de potins — J'espère surtout que tout le monde va bien à la maison.

Je t'embrasse de tout cœur.

JACK

— Interprète S.S.
Chez Mad. Pétel.
à Conchy-le-Pot.
(Oise.)

Conchy-les-Pots, vendredi 15 mars 1918

— Conchy. le 15.3.18

Chère petite maman

— Il m'arrive à l'instant une lettre de toi datée de trois semaines — mais ça fait tout de même plaisir, car il y a quelque temps que je suis isolé du monde dans ce beau patelin — J'ai une grande chambre claire et méticuleusement propre chez « m. le Curé », et il fait un soleil qui fait tant plaisir ! — Je suis dehors toute la journée à vérifier mes paroisses (j'en ai 14) — et mon travail, absolument indépendant, me plaît, bien que plutôt fatigant — (Les kilomètres défilent sous ma roue chaque jour) — Le seul ennui est que cela me coûte plus cher — (Je touche 6 f 25 par jour, mais dois me nourrir moi-même, et payer 25 f par mois de chambre) — Et souvent je dois déjeuner ou coucher dehors — Jusqu'ici toutefois j'ai joint à peu près les deux bouts —

— Je t'ai demandé dans une précédente lettre un exemplaire de chaque photo de ton grand premier et des petits derniers...

— Si tu n'as pas fait l'envoi peux-tu y joindre un petit cadre « ad hoc » ?

— Je vous écris ce mot encore à la même adresse, n'ayant pas de donnée fixe sur votre changement de palace —

Je t'embrasse de tout cœur en attendant la permission qui se rapproche (15 jours... trois semaines.. ?) — Et à ce propos mon rappel de solde arriverait singulièrement à temps — car je n'ai encore rien vu des deniers que me doit la REPUBLIQUE.

JACK

Interprète S.S.
Conchy-l-pots
(Oise)



BOULOGNE-
LA-GRASSE.

LE
CHATEAU
AVANT
LA GUERRE.

jardins et les vergers masquaient avant la guerre, était un assemblage de quartiers presque indépendants, aux rues tortueuses et pittoresques. L'église domine la principale rue ; on y accède par 34 marches ; le chœur seul en est ancien ; elle possède une Vierge en bois du ^{xiii}^e siècle.

On passe par la rue à gauche de l'église et l'on tourne à la première rue à gauche qui mène au sommet de la butte qui domine le village.

On y voit encore les fossés entourant la motte où s'élevait l'ancien château-fort ; un château moderne fortement détérioré l'a remplacé.

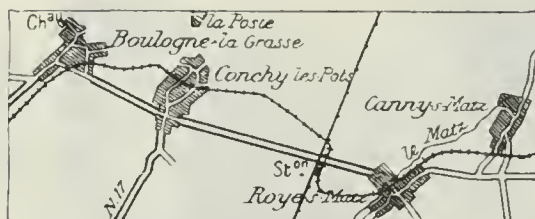
A l'extrémité de la colline, à l'ouest du village, il y eut, au début du ^{xix}^e siècle, une station télégraphique détruite par les Prussiens en 1814.

De cet endroit, on embrassera le panorama du champ de bataille de Boulogne. Boulogne, et à l'est, les villages de Conchy-les-Pots, Roye-sur-Matz et Canny-sur-Matz, furent abordés par les Allemands dès le 27 mars 1918. Ils furent défendus par une partie de la 38^e D. I., venue renforcer la



BOULOGNE-
LA-GRASSE.

LA COUR
DU
CHATEAU
EN 1918.



62^e D. I., décimée par plusieurs jours de combat ; le régiment colonial du Maroc était à l'est de Roye-sur-Matz, le 4^e mixte (zouaves et tirailleurs) à l'ouest ; un bataillon du 4^e zouaves occupait Boulogne. Ce jour-là, les Allemands

s'emparèrent de Boulogne et de Conchy, mais le lendemain 28, les Français attaquant à leur tour reprirent les deux villages. L'ennemi, qui n'avait pris pied dans Canny-sur-Matz qu'au 3^e assaut, lança des contre-attaques répétées et violentes sur Conchy, qu'il put réoccuper, et sur Boulogne, dont il ne put enlever qu'une partie. Le 29, les troupes françaises, dépassant Boulogne, revenaient aux lisières de Conchy, mais sans pouvoir enlever Canny, ni déloger les Allemands cramponnés dans la partie est de Boulogne ; dans la nuit, l'artillerie française écrasa Boulogne. Le lendemain 30, l'offensive allemande débouchant de Conchy refoula les troupes qui occupaient le massif de Boulogne.

Dans les mois qui suivirent, les Allemands organisèrent dans cette région une ligne de repli dite la « Rheinlandstellung ». Le 10 août, l'offensive de l'armée Humbert, menée par le 34^e corps, libéra tout le massif ; au soir, la ligne passait par Orvillers, Boulogne-la-Grasse, la Poste, au nord de Conchy, Conchy-les-Pots, la station de Roye-sur-Matz. Le 11, malgré les vives réactions de l'ennemi, les troupes françaises atteignirent le bois au nord de la Poste, la Cote 81 à l'est de Roye-sur-Matz, les abords de Canny. Les jours suivants, leur progression dégagait définitivement la région ; Canny fut réoccupé le 17.

*Revenir à l'église et continuer tout droit jusqu'à la première route à gauche, le G. C. 27, qui conduira à **Conchy-les-Pots** ; avant d'y arriver, on rencontrera à droite un cimetière franco-allemand. Un peu plus loin, on tourne à gauche et l'on arrive alors à une bifurcation de deux rues : celle de gauche conduit à l'église paroissiale, qui possédait un chœur carré, du XI^e siècle, et quelques*



CONCHY-LES-POTS.

Le carrefour de la route de Boulogne-la-Grasse.

jeudi 21 mars 1918

— 21.3.18.

Chère maman,

— Je reçois à l'instant une lettre de toi, me disant ton déménagement; je vois que cela semble s'être passé sans anicroches; évidemment tu seras infiniment mieux placée pour faire un tour en ville ou aller voir tante Louise, ce qui était auparavant une espèce de voyage au long cours — Je suis toujours dans mon petit trou, heureux en somme, et plein de santé — Je fais des randonnées en bicyclette et gère mes propriétés en paix — Je joue un peu au détective et mène quelquefois la « vie de château » — et quel château !! — œuvre d'un monsieur comte qui est embêté de ne savoir comment dépenser son argent — Le coup d'œil vaut le voyage — C'est une façon de construction hérissée burg-du-Rhin-Renaissance-médiéval-Primitif en béton armé, aggloméré, et poutres de fer — Je n'ai pu trouver de photo en donnant une idée exacte — Toutefois les postales ci-jointes t'en donneront une représentation approximative — Et l'intérieur ! — Mais je renonce à décrire — Il faut voir les fresques Arabo-primitives...

— J'ai reçu par la même lettre les photos — Merci — Si tu veux m'envoyer un cadre, je préférerais — Tu sais le nombre de choses que j'ai à traîner en revenant de permission — Cette dernière se rapproche d'ailleurs — et je compte voir Nantes d'ici trois semaines environ. J'embrasse la petite famille de tout cœur.

JACK



UN COIN DES RUINES DE CONCHY-LES-POTS.

autres parties des ^{xii}e et ^{xv}e siècles, mais aujourd'hui ne présente plus qu'un amas de décombres avec quelques pans de murs encore debout. *La rue de droite mène le touriste à la chapelle Saint-Nicaise qui se trouve aussitôt après la voie du chemin de fer d'intérêt local* ; elle avait des vitraux du ^{xv}e ou du ^{xvi}e siècle, représentant l'histoire de saint Nicaise, qui ont été enlevés et mis en sûreté.

On revient alors à l'entrée du village d'où l'on pourra pousser à gauche par le G. C. 27 jusqu'à **Roye-sur-Matz** qui avait une église en partie du ^{xii}e siècle (M. H.). Le portail, la nef, le transept nord, et le clocher n'avaient pas été remaniés, comme le reste de l'édifice, aux ^{xvi}e et ^{xvii}e siècles, et s'étaient remarquablement conservés. L'église, qui, avant les offensives de 1918, était restée trois ans sur la ligne de feu, fut très endommagée de 1914 à 1917. Elle a été entièrement détruite en 1918 ; quelques pans de mur du chevet seuls subsistent.



L'ÉGLISE DE ROYE-SUR-MATZ.

d'Etaples
— *que de souvenirs pénibles !*

mardi 2 avril 1918

— Le 2.4.18. —

Cher papa —

— Je t'écris d'une petite ville où je suis actuellement au repos avec plusieurs collègues — Je suis à peu près bien chez un brave curé (décidément je suis voué à être logé chez ces messieurs), et compte être ici une quinzaine — Bien que le Dieu seul de la Guerre sache ce qui peut m'arriver...

— En attendant je suis nu comme l'enfant qui vient de naître, n'ayant sauvé que mon revolver (naturellement) mon sac de couchage et une chemise — Je te demanderai donc si cela est possible, de m'envoyer un peu d'argent sur mes quatre sous — Il me faudrait au moins 60 fs, de quoi acheter un peu de linge, et d'avoir un peu d'argent sur moi — (car il faut que nous pourvoyions à nos besoins — et je n'ai toujours rien touché de mon rappel de solde) — Si tu peux m'envoyer cela dès le reçu de ce mot, j'en serai reconnaissant, car cela m'est assez urgent —

— Je suppose que tu as reçu ma lettre datée d'Etaples — que de souvenirs pénibles ! — Mais pour le moment je ne veux que me reposer sans penser à rien pendant un instant —

— Quant à ma permission, elle se trouve singulièrement reculée par suite des circonstances — Je compte toutefois

l'obtenir quand j'aurai reçu un nouveau service, d'ici 2 ou 3 semaines — D'ailleurs je vous tiendrai au courant — Ma petite blessure va mieux — Je boiteille encore un peu mais cela sera fini d'ici une huitaine —

— J'espère que toute la petite famille va bien — Je vous embrasse tous de tout cœur

JACK

Care of — G.H.Q. french Mission
Secteur Post. 2.

3 (mai ou août) 1918

3 [mai ou août] 18

Chère petite maman

— J'ai reçu voici deux jours une lettre de toi du 20. J'ai joint voici huit jours une brigade assez fameuse, où je suis aussi bien que possible — Inutile de dire que cela chauffe pas mal — mais c'est pour cette fois la fin j'espère et FRITZ a manqué son coup — pas de beaucoup — mais enfin *manqué* —

— J'ai rencontré une vieille connaissance de Hanoï : m. de S' André, qui m'a appris que j'avais droit à un petit échantillon en tissu de plus (la + de guerre si rare !) — dont j'attendais depuis un moment la communication — Je n'ai d'ailleurs pas été décoré encore officiellement — pas plus que de la militaire anglaise — Dont je pourrais me faire décorer par H.M. le Roi à son prochain « Coronation Day »

— On parle vaguement de permissions — ce dont je doute, le pourcentage (3 %) permettant seulement à 0,43 % (! !) de notre effectif d'interprètes de Liaison de partir. Toutefois j'aimerais que tu m'envoies *par retour de courrier* un certain certificat montrant que j'ai qq'un qui m'attend à Nantes pour me loger — (je n'ai jamais entendu parler de cela encore — mais cela ne doit coûter qu'une visite au commissaire de police du quartier).



James-Samuel Vaché et son épouse Marie-Alexandrine en compagnie de leur fils Jacques en Indochine vers 1905

— Je me porte très bien, malgré le temps affreux — mais je commence à en avoir assez.

Je vous embrasse tous affectueusement.

JACK

Liaison Interp. 157th Inf. Brigade H.Q B.E.F.







j'objecte à être tué en temps de guerre

à André Breton, jeudi 9 mai 1918

9.5.18.

Cher ami,

— C'est vrai que — d'après calendrier — il y a longtemps que je ne vous ai donné signe de vie — Je comprends mal le Temps, tout compte fait — J'ai souvent pensé à vous — un des très rares — qui voulez me tolérer (Je vous soupçonne d'ailleurs, un peu, de mystification) — *Merci*.

— Mes pérégrinations, multiples — J'ai conscience, vaguement d'emmagasiner toutes sortes de choses — ou de pourrir un peu.

QUE VA-T-IL SORTIR DE LÀ, BON DIEU.

— Je peux plus être épicier pour l'instant — l'essai fut sans succès heureux. J'ai essayé autre chose — (ai-je essayé ? — ou m'a-t-on essayé à...) — Je ne peux guère écrire cela maintenant — On s'amuse comme l'on peut — Voilà.

Décidément je suis très loin d'une foule de gens littéraires — même de Rimbaud, je crains, cher ami — L'ART EST UNE SOTTISE — Presque rien n'est une sottise — l'art doit être une chose drôle et un peu assommante — c'est tout — Max Jacob — très rarement — pourrait être UMOREU — mais, voilà, n'est-ce-pas, il a fini par se prendre au sérieux lui-même, ce qui est une curieuse intoxication — Et puis

— produire ? — « viser si consciencieusement pour rater son but » — naturellement, l'ironie écrite n'est pas supportable — mais naturellement vous savez bien aussi que l'Vmour n'est pas l'ironie, naturellement — Comme cela — que voulez-vous, c'est comme cela, et non autrement — Que tout est amusant — très amusant, c'est un fait — comme tout est amusant ! — (et si l'on se tuait aussi, au lieu de s'en aller ?)

— *Soifs de l'Ouest* — Je me suis frotté les mains l'une contre l'autre à plusieurs passages — peut-être — mieux encore un peu plus court ? — *André Derain* naturellement — Je ne comprends pas... « le premier-né c'est l'ange » — C'est d'ailleurs au point — beaucoup plus au point qu'un certain nombre de choses montrées vers l'Hôpital de Nantes.

Votre critique synthétique est bien attachante — bien dangereuse d'ailleurs; Max Jacob, Gris, m'échappent un peu.

— Excusez — mon cher Breton, le manque de mise au point de tout ceci. Je suis assez mal portant, vis dans un trou perdu entre des chicots d'arbres calcinés et, périodiquement une sorte d'obus se traîne, parabolique, et tousse — J'existe avec un officier américain qui apprend la guerre, mâche de la « gum » et m'amuse parfois — Je l'ai échappé d'assez peu — à cette dernière retraite — Mais j'objecte à être tué en temps de guerre — Je passe la plus grande partie de mes journées à me promener à des endroits indus, d'où je vois les beaux éclatements — et quand je suis à l'arrière, souvent, dans la maison publique, où j'aime à prendre mes repas — C'est assez lamentable — mais qu'y faire ?

— Non — merci — cher ami, beaucoup — Je n'ai rien au point pour le moment — NORD-SUD prendrait-il qqe chose sur ce triste Apollinaire ? — auquel je ne conteste pas un certain talent — et qui eut réussi je crois — qqe chose — mais il n'a que pas mal de talent — Il fait de bien bonnes « narrations » (vous rappelez-vous le collègue ?) — parfois.

Et T.F. ? remerciez-le, quand vous écrirez — de ses nombreuses lettres, si pleines d'observations amusantes et de bon sens — Well.

Votre ami.

Jacques Tristan Hylar

LA BAIONNETTE

DEPART



(Dessin de Ch. Genty.)

— Au revoir, vieux, ne te fais pas écraser...

TRAINS DE GUERRE

DESSINS DE : GENTY, FOURNIER, LEROY, VILLA, MARS TRICK, HARLEY, ORDNEI
KERN, FALKÉ, etc.

TEXTES DE : GUILLAUME APOLLINAIRE et MAC ORLAN.

Copyright 1918, by L'Édition Française Illustrée, Paris.

à Théodore Fraenkel, lundi 12 août 1918

12.8.18.

Cher ami,

— J'aurai voulu répondre à votre lointaine missive par une visite ; mais, naturellement, vous en profitez pour partir — Je suis presque toujours en prison pour le moment, c'est, pour l'Été, plus frais — j'ai pourtant bien des assassinats amusants à vous conter — Mais voilà...

— Je rêve de bonnes Excentricités bien senties, ou de quelque bonne fourberie drôle qui fasse beaucoup de morts, le tout en costume moulé très clair, sport, voyez-moi les beaux souliers découverts grenat ?

— Mais je dois me laisser faire — Je suis en consigne ici — dans l'attente de quelles nouvelles aventures ? — Pourvu qu'ils ne me tuent pas pendant qu'ils me tiennent ?... pauvres gens...

— J'espère que ce document vous parviendra lors que vous serez encore vivant, et sans doute fort occupé à couper des membres avec une scie, selon la tradition, et armé d'un tablier blafard où se marque une main huilée de sang frais.

— Je me porte, me semble-t-il bien, malgré que j'y entende peu de chose — mais ne crache — merci — ni ne tousse !

Jacques Tristan Hylar

TRAINS DE GUERRE

Je viens de recevoir la lettre suivante portant la date du 1^{er} juillet 1918 :

« Cher Maître,

« Connaissant à quel point vous intéressent les singularités de la vie et des mœurs, nous avons cru qu'il ne vous serait pas indifférent de connaître à quels excès les progrès de la science ont pu amener un simple train de chemin fer.

« Notez qu'appartenant, sinon à la classe aisée, du moins à la petite bourgeoisie de mon pays et, n'ayant pu, à cause de quelques infirmités réelles mais non apparentes, obtenir l'honneur de servir aux armées, je me suis fait durant la guerre une place enviable dans l'épicerie. Ce commerce, vous le savez, va aussi bien, sinon mieux, que beaucoup d'autres et je gagnais sinon tout ce que je désirais, du moins plus que je n'aurais osé l'espérer. Mais, pour que le contraste entre ma fortune passée et ma situation présente vous paraisse frappant, je veux vous donner d'une façon approximative le chiffre de mes bénéfices. Il est de dix mille francs par jour, une misère si j'en crois certains « nouveaux riches » qui sont à cette heure mes compagnons d'infortune

♦ ♦

« L'an dernier, jugeant que mes efforts et mes gains me donnaient droit à des vacances, je voulus prendre le train pour les passer en villégiature. Les formalités d'exception aujourd'hui en usage une fois remplies, je m'embarquai avec mon épouse et mes quatre enfants. Nous n'étions pas, nous ne sommes pas au bout de nos peines.

« Le train se mit en marche. Tout allait bien, mais, après avoir dépassé Laroche, le chef de train pénétra d'un compartiment. Je tirai mes billets. Mais ce fonctionnaire sourit en disant :

« — Laissez donc ! Puis, il nous montra une grosse bobine d'une sorte de fil électrique, ajoutant :

« — Je viens pour une expérience. »

Et il continua en ces termes :

« Le mécanicien qui dirige ce train n'est pas ce que vous, vain peuple, pouvez penser. C'est un riche savant qui a eu l'idée d'utiliser la chaleur humaine comme force motrice. A Paris, il a acheté à prix d'or le mécanicien de la compagnie et celui-ci lui a cédé sa place. Quant à ce qui me concerne, il a royalement récompensé d'avance les faibles services que je suis appelé à lui rendre et ses promesses, garanties par un traité en bonne et due forme, sont si engageantes que je lui suis dévoué corps et âme. Il ne reste plus à obtenir que le consentement des voyageurs. Et je suis certain que vous ne déclinez pas l'honneur de vous associer à une expérience si nouvelle et dont l'humanité entière profitera. Cette chaleur, cette force que vos corps dégagent sans cesse était perdue. Le savant mécanicien qui nous mène prétend l'utiliser. Pendant le long arrêt de Laroche, il a adapté à la locomotive un petit dispositif auquel vous aurez l'obligeance de vous relier par ce fil que vous vous passerez tout bonnement autour du cou. Et, sans que vous en soyez le moins du monde

incommodé, pas plus que d'une petite chaîne que vous porteriez au cou, vous participerez à la traction.

« La chose nous parut plaisante et utile. Nous crûmes entrevoir l'aurore d'un progrès nouveau pour l'humanité et nous nous mîmes au cou le lacet fatal qui enchaîne désormais notre destinée. »

♦ ♦

« Le train continua sa course et nous pensions que le savant bizarre et ingénieux qui nous utilisait nous conduirait à destination. C'était, je m'en souviens, le 26 août 1917 et je pensais être rentré à Paris vers la fin de septembre. Mais j'étais loin du compte, car depuis cette date le savant inconnu, décidé à conduire son expérience jusqu'à ses extrêmes limites et sans souci de notre dignité, ne nous a pas rendu la liberté. Bien plus, nous sommes prévenus que, si l'un de nous faisait mine de couper le fil qui nous retient, le train tout entier sauterait.

« Loin de nous conduire à destination, le mécanicien inconnu n'a plus arrêté la marche de sa locomotive.

« Les agents à sa solde nous nourrissent avec des conserves dont il y a, paraît-il, plusieurs fourgons pleins, et la chère, j'en ai vu, ne me convient qu'à moitié.

« Au demeurant, nous sommes bien traités. L'hygiène ne laisse rien à désirer et, sans enlever notre collier d'esclavage, nous pouvons à loisir, chaque matin, vaquer aux soins de la toilette avec l'eau de pluie soigneusement recueillie au moyen de condensateurs.

« Pendant ce temps, la guerre continue-t-elle ? Nous

n'en savons rien. Et notre train croisant parfois des trains de soldats, nous supposons qu'elle n'a point cessé. D'après les paysages que nous apercevons par les portières, il nous paraît que nous avons parcouru déjà plusieurs contrées d'Europe : La France, la Suisse, l'Italie, l'Espagne même, et si grande est la prudence et l'habileté de notre machiavélique mécanicien que les autorités n'ont jamais songé à entraver un seul instant la marche de notre train.

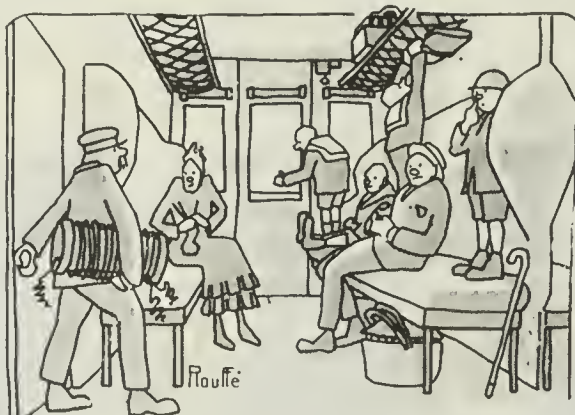
« Bref, il nous semble vivre dans une tranchée en mouvement, c'est pourquoi nous avons baptisé du nom de train de guerre notre habitacle instable.

« Il y a quelques jours, j'ai demandé au chef de train qui venait présider à notre repas quand notre supplice prendrait fin. Il m'a répondu que nous avions encore des provisions pour plus de deux ans. Et, prenant les précautions infinies, j'ai pu rédiger cette lettre et je me propose de la jeter par la portière en passant dans une grande gare. Dieu veuille qu'elle vous parvienne.

« Au nom de tous les voyageurs du « train de guerre » je vous prie de signaler aux autorités notre situation lamentable, etc., etc. »

La lettre se termine par les formules d'usage... J'ai pensé que le plus simple était de la publier. Nul doute qu'ayant connaissance de cette sinistre plaisanterie scientifique, le gouvernement y mette un terme : il est temps.

GUILAUME APOLLINAIRE.



les émissaires du Cardinal de Richelieu

à Louis Aragon, juillet-août 1918

Cher ami et Mystificateur,

Je reçois à l'instant votre missive, datée 9 juillet — et vos poèmes. Je suis en prison, naturellement et peu apte cependant à exprimer des choses visibles sur votre œuvre : voulez-vous m'en excuser ?

Je me contente de vivre béatement à la manière des appareils photographiques 13x18 — C'est une façon comme une autre d'attendre la fin. Je prends des forces et me réserve pour des choses futures. Quel beau pêle-mêle, voyez-vous, sera ces à-venir et comme l'on pourra tuer du monde !!!... J'expérimente aussi pour ne pas en perdre la coutume, n'est-ce-pas ? — mais dois garder mes jubilations intimes, car les émissaires du Cardinal de Richelieu...

J'avais bien dit que ce pauvre G. Apollinaire écrivait, vers la fin, dans la « Bayonnette » — encore un qui ne s'est pas « pendu à l'espagnolette de la fenêtre » mais il était déjà lieutenant trépané, n'est-ce pas, et on le décora — Well.

On lui laissera peut-être le titre de précurseur — nous ne nous y opposons pas.

Il y a surtout des mouches plein le soleil, et des gamelles douteuses bourdonnantes — il me faudrait des bons complets de serpillère vert d'eau, un gilet blanc de barman

— et ces femmes à la dissolvante odeur de linge sale
parfumé...

Et vous, cher ami ?

Jacques Tristan Hylar

je n'ai jamais eu l'intention de reculer

mardi 3 septembre 1918

3.9.18.

Cher papa,

— J'ai reçu voici déjà plusieurs jours ton mandat télégraphique, bien qu'avec un certain retard, l'adresse ayant été considérée incomplète. Il m'a servi à régler une partie des comptes-courants que j'avais dans l'armée Anglaise (Mess, canteen, ordonnances) que l'usage était de régler au mois, et que ma brusque cessation de paye m'a empêché de régler avant mon départ. Ces frais étaient les temps derniers plus élevés, du fait de ma nomination à une Brigade, qui devait me rapporter à brève échéance un galon, et une solde beaucoup plus élevée (20 f par jour — interprète stagiaire) —

— J'ai voulu éviter autant que possible de m'adresser à toi pour la question finance (d'ailleurs mes qqes sous n'y résisteraient pas longtemps) — et ce n'était pas com-
mode —

— Depuis mon départ de l'armée Britannique je n'ai plus même les cinq sous du Juif errant — Mais je n'ai jamais eu l'intention de reculer devant les conséquences de mes actes, et c'est une des raisons pour lesquelles je ne t'ai pas écrit pour t'ennuyer de mes affaires, alors que j'avais tort; Et puis ma conduite semble tellement contradictoire avec mon caractère réel que je suis absolument à court de mots



Robert Guibal

pour essayer de l'expliquer — Je te demande de ne pas croire aux apparences — J'ai beaucoup plus d'affection pour chère maman et toi que tu ne peux croire — Mais — que veux-tu, la guerre, qui ne m'a pas fait, tu en conviendras, une jeunesse très gaie, ne m'empêche pas d'avoir mon âge, et j'achète mon expérience — Jusqu'ici je n'estime pas encore l'avoir payée trop cher.

— Me voici donc vaguemestre au Q.G. d'une armée; J'ai, à certains points de vue, meilleure place que celle que je quitte — , à l'abri, et encore très confortable. Elle est seulement bien moins intéressante; j'espère repasser à brève échéance dans l'Armée américaine, service de liaison, sinon j'ai bien envie de demander à être service armé, et à me débrouiller à rejoindre Robert au III^e, ou à joindre les chars d'assaut — Bien que l'Hiver prochain me donne à réfléchir — tu me diras ce que tu en penses ? —

— Au point de vue pécuniaire, serait-ce trop te demander que de m'envoyer les qqes sommes dépensées sur ce que m'avait laissé grand'papa, que je sache où j'en suis — Nous sommes ici — secrétaire et agents de liaison, en popote, qui revient à peu près à 0.75 à 1 f par jour — Est-ce que la somme de 50 f par mois te semble possible ? — Si cela te semble suffisant, j'aimerais recevoir un mandat dans une lettre prochaine, car je suis, je le répète, sans un sou vaillant; si même cela ne dérange pas tes comptes, et pour en finir, augmente ce 1^{er} mandat pour mes frais de mois de 40 fs, que je finisse de régler l'armée anglaise. En tout cas pense que je ne te demande pas cela à la légère — car, après tout, c'est mon intérêt d'être économe —

— J'écirai une lettre à maman aussitôt arrivé... car nous sommes en plein changement de secteur, et de ce fait j'ai assez peu de temps à moi.

Je vous embrasse tous de tout cœur

JAK

vaguemestre
Direction du service des Routes
S.P. 178

- 17. 10. 18

Chère maman -

Arrivé à bon port, enfin, après
fatigue : comme cette permission fut
courte ! - J'ai repris à Paris les
affaires que j'y avais laissées, en
bon état : toutefois mon pytolet auto-
matique a dû para, laissant sa
gaine vide.

- Je suis arrivé par pluie, natu-
- rellement - la gare n'est guère qu'à

cinq kilomètres de la petite ville
où je suis rouage d'un service,
et le spectacle devait être amusant
de ce monsieur, écrasé d'un ballot
énorme, clapotant dans la boue
grasse, vers minuit.

— Nous sommes maintenant
loin, très loin du front, surtout après
les nouvelles assez épatantes, que
sans doute vous aurez lu depuis
un moment dans le gazette lorsque
ce mot vous parviendra, mais dont

il est plus prudent de ne pas camper ici.

- Nous nous attendons d'ailleurs

à avancer d'un jour à l'autre -

Mais quelles inondations, quelle

Mer de boue liquide ! --- Heureuse-

-ment il ne fait pas trop froid.

- Un transit formidable -

camions - voitures - ambulance, tracteurs

évitant la foule d'où je t'écris, et

éclabousse tout : passants, vitres,

, largement, de cette horriblement

meuble glacé. Mais je crois bien

que la fin de tout cela approche -

- Je me porte comme

un nouveau riche, et ne déasse,
depuis mon arrivée, d'avoir une
faim ugolesque - Malheureusement
nous touchons des petites routes où
pain compact, friable, gris, pesant
à l'estomac comme un pavé.

- Je t'embrasse bien fort ainsi
que les gogolles et papa.

—) A(A' —

jeudi 17 octobre 1918

— 17.10. [1918]

Chère maman

Arrivé à bon port, enfin, assez fatigué : comme cette permission fut courte ! — J'ai repris à Paris les affaires que j'y avais laissées, en bon état : toutefois mon pistolet automatique a disparu, laissant sa gaine vide.

— Je suis arrivé par pluie, naturellement — La gare n'est guère qu'à cinq kilomètres de la petite ville où je suis rouage d'un service, et le spectacle devait être amusant de ce monsieur, écrasé d'un ballot énorme, clapotant dans la boue grasse, vers minuit.

— Nous sommes maintenant, loin, très loin du front, surtout depuis les nouvelles assez épatantes, que sans doute vous aurez lues depuis un moment dans les gazettes lorsque ce mot vous parviendra, mais dont il est plus prudent de ne pas causer ici. — Nous nous attendons d'ailleurs à avancer d'un jour à l'autre — Mais quelles inondations, quelle Mer de boue liquide !... Heureusement il ne fait pas trop froid.

— Un transit formidable — camions — voitures — ambulance, tracteurs ébranle la pièce d'où je t'écris, et éclabousse tout, passants, vitres, largement, de cette horrible mélasse glacée. Mais je crois bien que la fin de tout cela approche —

— Je me porte comme un nouveau riche, et ne décesse, depuis mon arrivée, d'avoir une faim ugolesque — Malheureusement nous touchons des petites boules de pain compact, friable, gris, pesant à l'estomac comme un pavé.

— Je t'embrasse bien fort ainsi que les gogosses et papa.

JACK

*peu le moment
de se faire sottement supprimer*

vendredi 1^{er} novembre 1918

1.11.18

Cher papa.

— J'ai reçu hier soir la carte de maman; j'espère bien que son rhume ne sera rien, et que cette lettre même la trouvera entièrement rétablie; toutefois il ne faut pas jouer maintenant avec une minuscule bronchite. Un des hommes nouvellement arrivé au service est parti hier au soir avec 40,5 de fièvre.

— Maman m'écrit que Robert a le bon « filon » — 3 mois au moins tranquille : combien de temps croyez-vous donc que « cette bonne guerre » va encore durer ? — Les boches décollent de par ici, et tout le monde ici compte bien ne plus se battre d'ici un mois — Quel semble être l'état d'esprit à l'Intérieur ? — Je crois que tout ne rentrera pas dans l'ordre aisément ?

— Ici, le calme — Au moins pendant le jour, car la nuit les avions rôdent encore, et, bien qu'il y ait plus de bruit que de mal, c'est, à la longue, énervant. Et puis on ne peut s'empêcher de penser que c'est peu le moment de se faire sottement supprimer.

— Un froid de par ici, peu vif, mais de cave, qui s'insinue et vous tient les extrémités glacées, même au « lit » — Mais on ne pense plus guère qu'à la fin, tant espérée et qui

paraissait, avec le temps, si loin, et quasi impossible. —
Quel « ouf » — ce sera !. — une belle partie d'ailleurs. —

— Les vivres remboursables seront payés par notre popote
demain ou après-demain, Je te serais donc reconnaissant
de m'envoyer (— Je n'ai à payer qu'une quinzaine, soit 16
ou 17 fs) — un mandat de 20 ou 25.

— Je vous embrasse tous affectueusement.

JACK

Direct. Services des Routes
de l'armée
S.P. 178.

mercredi 13 novembre 1918

13.11.18.

Cher papa —

— J'ai reçu voici déjà 2 jours ta lettre — et le mandat, dont je te remercie : je ne souffre pas trop de ma maladie d'ailleurs. — . Ouf ! Il me semble que voilà l'onomatopée qui traduit le mieux le sentiment d'une foule de gens sur l'armistice — et le mien. J'aurais toutefois cru le vieux Kaiser plus beau joueur vers la fin de la partie — J'ai réfléchi sur la question de mon retour dans mon ancien poste — Tu me fais remarquer que cela pourrait servir pour la reprise économique (ironie des mots !) de ma vie d'après-guerre — Personnellement je crois inutile de faire des démarches à cette heure-ci; toutefois je suis naturellement prêt à faire ce que tu me conseilles là-dessus; en quoi aurais-je un réel avantage à ce changement ? — J'espère être rendu libre d'ici un trimestre ? —

— Nous sommes en plein changement — — .. nous attendant à poursuivre notre route vers la ville native de M^{lle} Beulemans — Raconte-moi la tête de ces bons Nantais lorsque l'on a su que tout — enfin — était fini ? — Je vous embrasse tous de tout cœur

JACK





des gens qui se hâtent, avec des bizarres
mouvements décomposés - William, R. G.
Eddie, qui a seize ans, des milliards
à négros livrés, de si beaux cheveux
blancs cendre, et un monstre d'écorce.
Il se mariera

Je serai aussi trappeur, ou voleur,
ou chercheur, ou chasseur, ou mineur, ou
sondeur. Bar de l'Arizona (Whisky.
- Gin and mixed ?), et belles forêts explo-
tables, et vous savez ces balles entortillées de
cheval à pistolet mitrailleur, avec élan
bar rasé, et de si belles mains à
couteau. Tout ça finira par un incendie
je vous dir, ou dans un salon, riche
faite. - Well -

- Comment vas-tu faire,
pauvre ami, pour supporter ces aller-

à André Breton, jeudi 14 novembre 1918

14.11.18.

Bien cher ami,

— Dans quel affalement me trouva votre lettre ! — Je suis vide d'idées, et peu sonore, plus que jamais sans doute enregistreur inconscient de beaucoup de choses, en bloc — Quelle cristallisation ?... je sortirai de la guerre doucement gâteaux, peut-être bien, à la manière de ces splendides idiots de village (et je le souhaite)... ou bien... ou bien... quel film je jouerai ! — Avec des automobiles folles, savez-vous bien, des ponts qui cèdent, et des mains majuscules qui rampent sur l'écran vers quel document !... Inutile et inappréciable ! — Avec des colloques si tragiques, en habit de soirée, derrière le palmier qui écoute ! — Et puis Charlie, naturellement, qui rictusse, les prunelles paisibles. Le Policeman qui est oublié dans la malle !!!

— Téléphone, bras de chemise, avec des gens qui se hâtent, avec ces bizarres mouvements décomposés — William R.G. Eddie, qui a seize ans, des milliards à nègres-livrées, de si beaux cheveux blancs cendre, et un monocle d'écaille. Il se mariera.

Je serai aussi trappeur, ou voleur, ou chercheur, ou chasseur, ou mineur, ou sondeur — Bar de l'Arizona (Whisky — Gin and mixed ?), et belles forêts exploitables, et vous savez ces belles culottes de cheval à pistolet-mitrailleuse,

avec étant bien rasé, et de si belles mains à solitaire. Tout ça finira par un incendie, je vous dis, ou dans un salon, richesse faite — Well.

— Comment vais-je faire, pauvre ami, pour supporter ces derniers mois d'uniforme ? — (on m'a affirmé que la guerre était terminée) — Je suis on ne peut plus à bout... et puis ILS se méfient... ILS se doutent de quelque chose — Pourvu qu'ILS ne me décervèlent pas pendant qu'ILS m'ont en leur pouvoir ?

— J'ai lu l'article (dans Film) sur le cinéma, par L.A., avec autant de plaisir que je puis, pour le moment. Il y aura des choses assez amusantes à faire, lorsque déchaîné en liberté

ET

GARE !

— Voudrez-vous m'écrire ?

Votre bon ami

Harry James.

mardi 19 novembre 1918

19.11.18

Petite maman,

— Je reçois à l'instant ton gilet-chandail, merci beaucoup, tu sais, il me va très bien et tombe on ne peut mieux, car le froid est intense — Nous sommes en voyage d'agrément, repartant demain, par étapes, vers la BOCHIE; on doit être toujours en casque et revolver. On a tellement bien les Boches qu'ils ne veulent plus fiche leur camp — Ils embrassent les belges et mettent leurs officiers par la fenêtre — A quand le costume civil ? —

Je vous embrasse tous bien fort

JACK

il faut payer pour tout : 1 kg de beurre 20^{fr} - la viande 25^{fr}. Ce
kg. - Les cigarettes 1^{fr} 50 les 10^{fr}! - et, pour avoir en
la fantaisie de manger quelques gâteaux - qu'on n'a pas vu depuis 20
ans à une soirée. -
- français - j'ai eu -
la désagréable surprise -
de m'entendre -
de demander 1^{fr} par
petit gâteau! -
- j'ai été content
d'apprendre que mon
- mon est bien remis
de cette bronchite
et que, de la sorte,
je n'ai pas échappé
à la terrible grippe
de vous embarasse
à tous bien fort
J. D. K.
P-S. Je fais la miche saari

jeudi 28 novembre 1918

28.11.18.

Mon cher papa,

— Je reçois à l'instant ta lettre datée 23. Je m'ennuie en effet comme je ne l'ai guère fait depuis le début de la guerre — toutefois c'est un fait bien connu des sportifs que le dernier effort est toujours le plus « strenuous » — Je ne prends nullement en ironie l'après-guerre, crois le bien — et je réalise très bien que l'argent, actuellement, est une denrée plus que jamais indispensable — Toutefois il me semble qu'un homme jeune, sortant de la guerre assez résolu, *devra* trouver un emploi à son activité —

— Ma connaissance de la langue anglaise — (et aussi un peu de la façon de faire britannique), ainsi que les relations très diverses que j'ai eu l'occasion de me faire aideront, j'espère, à mes débuts dans un monde assez difficile. Mais en cela, plus qu'en tout autre matière, il faut « attendre et voir » — comme disent les anglais — ce que, pour le moment, je suis dans l'impossibilité de faire ; D'autre part, il m'est difficile de prévoir comment le problème se posera à moi, alors que des gens beaucoup plus autorisés que moi se demandent encore quelles en seront les conditions — Et, sans me dissimuler bien des difficultés à venir, et bien des à-coups, je ne peux m'empêcher d'avoir une certaine confiance — indispensable d'ailleurs — en moi-même alors que je connais des hommes de mon âge, démobilisés,

sans plus de ressources — (moins — souvent), que moi, et qui ont réussi à gagner leur vie assez bien.

— Ce M. Goix est parfaitement dans son droit; j'ai bien réglé 50 f sur le prix d'une tunique qu'il m'a cédée. Il était entendu que j'enverrais plus tard le complément — J'ai envoyé 30 f il y a environ 2 mois, et la lettre m'a été retournée, son destinataire n'ayant pu être atteint — J'attendais une adresse exacte pour m'acquitter — (M. Goix ayant quitté la mission française — Il avait adressé des correspondances commerciales par franchise militaire, et avait de ce fait passé en conseil de guerre.) — Envoie-lui l'argent directement ou expédie-moi le nécessaire, en m'indiquant son adresse exacte. En tout cas je te demande d'avancer de quelques jours l'envoi de mon mandat mensuel — J'ai brisé un verre de mes lorgnons, que je me débrouillerai à faire remettre à Bruxelles —

— Je suis assez à sec — Nous sommes reçus extraordinairement bien par les Belges — Mais quels prix il faut payer pour tout !.. 1 kg de beurre 20 f — La viande 25 f le kg. — Les cigarettes très communes 1 f 50 les 10 !... et, pour avoir eu la fantaisie de manger qqes gâteaux — que l'on n'a pas vus depuis deux ans à une vitrine française — j'ai eu la désagréable surprise de m'entendre demander 1 f par petit gâteau ! —

— J'ai été content d'apprendre que maman est bien remise de cette bronchite et que, de la sorte, vous ayez échappé à peu près à la terrible grippe. Je vous embrasse tous bien fort

JACK

(P-S. Je fais le nécessaire pour ce Browning).

*les belles choses
que nous allons pouvoir faire*

à André Breton, jeudi 19 décembre 1918

19.12.18.

Mon cher André,

... Moi aussi aimerai à vous revoir — Le nombre des subtils est, décidément, très infime — Comme je vous envie d'être es-Paris et de pouvoir mystifier des gens qui en valent la peine ! — Me voici à Bruxelles, une fois de plus dans ma chère atmosphère de tango vers trois heures, le matin, d'industries merveilleuses, devant qqe monstrueux cocktail à double paille et qqe sourire sanglant — J'œuvre des dessins drôles, à l'aide de crayons de couleur sur du papier gros-grain et note des pages pour quelque chose — Je ne sais trop quoi. Savez-vous que je ne sais plus où j'en suis : vous me parliez d'une action scénique (les caractères — rappelez-vous — vous les précisiez) — puis de dessins sur bois pour des poèmes vôtres — Serait-ce retardé ? Excusez-moi de mal comprendre votre dernière lettre sybilline : qu'exigez-vous de moi — mon cher ami ? — L'UMOUR — mon cher ami André... ce n'est pas mince. Il ne s'agit pas là d'un Néo-naturalisme quelconque — Voudrez-vous quand vous pourrez — m'éclairer un peu davantage ? Je crois me souvenir que, d'accord, nous avons résolu de laisser le MONDE dans une demi-ignorance étonnée jusqu'à quelque manifestation satisfaisante et peut-être scandaleuse. Toutefois et naturellement, je m'en rapporte à vous pour préparer les voies de ce Dieu décevant, ricaneur

un peu, et terrible en tout cas — Comme ce sera drôle, voyez-vous, si ce vrai ESPRIT NOUVEAU se déchaîne !

— J'ai reçu votre lettre en multiples découpures collées, qui m'a empli de contentement — C'est très beau, mais il y manque qq'extract d'indicateur de chemin de fer, ne croyez-vous pas ?... Apollinaire a fait beaucoup pour nous et n'est certes pas mort ; il a, d'ailleurs, bien fait de s'arrêter à temps — C'est déjà dit, mais il faut répéter : IL MARQUE UNE ÉPOQUE. Les belles choses que nous allons pouvoir faire ; — MAINTENANT !

— Je joins un extrait de mes notes actuelles — peut-être voudrez-vous le mettre à côté de poème vôtre, quelque part en ce que T.F. nomme « les gazettes mal fâmées » — Que devient ce dernier peuple ? — dites-moi tout cela, Voyez-moi comme il nous a gagné cette guerre !

— Etes-vous à Paris pour quelque temps ? — Je compte y passer d'ici un mois environ, et vous y voir à tout prix.

Votre ami.

Harry James

Le sanglant symbole

nouvelle, par Jean-Michel Strogoff

Quand la grande Lutte s'était dressée sur un horizon de décadence, Théodore Letzinski terminait de brillantes études de médecine.

Il était de ceux dont on dit : « il ira loin » — Son profil slave et sa parole imprégnée du charme de même marque étaient bien connus dans les milieux de la Pensée Libre.

— Théodore Letzinski, comme tous les étudiants russes était anarchiste et ses yeux, légèrement fendus en amande, très doux, avaient des éclairs quand on parlait des possessions que son père avait sur les bords du Brachylon.

— La mobilisation, fiévreuse de choses secouées, le surprit en plein rêve — Frappé dans ses croyances les plus chères d'« humanité », il fut mobilisé en tant qu'infirmier militaire — vaguement ému de revêtir cet uniforme exécré qui s'agrandissait des événements.

— Et puis, non encore gagné à la cause Civilisée qui, malgré lui le prenait pour prosélyte, Théodore Letzinski partit au feu — un jour qu'il faisait chaud et qu'il relisait Kropotkine, Karl Marx, et P. de Malpighi.

— Alors, la conversion sainte s'opéra ; le vieux sang de ses aïeux frémit en lui et le guerrier antique porteur du knout à huit nœuds s'éveilla. Il fut sur le point de tuer plusieurs boches et on le rencontrait dans le dédale des tranchées, l'œil étrange et se frappant la poitrine.

— Il y eut une attaque : le premier, et malgré l'insigne pacifique de son bras, il s'élança, et sans entendre les balles qui mordaient son corps ascétique, ne s'arrêta que dans la troisième ligne allemande, seul — Et puis, il s'affaissa — un officier allemand, comme c'est l'usage, commanda qu'on lui coupât les poignets, puis, avec un sourire :

« ...que l'on m'apporte les dépêches » dit-il et il lut les succès de son empire à l'agonisant... Verdun, pris... Varsovie et le Malpighi en flammes, le décervelage de Monsieur Poincaré...

— L'œil fixe et slave, Théodore Letzinski écoutait — son sang coulait tout doucement et commençait à mouiller les genoux de ceux qui l'entouraient — quelques allemands y plongèrent leur quart et burent.

— Théodore Letzinski semblait ne rien sentir et ne rien voir — à l'aide de ses moignons horribles et de ses dents, il se livrait à une étrange opération.

— L'officier prussien continuait son horrible lecture :

— « Toutes les églises livrées par M. Barrès, le secret de poésie abandonné par A... B... »

Théodore, exsangue, ne pouvait plus parler — mais son travail était terminé — Sur l'horrible bouillon pourpre qui montait toujours — mer épouvantable — il abandonna un Symbole.

— Un petit bateau de papier flottait.

Copyright par Jacques Tristan Hylar
H.K. 60th. Dir. train A.S.C.
B.E.F.

- Blanche Acétylène !

Vous tous ! - Mes beaux whiskys - Mon horrible mixture
ruisissant jaune - Vocal de pharmacie - Ma chartreuse
verte - Citrin - Rose ému de Carthame -

Fume !

Fume !

Fume !

Angusture-noix vomique et l'incertitude des sirops -
Je suis un mosaïste !

... "Say, Waiter - You are a damn' fraud, you are -"

Woyez-moi l'abcès sanglant de ce prairial oyster ; son
œil noyé me regarde comme une pièce anatomique ; Le
Terman me regarde peut-être aussi, poché sous les
globes oculaires, versant l'irise en nappe, dans l'arc-
-en-ciel.

OR

l'homme à tête de poisson mort laisse pendre son
cigare mouillé. Ce gilet écosais ! -

- L'officier orné de croix - La
femme molle poudrée blanche baille, baille, et suce une
lotion capillaire - (ceci pour l'amour).

- "Ces créatures dansent depuis
neuf heures, Monsieur." - Comme ce doit être gras -
(ceci pour l'érotisme, voyez-vous.).

- alcools qui serpentent, bleuis, somnoient, descendent,
radent, s'éteignent.

Flambe !

Flambe !

Flambe !

MON APPROPLEXIE !!

N.B. - Les Lois, toutefois, s'opposent à l'homicide
volontaire - (et ceci pour morale... sans doute ?),

(. Harry James .)

SUPPLIES:

...

Classé dans la / partie de la liste en 19 / 2

Decede le 6 Janvier 1919 a Nantes, l'Hopital

—
I :
m

ANTÉCÉDENTS JUDICIAIRES ET CONdamnATIONS.

CAMPAGNES.

BLESSURES, CITATIONS,
DÉCORATIONS, ETC.

Antenne { du 15 décembre 1914
au 5 janvier 1919. } *Decoré le 25 septembre 1915 à l'honneur*

Réserve.... { 1^{re} dans l
2^e dans l } Supplémentaires { dans l
1^{re} dans l } Armée territoriale. { Supplémentaires { dans l
Spéciales aux hommes du service de { Du
Garde des voies de communication. { De

Prénoms d'usage.

ÉPOQUE			DATE de la libération du service militaire.
A LAQUELLE L'HOMME DOIT PASSER DANS :			
la réserve de l'armée active.	l'armée territoriale.	la réserve de l'ar- mée territoriale.	

Ne remplir ce tableau que pour les hommes dont les services font l'objet d'un décompte spécial (engagés, condamnés, omis, etc.).



Lettre d'André Breton, jeudi 25 août 1949

Jeudi 25 août 1949

Chère Madame,

Je me hâte d'écrire à Paris pour vous faire adresser un exemplaire des Lettres de Jacques Vaché qui ont reparu en juin 1949 aux Editions K, 3 place S^t Sulpice, Paris VI^e (l'originale, aux Editions du Sans-Pareil est de 1920). Je suis d'autant plus heureux de recevoir votre lettre qu'à maintes reprises j'ai tenté d'entrer en contact avec des parents ou des amis de Jacques Vaché et, en particulier, d'obtenir quelque signe de Madame Guibal que j'ai connue en 1916 à Nantes à l'hôpital de la rue du Boccage. Tout récemment encore, comme nous étions ensemble à l'île de Sein, mon ami Benjamin Péret (qui est Nantais) et moi, nous avons convenu qu'il se rendrait à Nantes vers le 20 août et reprendrait mes efforts en ce sens. Je n'ose espérer qu'il est parvenu jusqu'à vous.

Tous mes amis et moi, nous attacherions le plus grand prix à pouvoir disposer d'une photographie de votre frère, soit que vous puissiez vous dessaisir d'une épreuve, soit que vous ayez la bonté d'en faire tirer une reproduction à mes frais. Vous verrez, en feuilletant mes préfaces aux « Lettres de guerre », que je suis resté on ne peut plus fidèle à son souvenir. Dès mon retour à Paris, si vous le désirez, je vous indiquerai les titres de quelques ouvrages, où il est question de lui. Savez-vous que ce sont devenues les très singulières

aquarelles et cartes postales qu'il exécutait ? Il me semble que quelques-unes d'entre elles étaient en possession d'un jeune (alors) sculpteur du nom de Herbrant, qui avait exécuté le buste de Jacques. Autant que je me rappelle, ce buste, sans qualités artistiques particulières, était assez ressemblant. Serait-il demeuré dans votre famille ?

Votre frère est au monde l'homme que j'ai le plus aimé et qui, sans doute, a exercé la plus grande et la plus définitive influence sur moi. C'est vous dire, Madame, à quel point je suis ému de votre lettre et avec quelle impatience j'attends, si vous voulez bien, une réponse de vous.

Avec mes hommages, je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments les plus choisis.

André Breton

(La couverture sous laquelle se présentent les Lettres est la reproduction très agrandie d'un dessin illustrant l'une d'entre elles.)

André Breton
Hotel Allaire
Paimpont (Ille & Vilaine)

Lettre d'André Breton, mercredi 28 septembre 1949

Paris le 28 septembre 1949.

Chère Madame,

Je regrette au possible d'être rentré de Paimpont voici une dizaine de jours. Si j'y avais reçu votre lettre il est certain que je n'aurais fait qu'un bond jusqu'à Nantes. A mon retour j'ai eu d'ailleurs la déception d'apprendre que les recherches de Benjamin Péret avaient été vaines et, comme j'étais sans nouvelles de vous, j'ai craint que toute nouvelle lumière ne continue à nous faire défaut. A lire ce matin votre lettre je découvre à grand regret que l'éditeur, en dépit de mon invitation très pressante, a négligé de vous faire parvenir un exemplaire des « Lettres ». Pour qu'il n'y ait que demi-mal, je vous en adresse par même courrier un exemplaire de luxe. De tels exemplaires sont les seuls à contenir, en fac-simile, plusieurs des lettres et dessins autographes. La présentation est très satisfaisante, comme vous verrez.

Je vous en prie, ne tardez pas à m'envoyer la photographie que vous voulez bien me promettre (vous ne pouvez savoir tout le prix que j'y attache). Je souhaiterais, d'ailleurs, pouvoir la reproduire dans un « almanach » que je prépare pour 1950. Comme, en outre, il me faudrait inclure une image de Jacques Vaché dans la nouvelle édition actuellement sous presse de mon « Anthologie de l'Humour noir », j'oserai vous demander si vous pouvez disposer pour moi d'une seconde épreuve différente de la première. Au cas

où vous désireriez en reprendre possession, je m'engage naturellement à vous retourner cette seconde épreuve après clichage. Au cas où vous ne voudriez pas vous en dessaisir, je vous prierais de vouloir bien la faire reproduire par le meilleur photographe de Nantes qui n'aurait qu'à me l'adresser contre remboursement.

Je souhaite de toutes mes forces que vous puissiez retrouver la piste des aquarelles. En ce qui concerne le buste, je me demande s'il n'était pas resté aux mains de Madame Soullard qui dirigeait en 1916 l'hôpital auxiliaire 103 bis. Madame Guibal se souviendrait peut-être.

Voudrez-vous bien lui transmettre mon lointain mais très vivant souvenir.

Je suis curieux de cette lettre que j'adressai à Jacques et qui vous est restée. Si vous avez un instant à perdre, dites-moi de quoi elle parlait.

N'oubliez pas, je vous en prie encore, que tout ce qui a pu concerner à quelque titre Jacques Vaché est de tout intérêt pour moi et pour plusieurs de mes amis. Toute espèce de document le concernant sera toujours attendu passionnément. Pourquoi, j'y songe, n'accepteriez-vous pas de réunir vos souvenirs sur lui : je serais, en tout cas, tout à votre disposition pour les publier.

Je vous prie d'agréer mes hommages

André Breton

André Breton
42 rue Fontaine
Paris IX^e

— c'est

évidemment

le dernier acte

qui

commence -

Note documentaire sur les lettres aux parents

James Vaché a classé les lettres de son fils par ordre chronologique. Il a complété ou réinscrit au crayon la plupart des dates de 1915 et 1916. Presque toutes les enveloppes ont disparu.

- 1 Brest, un samedi, printemps 1915
à son père
1 feuillet recto 21 cm × 27 cm
papier blanc quadrillé, encre noire
- 2 Brest, un vendredi, printemps 1915
à sa mère
1 feuillet recto verso 13 × 22, 1 pli
papier blanc, crayon
- 3 Chartres, samedi 19 juin 1915, 7 h du matin
à sa mère
carte postale pour correspondance militaire
adressée à M^{me} J. Vaché, 4, rue d'Argentré,
Nantes (Loire-Inférieure); cachet : 19-6-15
9 × 13,5
papier crème, crayon
- 4 Albert, dimanche 20 juin 1915 (et non lundi
20, comme l'a écrit Vaché)
à sa mère
photo-carte postale (sur la photo, Vaché et
Chaillous)
9 × 13,5
crayon violet
- 5 X, lundi 21 juin 1915
à sa mère
2 feuillets recto verso 17,7 × 22,3, 1 pli
papier blanc quadrillé, crayon
- 6 X, jeudi 24 juin 1915
à sa mère
carte-lettre bleue adressée à M^{me} J. Vaché, 4,
rue d'Argentré, Nantes (Loire-Inférieure);
cachet : 25-6-15
11 × 15
crayon
- 7 Mailly, mercredi 30 juin 1915
à sa mère
carte-lettre bleue adressée à M^{me} J. Vaché, 4,
rue d'Argentré, Nantes (Loire-Inférieure);
cachet : 30-6-15
11 × 15
crayon
- 8 samedi 3 juillet 1915
à sa mère
1 feuillet recto verso 16 × 28, 1 pli
papier à lettres blanc avec en-tête en couleurs
(petits aviateurs), crayon
- 9 Le Front, lundi 12 juillet 1915
à sa mère
1 feuillet recto verso 16 × 28, 1 pli
papier à lettres blanc avec en-tête en couleurs
(petits tirailleurs sénégalais), crayon violet
- 10 mercredi 28 juillet 1915
à son père
1 feuillet recto verso, 1 feuillet recto, 17,5 × 21,
1 pli
papier blanc ligné, crayon
lapsus remarquable : « Chère père »
- 11 Crèvecœur, vendredi 6 août 1915
à son père
2 feuillets recto verso 17,5 × 22,5, 1 pli
papier blanc, encre noire
lapsus remarquable : « Chère père »
- 12 Bois-le-Prêtre, mardi 17 août 1915
à son père
3 feuillets recto verso, un 16,5 × 21,5 ; deux
18 × 21, 1 pli
papier blanc ligné, crayon
pages numérotées de 1 à 9 (et non la 10 et 11)
4 figures page 9. Lapsus remarquable : « Chère
papa »
- 14 Les Tranchées, mardi 24 août 1915
à son père
1 feuillet recto 13,2 × 16,7
carte-lettre bleue sans adresse au verso utilisée
comme feuille de papier, encre noire
- 15 Les Tranchées, mercredi 25 août 1915
à sa mère
1 feuillet recto 13,2 × 16,7
carte-lettre bleue avec dessins au verso, encre
noire
- 16 X, dimanche 5 septembre 1915
à son père
1 feuillet recto verso 17 × 21, 1 pli
papier blanc ligné, crayon. Lapsus : « Chère
papa » rectifié
- 17 Les Tranchées, mardi 14 septembre 1915
à son père
1 feuillet recto verso 16,7 × 24,7, 1 pli
papier bleu, crayon.

- 18 Les Tranchées, mardi 21 septembre 1915
à sa mère
1 feuillet recto verso 15×22, 1 pli
papier blanc, crayon
- 19 Le Repos, jeudi 23 septembre 1915
à sa mère
1 feuillet recto verso 16,7×24,8, 1 pli
papier bleu, encre violette. Dessins au recto et au verso
- 20 Nevers, dimanche 26 septembre 1915
à son père
carte postale pour correspondance militaire
expédiée par J. Vaché, soldat, 64^e de l., 1^{re}
Compagnie, Hôpit. 25 à Nevers à M. le Colonel
Vaché commandant le dépôt du 101^e Lourd à La
Rochefoucauld (Charente); cachet : 27-8-15
9×13,5
crayon
- 21 Nevers, vendredi 1^{er} octobre 1915
à son père
1 feuillet recto verso 17,5×22,5, 1 pli
papier blanc quadrillé, crayon
- 22 Nevers, samedi 9 octobre 1915
à sa mère
1 feuillet recto verso 21×27, 1 pli
papier blanc quadrillé
Vaché ne signe pas de son prénom mais de sa
signature complète
- 23 Nevers, mercredi 13 octobre 1915
à sa mère
1 feuillet bleu 10,5×13 collé sur un bord et à
l'intérieur d'une carte-lettre bleue 13,5×16,5,
l'un recto verso, l'autre recto
Vaché a écrit au verso de la carte-lettre uni-
quement ceci : « système très ingénieux mais
pas pratique !... »
- 25 Champtoceaux, un mercredi (été 1916 ?
1917 ? 1918 ?)
à sa mère
1 feuillet recto verso 17,5×22,5, 1 pli
papier blanc quadrillé, encre noire
- 27 dimanche 16 juillet 1916
à sa mère
2 feuillets recto verso, l'un 16,5×24,5, l'autre
12,2×16,5, 1 pli pour le grand feuillet
papier blanc, crayon
- 28 X, vendredi 28 juillet 1916
à sa mère
2 feuillets recto verso 20,5×32,8,
papier blanc, encre noire à peine lisible
- 29 X, mardi 1^{er} août 1916
à sa mère
2 feuillets recto verso 20,5×32,8,
papier blanc, encre noire à peine lisible, dans
les lettres 28 et 29, Vaché a tracé dans la marge
sa largeur de ceinture
- 30 X, le 10 août 1916 ?
à sa mère
1 feuillet recto verso 18×28, 1 pli
papier blanc, encre noire
un fragment de la lettre manque (ciseaux de la
censure ou des parents ?)
- 31 X, dimanche 10 septembre 1916
à son père
1 feuillet recto verso 17×17,5, 1 feuillet recto
verso 17×19
papier blanc rayé, encre noire
- 32 X, dimanche 24 septembre 1916, 18 h
à sa mère
1 feuillet recto verso 19,3×30,5, 1 pli
papier blanc, encre noire
- 33 X, mardi 10 octobre 1916
à sa mère
carte-lettre blanche 14×18 adressée à M^{me}
J. Vaché, rue des Tanneurs à La Rochefoucauld
(Charente); cachet : 14 OC 16
encre noire
- 36 X, lundi 27 novembre 1916
à sa mère
1 feuillet recto verso 19,3×30,5, 1 pli
papier blanc, encre noire
- 37 Armentières, dimanche 10 décembre 1916
à sa mère
1 feuillet recto verso 19,3×30,5, 1 pli
papier blanc, encre noire
- 38 Armentières, mardi 19 décembre 1916
à sa mère
1 feuillet recto verso 19,3×30,5, 1 pli
papier blanc, encre très noire
- 39 mercredi 27 décembre 1916
à sa mère
1 feuillet recto verso 18×26, 1 pli
papier bleu, encre noire
- 40 X, mercredi 27 décembre 1916
à son père
1 feuillet recto verso 18×26, 1 pli
papier bleu, encre noire
- 42 mercredi 24 janvier 1917
à Madame Leroy
1 feuillet recto verso 18×26, 1 pli
papier bleu, encre noire
Vaché a écrit « Rousseau » puis l'a surchargé
avec « Leroy »
Madame Leroy a dû expédier cette lettre aux
parents de Vaché

- 43 X, jeudi 29 mars 1917
à sa mère
1 feuillet recto verso 18×26, 1 pli
papier bleu, crayon violet; un croquis
- 44 X, jeudi 26 avril 1917
à sa mère
4 feuillets recto 20×26
papier blanc ligné, crayon violet
- 47 X, dimanche 29 avril 1917
à sa mère
2 feuillets recto verso 13,5×17,5
papier blanc, crayon-encre
- 48 samedi 26 mai 1917
à sa mère
1 feuillet recto verso 21×32,5, 1 pli
papier bleu, crayon violet
La lettre contient 5 feuillets du *Bulletin des lois de la République*, n° 318: Arrêté qui approuve les Délibérations de plusieurs Conseils municipaux de département, contenant des offres de Contributions pour l'armement contre l'Angleterre. — Arrêté qui établit un lycée à Nantes. — Puis les arrêtés pour les lycées de Nice, de Pontivy et de Versailles.
Les arrêtés sont datés du 1^{er} Vendémiaire, an XII de la République.
- 49 X, dimanche 3 juin 1917
à sa mère
1 feuillet recto verso 21×32,5, 1 pli
papier bleu, crayon
- 52 X, jeudi 14 juin 1917
à son père
1 feuillet recto verso 21×32,5, 1 pli
papier bleu, crayon
- 55 samedi 7 juillet 1917
à sa mère
1 feuillet recto verso 21×32,5, 1 pli
papier bleu, crayon
- 56 dimanche 8 juillet 1917
à son père
1 feuillet recto verso 21×32,5, 1 pli
papier bleu, crayon
- 57 vendredi 13 juillet 1917
à sa mère
1 feuillet recto verso 21×32,5, 1 pli
papier bleu, crayon
- 59 mardi 28 août 1917
à sa mère
carte blanche recto verso 9×11,7
crayon
- 60 mercredi 26 septembre 1917
à son père
1 feuillet recto verso 19×30, 1 pli
papier beige, crayon

- 61 samedi 27 octobre 1917
à sa mère
1 feuillet recto verso 15×19
papier beige, crayon
- 62 Le Havre, samedi 12 janvier 1918
à sa mère
1 feuillet recto verso 20,7×31,5, 1 pli
papier crème, encre noire
A la fin de la lettre, on trouve un brouillon à l'encre violette écrit par le père de Vaché
- 63 X, dimanche 17 février 1918
à sa mère
1 feuillet recto verso 20,7×31,7, 1 pli
papier crème, encre noire
- 64 Conchy-les-Pots, dimanche 3 mars 1918
à sa mère
1 feuillet recto verso 20,7×31,7, 1 pli
papier beige, encre noire
- 65 Conchy-les-Pots, vendredi 15 mars 1918
à sa mère
1 feuillet recto verso 15,8×21, 1 pli
papier beige, encre violette
- 66 jeudi 21 mars 1918
à sa mère
1 feuillet recto verso 15,8×21, 1 pli
papier beige, encre violette
- 67 mardi 2 avril 1918
à son père
1 feuillet recto verso 21×27
papier blanc quadrillé, crayon
- 68 X, 3 (mai ou août) 1918
à sa mère
1 feuillet recto verso 20×30, 1 pli
papier crème, crayon
Vaché a daté « 3-8-18 » mais le 8 est barré et remplacé par « Mai » à l'encre verte
- 72 mardi 3 septembre 1918
à son père
1 feuillet recto verso 20×31, 1 pli
papier blanc, encre noire
En tête de la lettre le père de Vaché a tenu ce compte :
- | | | |
|--------|--------------|------------|
| | 79 f 80 | Dettes |
| 10 fèv | 30 | Mandat p |
| 10 avr | 50 | Mandat p |
| 23 avr | 50 | Mandat Tel |
| | <hr/> 209,80 | |
- 73 jeudi 17 octobre 1918
à sa mère
1 feuillet recto verso 20×30, 1 pli
papier crème, encre noire

74 vendredi 1^{er} novembre 1918
à son père
1 feuillet recto verso 20 × 30, 1 pli
papier crème, encre noire

75 mercredi 13 novembre 1918
à son père
carte beige 8 × 12,3 recto verso
encre noire

77 mardi 19 novembre 1918
à sa mère
carte beige 8 × 12,3 recto verso
encre noire

78 jeudi 28 novembre 1918
à son père
1 feuillet recto verso 20 × 30, 1 pli
papier crème, encre noire

Les lettres à Jeanne Derrien (lettres 35 et 41) ont été récemment publiées par la revue *Poésie présente*, n° 68, septembre 1988. Les lettres à Breton, Fraenkel, Soupault (lettres 24, 26, 34, 45, 46, 50, 51, 53, 54, 58, 69, 70, 71, 76, 79) ont été publiées pour la première fois au *Sans Pareil* en août 1919.

Tréteaux de l'humour noir, présentation par Georges Sebbag.

Soixante-dix-neuf lettres de guerre de Jacques Vaché.

- 1 Brest, un samedi, printemps 1915
avant de partir
- 2 Brest, un vendredi, printemps 1915
mes dernières dispositions
- 3 Chartres, samedi 19 juin 1915, 7 h du matin
le moins de bile possible
- 4 Albert, dimanche 20 juin 1915 (et non lundi 20, comme l'écrit Vaché)
ci-joint ma photo
- 5 X, lundi 21 juin 1915
remercier M. Chaillous
- 6 X, jeudi 24 juin 1915
un long zézaïement
- 7 Mailly, mercredi 30 juin 1915
une mort bête et héroïque
- 8 samedi 3 juillet 1915
un méchant mannequin
- 9 Le Front, lundi 12 juillet 1915
on est infesté de puces, de poux
- 10 mercredi 28 juillet 1915
une chance vraiment providentielle
- 11 Crèvecœur, vendredi 6 août 1915
mettre bout à bout chacune de ces lettres
- 12 Bois-le-Prêtre, mardi 17 août 1915
si je suis ici, c'est que je le veux bien
- 13 Bois-le-Prêtre, samedi 21 août 1915
à Jean Sarment
si je dois y rester, tu feras un tri
- 14 Les Tranchées, mardi 24 août 1915
« tranchée des cadavres » – c'est très pittoresque
- 15 Les Tranchées, mardi 25 août 1915
dans un somptueux gourbi blindé
- 16 X, dimanche 5 septembre 1915
Dame Censure
- 17 Les Tranchées, mardi 14 septembre 1915
affublé de divers uniformes
- 18 Les Tranchées, mardi 21 septembre 1915
en a profité pour trépasser aussitôt
- 19 Le Repos, jeudi 23 septembre 1915
quelle drôle de guerre tout de même !
- 20 Nevers, dimanche 26 septembre 1915
très peu grièvement
- 21 Nevers, vendredi 1^{er} octobre 1915
Mesnil-les-Hurlus, de lugubre mémoire
- 22 Nevers, samedi 9 octobre 1915
quelle sottise que cette boucherie !
- 23 Nevers, mercredi 13 octobre 1915
surtout viens un peu me voir
- 24 La Rochefoucauld, 27 (mars... septembre ?) 1916 à André Breton
quel trou – quel trou – quel trou !
- 25 Champtoceaux, un mercredi (été 1916 ? 1917 ? 1918 ?)
mon fou furieux de commandant
- 26 X, mercredi 5 juillet 1916
à André Breton
redoutablement isolé
- 27 dimanche 16 juillet 1916
cela chauffe
- 28 X, vendredi 28 juillet 1916
mon Browning
- 29 X, mardi 1^{er} août 1916
la puanteur est atroce
- 30 X, le 10 août 1916 ?
une saucisse allemande
- 31 X, dimanche 10 septembre 1916
j'ai bien cru être touché
- 32 X, dimanche 24 septembre 1916, 18 h
un peu gâteux à l'ambulance
- 33 X, mardi 10 octobre 1916
tout mon argent passant au Mess
- 34 X, mercredi 11 octobre 1916, 15 h
à André Breton
je correspondrais bien avec un persécuté
- 35 X, lundi 30 octobre 1916
à Jeanne Derrien
sait-on jamais les suppositions d'une petite fille

- 36 X, lundi 27 novembre 1916
la période des errements vagues
- 37 Armentières, dimanche 10 décembre 1916
une vie incohérente décidément
- 38 Armentières, mardi 19 décembre 1916
mon cher ami Hublet a été tué
- 39 mercredi 27 décembre 1916
le troisième Noël passé sous l'uniforme
- 40 X, mercredi 27 décembre 1916
une croix de bois blanc quelque part par là
- 41 X, vendredi 29 décembre 1916
à Jeanne Derrien
l'aimable « WHAT ? » brutal
- 42 mercredi 24 janvier 1917
à Madame Leroy
qu'est devenu le père VBV ?
- 43 X, jeudi 29 mars 1917
des trucs de Roman-Détective
- 44 X, jeudi 26 avril 1917
tu ne sauras jamais ce que j'ai changé
- 45 X, dimanche 29 avril 1917
à André Breton
*nous avons le Génie — puisque nous sa-
vons l'UMOUR*
- 46 X, dimanche 29 avril 1917
à Théodore Fraenkel
tout de même ! tout de même !
- 47 X, dimanche 29 avril 1917
un christ abattu de son emblème
- 48 samedi 26 mai 1917
la coïncidence m'a amusé
- 49 X, dimanche 3 juin 1917
comme le pont transbordeur
- 50 lundi 4 juin 1917
à André Breton
s'affalent de vieilles voluptés solitaires
- 51 lundi 4 juin 1917
à Théodore Fraenkel
mourir si jeune neu
- 52 X, jeudi 14 juin 1917
j'ai été revoir mon ex-tranchée
- 53 X, samedi 16 juin 1917
à André Breton
apparitions des pantins brisables
- 54 X, samedi 16 juin 1917
à Théodore Fraenkel
2 fr. de ficelle d'or
- 55 samedi 7 juillet 1917
je m'ennuie un peu
- 56 dimanche 8 juillet 1917
où grésille l'averse
- 57 vendredi 13 juillet 1917
j'ai cassé un verre de lorgnon
- 58 samedi 18 août 1917
à André Breton
O Dieu Absurde !
- 59 mardi 28 août 1917
les tentes s'envolent
- 60 mercredi 26 septembre 1917
étant scandaleusement oisif
- 61 samedi 27 octobre 1917
avec un peu de fièvre
- 62 Le Havre, samedi 12 janvier 1918
je me passe fort bien d'arme
- 63 X, dimanche 17 février 1918
on n'est embusqué nulle part ? !
- 64 Conchy-les-Pots, dimanche 3 mars 1918
moins de confort et plus d'indépendance
- 65 Conchy-les-Pots, vendredi 15 mars 1918
je suis isolé du monde
- 66 jeudi 21 mars 1918
je joue un peu au détective
- 67 mardi 2 avril 1918
d'Étaples — que de souvenirs pénibles !
- 68 3 (mai ou août) 1918
un petit échantillon en tissu
- 69 jeudi 9 mai 1918
à André Breton
j'objecte à être tué en temps de guerre
- 70 lundi 12 août 1918
à Théodore Fraenkel
presque toujours en prison
- 71 juillet-août 1918
à Louis Aragon
les émissaires du Cardinal de Richelieu
- 72 mardi 3 septembre 1918
je n'ai jamais eu l'intention de reculer
- 73 jeudi 17 octobre 1918
la fin de tout cela approche
- 74 vendredi 1^{er} novembre 1918
*peu le moment de se faire sautement
supprimer*
- 75 mercredi 13 novembre 1918
ouf !
- 76 jeudi 14 novembre 1918
à André Breton
quel film je jouerai !

- 77** mardi 19 novembre 1918
leurs officiers par la fenêtre
- 78** jeudi 28 novembre 1918
je suis assez à sec
- 79** jeudi 19 décembre 1918
à André Breton
*les belles choses que nous allons pouvoir
faire*

Le sanglant symbole

Blanche acétylène

- a** jeudi 25 août 1949
lettre d'André Breton à Marie-Louise
Vaché
- b** mercredi 28 septembre 1949
lettre d'André Breton à Marie-Louise
Vaché

Note documentaire sur les lettres aux parents

NOUS DEVONS À L'AMITIÉ DE MARIE-LOUISE VACHÉ
L'ÉDITION DES
SOIXANTE-DIX-NEUF LETTRES DE GUERRE
DE JACQUES VACHÉ
NOUS LUI DISONS
TOUTE NOTRE RECONNAISSANCE
ET TOUTE NOTRE AFFECTION

LA CONCEPTION ET LA RÉALISATION
DE CET OUVRAGE ONT ÉTÉ ASSURÉES PAR
JEAN-MICHEL PLACE
AVEC LA COMPLICITÉ DE
MICHEL MOUSSEAU

NOUS REMERCIONS MONSIEUR ALAIN ARNAUD
DIRECTEUR DES RELATIONS EXTÉRIEURES POUR LES GUIDES MICHELIN QUI NOUS A PERMIS DE
REPRODUIRE PLUSIEURS PAGES DES *GUIDES MICHELIN DES CHAMPS DE BATAILLE 1914-1918*

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
DEUX MILLE CENT SOIXANTE EXEMPLAIRES
QUI CONSTITUENT L'ÉDITION ORIGINALE
DONT
CINQUANTE EXEMPLAIRES
PRÉSENTÉS SOUS EMBOÎTAGE
AVEC LES DEUX AUTRES LIVRES D'*ENTRE DEUX JOURS*
NUMÉROTÉS I A L
CENT DIX EXEMPLAIRES PLEINE MARGE
COMPRENANT QUATRE-VINGT-QUATRE EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS 1 à 84
ET VINGT-SIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
LETTRES A à Z

281015

[illegible]

TRENT UNIVERSITY



0 1164 0278218 3

